

Autres romans - Charnier



En Agesto, il est un domaine qui fascine petits et puissants, qui façonne jusqu'à la politique internationale : La Gladiature Moderne. Kab, un ouvrier crédule, dénué d'ambition, est repéré par un soi-disant groupe de recruteurs à la solde d'une équipe célèbre. Le scénario idéal. Est-ce aussi simple toutefois d'infléchir sa destinée ?

Lecture et téléchargement

Ce texte est disponible en lecture en ligne sur le présent document, mais également en téléchargement au format [EPUB](#) ou [PDF](#). Pour télécharger un fichier, utilisez « Clic droit » puis « Enregistrer le lien sous ».

Vous pouvez également retrouver mes textes sur mon [profil Atramenta](#)



Illustrations : Francois Gomes.

Les dessins et textes présents sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Common CC-BY-ND. Pas d'utilisation commerciale. Pas de modification.

<https://latourduroihurleur.com/>

SAUVAGE

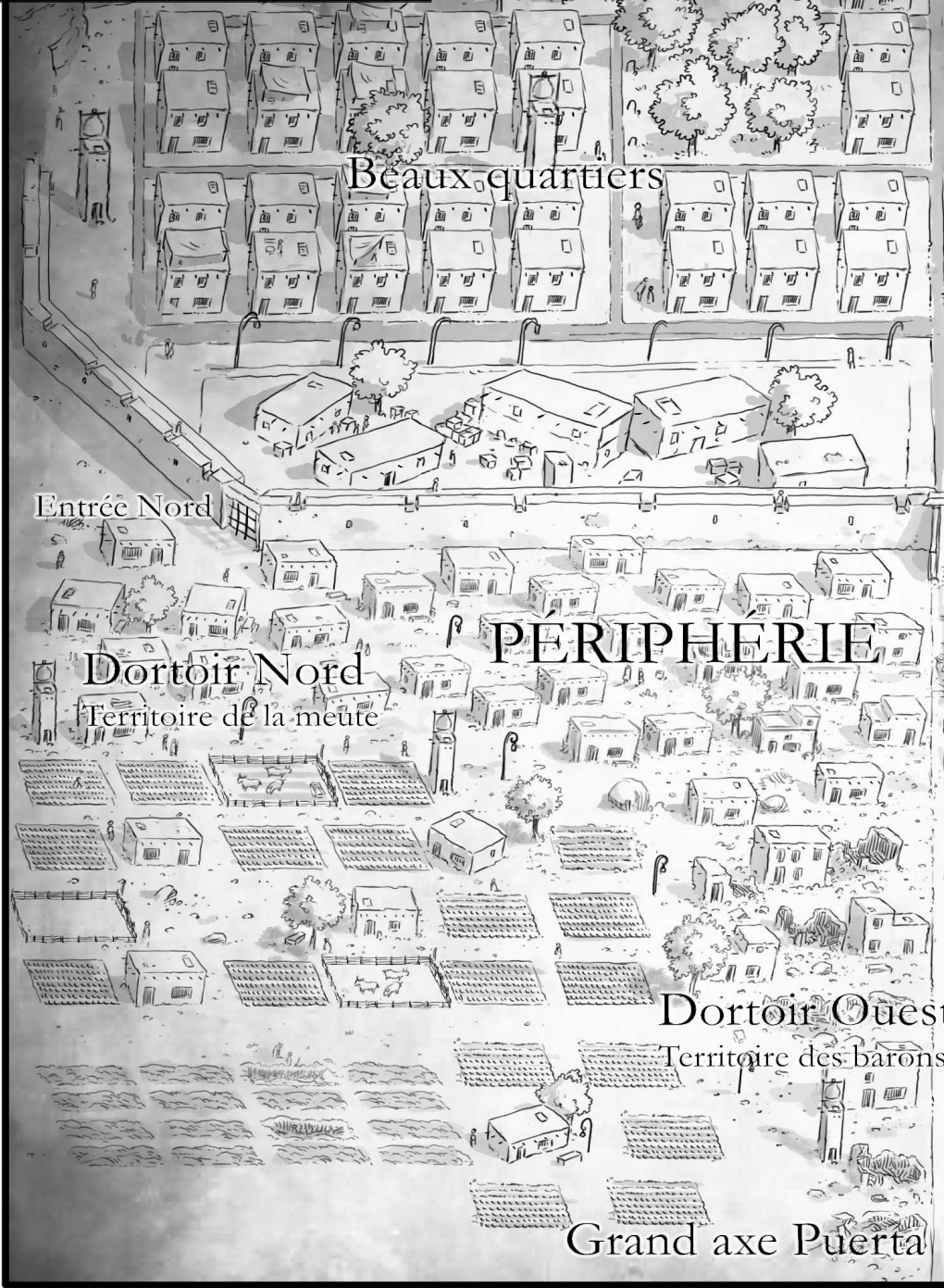
Tome 02 : Charnier.

Sommaire

- ➔ Chapitre 00 – Quelqu’un vous observe
- ➔ Chapitre 01 – Aysa-kabir Grande [Agris 26 Baccre 771]
- ➔ Chapitre 02 – Talia Grande [Tétir 27 Baccre 771]
- ➔ Chapitre 03 – Aysa-kabir Grande [Damir 29 Baccre 771]
- ➔ Chapitre 04 – Miguel Fuerte [Orir 30 Baccre 771]
- ➔ Chapitre 05 – Aysa-kabir Grande [Pallas 31 Baccre 771]
- ➔ Chapitre 06 – Talia Grande [Leto 01 Juven 771]
- ➔ Chapitre 07 – Benny Roto [Cronir 04 Juven 771]
- ➔ Chapitre 08 – Miguel Fuerte [Damir 05 Juven 771]
- ➔ Chapitre 09 – Talia Grande [Pallas 07 Juven 771]
- ➔ Chapitre 10 – Aysa-kabir Grande [Pallas 07 Juven 771]
- ➔ Chapitre 11 – Aysa-kabir Grande [Leto 08 Juven 771]
- ➔ Chapitre 12 – Miguel Fuerte [Agris 09 Juven 771]
- ➔ Chapitre 13 – Aysa-kabir Grande [Damir 12 Juven 771]
- ➔ Chapitre 14 – Talia Grande [Tétir 31 Juven 771]
- ➔ Chapitre 15 – Aysa-kabir Grande [Tétir 31 Juven 771]
- ➔ Chapitre 16 – Aysa-kabir Grande [Damir 02 Céres 771]
- ➔ Chapitre 17 – Monsieur Camelio [Cronir 08 Céres 771]
- ➔ Chapitre 18 – Miguel Fuerte [Pallas 11 Céres 771]
- ➔ Chapitre 19 – Aysa-kabir Grande [Agris 13 Céres 771]
- ➔ Chapitre 20 – Talia Grande [Damir 16 Céres 771]
- ➔ Chapitre 21 – Benny Roto [Pallas 18 Céres 771]
- ➔ Chapitre 22 – Aysa-kabir Grande [Agris 20 Céres 771]
- ➔ Chapitre 23 – Epilogue

Pigante

Plan simplifié



Beaux quartiers

Entrée Nord

Dortoir Nord
Territoire de la meute

PERIPHERIE

Dortoir Ouest
Territoire des barons

Grand axe Puerta

DELTA

Usines et entrepôts

Entrée-Sud

Dortoir-Sud
Territoire des Aigles

Champs et exploitations paysannes

Fosses communes

Chapitre 00

Quelqu’un vous observe

Grêle, majestueuse, la silhouette d’un homme perça au travers de l’obscurité. À l’est, les plaines arides, sans fin, façonnées par endroit de cultures en friche, de sinistres arbrisseaux. Au-delà du bourg, au pied des « Portes du paradis », brillaient Pigante et ses faubourgs. Une noria de convois marchands défilait sur l’étroit goulet creusé à même la montagne.

Accroupi, il dégagea avec mauvaise humeur un caillou coincé dans sa botte, épousseta son beau costume. Le chant des cigales, le poids du matériel l’incommodaient. Et cette odeur...

— J’espère... haleta-t-il, « j’espère que vous savez ce que vous faites, Horace, que ça en vaut la peine... »

— On y est, déclara son interlocuteur d’une voix sonore.

Lanterne en main, ce dernier révéla les contours d’un tertre abandonné, rehaussa son sac de voyage. Ils poursuivirent l’ascension.

— Oué c’est là, aucun doute, valida Horace. Il mordilla sa lèvre inférieure, ajouta, fiévreux. « On va s’installer là-haut, feu réduit. Il serait bête d’attirer l’attention sur nous, tu ne crois pas ? Aide-moi. »

Les machettes sifflèrent, s’enrayèrent sur les coques ligneuses des végétaux. Horace s’activait avec la finesse d’un bourreau. Son poncho fétiche jeté sur les épaules, celui-ci repoussait du coude les tiges des agaves, amputait de la pointe de son couteau les racines fragiles des chrysalides. Préposé tout comme son associé à l’élégage du sentier, Darius débitait sans s’investir le moins du monde. Au sommet, les deux témoins déposèrent leur lanterne, assemblèrent un vieux pupitre muni d’un trépied. Ils débouchèrent deux encriers puis, suivant la procédure



habituelle, déplient leur unique longue-vue. Une bourrasque les accueille. Un remugle infect en provenance des charniers communaux assaille leurs narines, si bien qu'ils tirent de concert leur mouchoir. En contrebas, la rumeur enflait crescendo. Horace orienta la lunette.

— Branle-bas de combat général. Darius, on arrive juste à temps !

L'intéressé, sans mot dire, s'empara du précieux instrument, confirma la mesure. Il aperçut, situé à bonne distance, un théâtre d'ombres dansantes scindé en deux groupes distincts. Les mains fourrées dans les poches, le poing levé, ou plaqué sur les hanches, de solides gaillards s'ingéniaient à provoquer leurs vis-à-vis. Ils frappaient en cadence le sol de terre battue, grondaient ce qui semblait de grossières railleries. Un étendard unique flottait derrière le premier des deux détachements. Celui d'un cheval cabré cousu sur fond blanc. Tous ou presque exhibaient des casques de cuir primitif, des protections sommaires, des plastrons fourrés de paille séchée, mais pas d'arme. La tension montait, renchérit par les sarcasmes, les gamineries des combattants. « Ridicule, positivement ridicule », marmotta Darius.

Lorsqu'ils prospectaient tous les deux, il ne cachait guère son scepticisme à l'endroit des masses populaires.

Les deux groupes, sans crier gare, rompirent la formation. Aussitôt les deux témoins se munirent de plumes d'oie, lesquels furent plongés coup sur coup dans leurs encriers respectifs.

Sur la lande, deux marées humaines se rencontraient. Les uns, bras tendus, guerroyaient en première ligne, d'autres poussaient dans leur dos, à l'affût d'une rotation. L'un d'eux, un jeune écervelé en mal de sensation forte, entreprit de contourner la garnison adverse. Il batailla jusqu'à l'épuisement, et reçut au bout du compte une cuisante correction. Il tituba, s'effondra sur la plaine, son casque toujours sanglé.

— Là, lança Horace, « gabarit standard ; frisé ; de grands gestes. »

— Médiocre, maugréa Darius, l'œil sur le réticule. « J'ai pu juger de ses performances. Il charge, recule et relève sa garde. Il pavane, mais ne fait preuve d'aucune souplesse. »



— Ce que tu peux être difficile, répliqua l’autre, « ça se travaille, ce genre de chose. Tiens, vise un peu ce type-là. Hop, une esquive. Contre-attaque. Argh dommage. Belle prestation en tout cas. »

La bataille battait son plein. Le rapport de force s’équilibrait. Horace, enthousiaste, commentait sans arrêt l’évolution des événements. Darius, irrité, fourbu quant à lui, perdait patience. Il griffonnait, raturait sur la plage de son pupitre à demi éclairé.

Piqué de prime abord par une vive curiosité, il ne sollicitait à présent la longue-vue que par rigueur professionnelle. Quelle idée, songeait-il, de consulter deux équipes de seconde zone. Une énième visite chez les Aigles ou la Meute leur assurerait sans contredit de meilleurs résultats. Mieux, pourquoi ne pas différer leur départ ? Quitter sans escale Pigante et ses habitants, ne disposaient-ils pas déjà d’un échantillon suffisant ? Il était las de cette stupide veillée au clair de lune lorsque s’imposa à lui la vision d’un candidat potentiel.

Dès lors, il consigna diverses annotations, suivi d’un croquis détaillé couronné d’un « V ». Une validation.

— Une touche ? souligna son associé.

— Effectivement.

Silence. Horace, à son tour, s’impatiait.

— L’hercule de milieu de terrain, lâcha Darius, satisfait. « Ses offensives frisent le ridicule. Pourtant, il ne participe pas aux rotations. Il encaisse sans broncher, et ce malgré une plaie au visage. »

— Sacré gabarit en tout cas.

La querelle terminée, les deux équipes échangèrent de franches étreintes, délibérèrent, avant de prendre en charge les blessés. L’accalmie obtenue permit aux deux témoins d’observer à loisir l’apparence des lutteurs. Ainsi, l’hercule découvrit des traits alertes et bariolés de sang. Sa toison crépue, sa peau d’un noir profond frappa d’emblée le tandem. La longue-vue circulait à un rythme effréné.



— Bon sang, un Marhas, constata Horace, stupéfait. « Un affranchi ! »

— Sans doute natif de quelques colonies étrangères.

— Ah ça, on peut dire que t’as touché le gros lot, mon vieux. Mais le mien n’est pas mal non plus.

— Le Rhino est un cas à part.

— Nha, je te parle de celui-ci.

— Le dégarni ? Pff. Il n’a rien d’exceptionnel.

— Que tu crois, cher collègue ! Tu manques de subtilité, c’est tout, conclut Horace d’un air confidentiel.



Chapitre 01

Aysa-kabir Grande

Agris 26 Baccre 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

Le geste faible, indécis, la vieille Stela recouvrit de ses doigts nus la clochette murale. Le vacarme étouffé, elle replanta le clou dans la cire encore chaude, extirpa du lit son antique carcasse. Elle enfila ses pantoufles, un vêtement jeté sur ses frêles épaules, mâchouilla le restant d'un quignon de pain, cracha dans son pot de chambre.

Elle empoigna sa lanterne, souffla la bougie.

Premier passage : 4 heures. Le dortoir nord, lugubre, silencieux, ponctué du léger halo lumineux des réverbères. Postée aux abords d'un premier pâté de maisons, elle rehaussa le col de son uniforme, tira de son ceinturon une fine baguette de bois rongé. Trois coups successifs. Deux rapides, un marqué, comme d'habitude. Elle s'impatienta. Deux rapides, un marqué ! Le volet coulissa, révélant les traits d'un homme au visage cramoisi, éclairé à la lueur d'une chandelle et surmonté d'un bonnet. Ce dernier baya aux corneilles. La cale crochée, la veilleuse saluée en bonne et due forme, il s'en retourna à l'intérieur.

La vieille Stela gagna d'une enjambée le volet du logement suivant, un autre encore, jusqu'à l'exécution d'un tour complet. Elle s'accorda une courte pause une fois la totalité de son secteur traité.

Second passage : 6 heures. Les artisans s'installaient aux comptoirs des boutiques, leurs chiens sur les talons. Elle frissonna, poussa bientôt à portée d'un palier célèbre, celui du « grand diable », un spécimen bien connu des environs. Les traits tirés, sa baguette dressée, prête à l'emploi,



elle entama sa valse rituelle. Surgi alors, avec le flegme d'un ogre au réveil, un véritable colosse à la peau mate et granuleuse. Deux mètres, pas moins ; une chevelure d'encre, crépue ; dotée de deux iris brillants.

— Merci. Courage, madame, s'écria Kab, sans s'inquiéter du sommeil de ses semblables.

La vieille Stela opina du chef puis, sans un mot, se retira.

*

Dès l'aurore, la lumière irradiait les plaines. Elle s'agitait parmi les cultures, infiltrait les bosquets, les tertres. Elle pénétrait les mesures, les reliefs, sans distinction. Elle s'éclipsait au contact des « Porte du paradis ».

9 heures. Plongées en un continu clair-obscur, les ouvriers clouaient ou désossaient les charpentes. Un groupe d'inspecteurs visitaient ce matin les chantiers, portant d'un bout à l'autre de la rue, bavardant, tenant conseil en présence des manœuvres, sans manifester le moindre intérêt pour les riverains venus assister aux réparations. Deux figures d'importances les accompagnaient : l'évêque, coquet, indiscret, beau parleur, ainsi que le contremaître Amargado, un petit homme aux cheveux courts et frisés, à la parole et aux actes énergiques. Il parlait fort afin de conserver sur lui l'attention de son auditoire.

— Hey, vise un peu, pesta un chef d'équipe, « du gratin, en vérité ! »

— Je te jure ! Le boss gratte pas assez pour supporter pareils peigne-culs, répliqua un charpentier, à califourchon sur un toit éventré. Il haussa le ton, se détourna. « Holà, par ici. Le madrier¹ ! »

À portée de voix, un être au buste massif, aux longues jambes courbées, transportait une poutre épaisse. Munis d'un cou tubulaire surmonté d'une gueule plate striée d'éperons (une crinière composée en majorité de pointes osseuses) les Mancros évoquaient de grosses murènes à figure humaine. De « grotesques démons aux yeux vitreux » si l'on s'en tient à la croyance populaire. Tapissées d'écaillés brillantes, multicolores,

1 Planche très épaisse utilisée en charpente.



ces carnivores dépassaient sans mal les deux mètres cinquante, disposaient à l'état sauvage de griffes rétractiles et d'une dentition acérée. Une visite quotidienne chez les « Barbiers » assurait de leur passivité. Les membres sanglés, les mâchoires entrouvertes, maintenues au moyen d'une pièce métallique, on limait ou retirait à l'aide d'un poinçon l'arsenal mortel de ces géants difformes. Vendus comme esclave, les Mancros constituaient une main-d'œuvre utile et bon marché.

Mais pas toujours très docile.

« Eh ben ! C'est pour aujourd'hui ou pour demain, mon bon ami ? » La murène, gonflant le torse, couvrit son interlocuteur d'invectives. Un dialecte obscur, propre à sa tribu.

À l'affût de tels outrages, le chef d'équipe l'interpella puis, observant son insuccès, résolut d'user de sa pleine autorité. Il convoqua d'un coup de sifflet un contingent armé de surveillants, lequel pressa l'insoumise créature jusqu'à l'obtention de son entière allégeance. Elle consentit au bout du compte au transport du madrier.

— Des sots, vous dis-je. « Tout dans les bras, rien dans la caboche », éclata au loin le contremaître Amargado.

— J'aurais pas mieux formulé, reprit le charpentier, sur son ouvrage. « On passe nos existences à se répéter avec ces animaux. Ah ! L'ambiance est bonne ! Pas un bonjour, pas un merci. Jamais. De vrais sauvages. »

Cependant le Mancro se traînait au pied du bâtiment, sous les rires et railleries de la compagnie. Il installa son chargement sur un plateau. Le madrier dûment disposé, la poulie prête à l'emploi, il reçut l'ordre de sangler la pièce. D'ordinaire, la réglementation n'était guère appliquée, non pas par souci d'éthique ni de délai prescrit, (la restauration d'un quartier réputé malfamé importait peu aux magistrats) mais bien par pure tradition orale. Les anciens travaillaient sans harnais, sans garde-corps. Leurs descendants perpétuaient cet héritage. Ce matin toutefois les commis de l'inspection générale veillaient au grain. Un rapport rédigé de la main d'un contrôleur zélé n'arrangerait pas les affaires du groupe. Aussi respectait-on à la lettre les consignes de sécurité.

Le cordage tendu, la bête banda ses muscles. Elle hissa non sans mal la pièce à hauteur des ouvriers, la maintint en suspension le temps requis. L'opération exécutée, elle déposa le plateau en douceur, lova la corde au sein d'un local prévu à cet effet.

Le contingent armé poursuivit sa patrouille. La créature profita de cette seconde de relâchement. Elle s'écarta de son itinéraire initial, contourna sa cible, l'écume aux lèvres, sa denture en partie reformée. La pénombre jouait en sa faveur. Le chef d'équipe supervisait le placement du madrier. Les ouvriers appliquaient aux mieux ses directives.

Elle entrouvrit ses mâchoires, tendit le cou, prête à frapper.

« ATTENTION ! » Surgissant d'un angle mort, un poing gigantesque s'écrasa contre le crâne cartilagineux du Mancro, le détournant de son objectif. La puissance déployée suffit à renverser sa carcasse imposante.

Le choc alerta l'ensemble du personnel. Les riverains s'entassèrent en vue du spectacle. Une silhouette hagarde, massive, un titan surplombait le corps transi de l'agresseur. Le sang gouttait de ses jointures meurtries. Ramassé sur le flanc, l'homme poisson papillonna de surprise, entreprit de filer sans demander son reste. Il confronta bientôt les guisarmes des miliciens, se jeta face contre terre, terrorisé. Après des victimes, le contremaître Amargado constata des dégâts et, une fois tranquilisé, rua sur la dépouille de l'infortuné. Il dégaina son fouet, molesta la créature jusqu'au sang, jusqu'à recueillir sa plainte. Nul, pas même les contrôleurs, ne daigna commenter la réaction du maître des lieux.

— Ce brave garçon, avisa l'évêque dès l'incident digéré. « Ne songez-vous pas qu'il mérite de recevoir une récompense ? »

— Grande ? Certes, il a fait preuve de courage, reconnu Amargado.

La proposition rencontra un fort succès, si bien qu'on annonça en grande pompe que le héros du jour obtiendrait une ration supplémentaire au cours de la collation du midi. Le contremaître sauta sur l'occasion.

— Prenez note, messieurs. Voici l'exemple parfait de la belle et poignante solidarité de nos équipiers. Il gratifia le colosse d'une retentissante tape sur le bras. « Ici, on se serre les coudes, on s'active



comme qui dirait en bonne intelligence. Aysa-kabir Grande, malgré ses origines, est tout à fait intégré parmi nous. Pas vrai champion ?! »

Midi. Le soleil, au zénith, perçait telle une pluie diaphane les façades éventrées des bâtiments. Travailleurs et badauds se détournèrent de leur labeur quotidien, s’amassèrent en file indienne, au son des clochetons disposés sur toute la ville. La population rurale culminait ces temps-ci à plus de cinq mille têtes. L’administration, en conséquence, avait investi dans la construction d’autels de plein air, sorte d’enclos consacré pourvu d’un pupitre et d’une sacristie, laquelle permettait aux bedeaux² d’entreposer leurs effets personnels. La procession occupa sous peu l’étendue citée. La mine basse, les cheveux propres ou coiffés d’une calotte de toile, tous reçurent la bénédiction, avant d’obtenir un bol de gruau agrémenté d’une touche de lard fumé et d’une miche de pain noir. Comble du bonheur, un genre de galette de riz au goût sucré parachevait ce copieux repas, lequel fut célébré en l’honneur des élites présentes.

L’évêque, tout sourire, attira auprès de lui son protégé, leva vers le ciel l’index de sa main droite. Il déclara :

— Je vous pardonne, mon fils, puisse l’Unique vous accompagner sur ces terres, et par delà le grand continent. Allez en paix à présent.

L’intéressé s’inclina, récupéra son dû. Séparé du reste du groupe, il engloutit en un temps record le contenu de son écuelle, but jusqu’à satiété. Le supplément, composé d’un pain, de deux gâteaux ainsi que d’une tranche de lard intacte, fut conservé avec soin. Enfin, il s’allongea sur le dos, mains derrière la tête, les pieds en éventail.

Il somnola jusqu’à la reprise des manœuvres.

17 heures. Fin de service. Les Mancros furent conviés à regagner leurs ghettos. Le colosse, préposé quant à lui au curage des outils, reçut la visite du chef d’équipe. Ce dernier ne semblait guère disposé à la critique de l’ouvrage accompli. De fait, il parcourut de long en large le plan de travail, le jaugea d’un air sévère, avant d’échanger avec lui une simple accolade. Sur le départ, le contremaître Amargado, une tige de tabac entre

2 Personnel employé au service d’une église pour veiller au bon déroulement des offices.



les doigts, remit à ses ouailles une enveloppe cachetée. La distribution terminée, il exhala un épais panache de fumée blanche.

— Bien. Maintenant que les paresseux ont foutu le camp, on va pouvoir causer d’homme à homme, sans intermédiaires. Je vais pas y aller par quatre chemins. J’ai été à votre place. Le dialogue est clair entre nous. Ils comptent dégraisser les équipes. On fera pas exception.

Des auréoles sous les bras, les muscles moulés au contact de sa chemise sans manche, le colosse s’inséra entre deux enseignes, s’arrima au corps d’une branche esseulée, puis gravit un léger coteau.

Sur la première avenue grondaient les pas d’une société aux couleurs criardes et délavées, un flux tendu à destination des dortoirs ou des cabarets les plus en vogue. Les habitants jouaient des coudes, des garçons se chamaillaient au travers de cet amas formidable. Parmi eux, de superbes montures attablées le long de râteliers vermoulus, des étals, des toiles cirées roulées, ou crochées sur des présentoirs. Les détaillants exposaient à la criée des assortiments de pendentifs magiques, des philtres d’amour, des remèdes contre la toux, l’insolation... En milieu de piste, d’importants cortèges paradaient escortés de peloton armé. Leurs chauffeurs, de mauvais bougres au regard méchant, réclamaient sans cesse le passage. Ils n’hésitaient pas à molester quiconque refusait d’accéder à leurs desiderata. Les grandes entreprises et leurs actionnaires assuraient à Pigante une économie florissante, corrélée à l’agriculture et au transport de marchandises. Aussi condamner la conduite scandaleuse des convoyeurs était monnaie courante sur les parvis des cours de justice.

Dérobée derrière son mur d’enceinte, l’imposante citadelle (Ou Delta) était située à l’Est de la colonie, au pied du seul versant praticable d’un massif montagneux gigantesque, tendu au large des contrées fertiles et du vaste océan. D’où son nom : « Les portes du paradis ».

L’embranchement atteint, il se contenta d’un pas tranquille. Aux heures de pointe, l’affluence chutait de moitié en sortie de la première avenue. Sur les sentiers creusés, au pied des lampions ternis de la municipalité, les ouvriers circulaient en terrain connu. Sur les dortoirs, des



clôtures de bois délimitaient de petites cases en pisé pourvu d'un volet unique, jumelé en un défilé ininterrompu. Ça et là, les riverains retrouvaient femme et enfants, ou se regroupaient entre amis. Des volutes de tabac signalaient leur présence.

Des visages atones, médusés, s'écartèrent à son approche. Ces constructions, aux dires des propriétaires, présentaient toutes les commodités d'un ménage respectable, de chaleureux nids douillets destinés aux masses laborieuses. Elles consistaient en effet en un local de plain-pied meublé d'un brasier central, d'une couche garnie, d'une table, de tabourets et de menus rangements, le tout scindé en divers compartiments par de ravissantes tentures suspendues. Elles bénéficiaient d'un accès privatif à l'eau potable, d'un service de traitement des déchets et du confort relatif de l'éclairage public, sans parler des taux horaires pratiqués sur la périphérie. D'aucuns les considéraient comme des privilégiés. Le colosse récusait cette idée. Réputé d'une solidité à toute épreuve, ces dignes pavillons s'effondraient presque aujourd'hui. Les portes ne fermaient pas. Les cloisons se lézardaient. Il n'étonnait personne qu'on découvre au matin de profonds sillons sur les boiseries, ou les murs de quelques façades en morceaux. Les demandes de travaux s'accumulaient. L'administration prétendait organiser des appels d'offres. Sans résultats. En outre, les loyers fluctuaient sans cesse sur Pigante, selon le bon plaisir des magistrats. Il ne s'estimait pas toutefois parmi les plus mal lotis. D'autres avaient vu leur demeure ensevelie. Pire, ils avaient perdu des proches. Au cours du printemps 769, le ciel s'était fendu d'un long communiqué à l'attention des habitants du Nouveau Monde. Deux jours sous les clapotements d'une pluie diluvienne. Deux jours confinés à subir les caprices des coulées meurtrières. Des victimes par centaines, des noyés, des disparus. La paix sociale n'y survécut. Les quartiers nord, l'Unique soit loué, avaient réchappé au gros de la catastrophe.

Le palier franchi, son immense silhouette arrimée sur le seuil, le colosse se glissa dans l'encadrement. Des langues des feux rougeoyaient au contact d'une casserole. Son fils, Pedro, dormait comme un ange.

Occupée à son bureau, son épouse, une jeune femme aux cheveux courts le salua d'un signe. Elle se redressa de toute sa hauteur.



— Bha, les gosses sont pas là ? demanda Kab.

— Demain. Ils sont chez Nelly cette après-midi, souffla Talia. « On reporte d'une journée une semaine sur deux. Tu te souviens ?

— Ah oui... Ça a été ce matin sinon ?

— La routine... tu sais comment sont les filles de l'atelier. Et toi ? C'est quoi ce bandage ? Tu t'es blessé ? »

En guise de réponse, l'intéressé souleva son ballot.

— On a reçu la visite des inspecteurs. Il y avait l'évêque aussi. Du coup, la cuisine était meilleure. Tiens, pour ta soupe.

— De la poitrine fumée !

— Le grand luxe, hein, poursuivit l'autre avec lenteur. « J'ai là également une miche de pain, deux gâteaux sucrés. Attends, ha, voilà. C'est un genre de galette bizarre. C'est pas du Dulzor, mais quand même, ça serait bête de pas en profiter. »

Talia, les sourcils froncés, le considéra d'un œil critique. Elle termina son tracé, déposa sa plume d'oie.

— Et... Ils l'ont distribué à tous tes collègues, cette pièce de lard ?

— Puisque je te le dis.

Elle s'appropriait à relancer la conversation lorsque Pedro requit soudain toute son attention. L'enfant sollicitait le lait maternel.

18 heures. Comme fixé sur le train des bedeaux, la chaîne humaine serpentait le long des divers pâtés de maisons, vidaient les troquets aux salles combles. Habillés de leurs atours usuels, les riverains bavardaient à mi-voix, s'égayaient des rumeurs collectées durant la journée. L'autel de plein air atteint, ils assistèrent à la lecture, entonnèrent des chants, des cantiques à l'adresse de L'Unique. On commémorait ce soir en l'honneur de deux ouvriers du bâtiment, l'un mort d'une simple chute, l'autre au cours d'une échauffourée aux sorties des quartiers ouest, non loin du chantier où travaillait Kab. Ce dernier, incapable de tenir en place une seconde, mimait des lèvres la performance exigée. L'office terminé, le couple rebroussa chemin jusqu'à son foyer. Ils disposèrent sur la table un duo d'assiettes creuses, dînèrent de bon appétit, leurs contours zébrés par



la fournaise. Ils savourèrent un potage de pomme de terre garnie de navets et de céleris raves. Au fond du poêlon, une fine bouchée de poitrine fumée macérait en pièce maîtresse.

Talia transvasa de bol à bol un nuage de soupe, le laissa tiédirent, avant d'en présenter une cuillère à Pedro. Deux billes scrutatrices, avides du moindre détail, se posèrent sur la préparation. Le petit ébaucha une grimace, céda dans un rire. Il aimait taquiner sa mère.

— Alors, cette histoire ?

— Hum ?

— Arrête, mon chéri, pouffa la jeune femme. « Tu feras croire à personne qu'on distribue un pareil morceau de viande au premier venu. Encore moins à toute une équipe. Qu'est-ce que tu as fait ? Elle fixa sa main droite, se rembrunit. Rien de répréhensible, j'espère ? »

Pedro se régala à chaque bouchée. Le colosse, après moult réflexions, retraça l'incident survenu en cours de matinée.

Il rassura Talia quant à son état. Il avait déjà trop attendu, trop reporté. Il inspira tout son saoul, expira. Les mots coincés au fond de sa gorge jaillirent tout naturellement, tel un geyser d'eau glacée.

— Les responsables, ils comptent proposer un plan de licenciement.

— Quoi ? Encore ?

Talia déposa la cuillère puis, sans lâcher Pedro, pivota sur elle-même. « Je voulais pas gêner l'ambiance » justifia Kab.

— Quand ?

— Quelques semaines, un mois peut-être. J'en sais rien. On nous a annoncé ça en fin de service. Amargado fulminait, t'aurais vu.

— Moué.

— Il nous a sauvé la mise l'an passé ! Il a évité la prison au père Igual après son accident. Pour ça, il connaît son sujet. Je lui fais confiance.

Pedro s'impatientait. Kab, fourbu, éreinté, suivait d'une oreille les formules marmottées par sa femme, qui déjà calculait la meilleure alternative. Il maudissait son impuissance.





Ils sursautèrent tous trois devant les gémissements piteux, les sermons terribles proférés dehors. À l'extérieur jappait un vieux corniaud. L'animal se lamentait, tirait sur ses liens. À ses suppliques s'ajoutaient celle de son propriétaire : une sélection d'injures, de leçons de morale sans queue ni tête. « TRUFFE BASSE, TRUFFE BASSE QUE JE TE DIS, SALE CLÉBARD ! », tempêtait une voix rêche et graveleuse, alourdie par l'alcool. « GARE À TOI, GASTAR ! IL T'EN CUIRA SI TU TRAHIS UN SEUL DE MES SECRETS ! TU M'ENTENDS, FOUTUE CHAROGNE !? TU AS COMPRIS ? »

Ses mauvais traitements dispensés, le voisin réintégra son appartement. Il célébra dès lors l'avènement d'une ère nouvelle, proclama la loi martiale, avant de claquer la porte comme un forcené.

— J'irais lui toucher deux mots tout à l'heure, soupira Kab.



Chapitre 02

Talia Grande

Tétir 27 Baccre 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

La vieille Stela roula sur le ventre, se tortilla sous les couvertures. La cloche neutralisée, elle étouffa la flamme du bout des doigts, calcula la mesure du lendemain. Elle repiqua le clou dans la cire.

Premier passage : 4 heures. Deux rapides, un marqué, comme d'habitude. Baguette au poing, procédant à l'appel de son contemporain, elle adressa de pompeux hommages à un peloton de la garde urbaine, lequel progressait en direction des dortoirs ouest. « Une descente chez les barons, cela va sans dire », songea-t-elle avec irritation. Tant mieux. Qu'on jugule l'action de ces maudits trafiquants !

Sur le palier du « Grand diable », une jeune femme à la silhouette élevée, aux joues roussies, apparut à la fenêtre. Elle dégagea d'un souffle une mèche de cheveux qui lui cachait la figure.

— Bonjour. Merci Madame, bâilla Talia. « Bon courage. »

*

En surplomb de la première avenue, des mesures de la périphérie, au-delà du delta et de ses hauts clochers, se profilait une vaste étendue de roche inerte, tout un univers aérien façonné par les vents.

7 heures. La poussière s'infiltrait partout. Elle dansait autour des plafonniers, circulait sur les bureaux, au grès des déplacements du personnel. Elle encrassait les machines. Ordonné par cellule, un public



exclusivement féminin s'activait sur autant de métiers à tisser surélevés. De belles et fringantes célibataires ; des mères de famille ; des veuves de guerre. Elles décrochaient au moment opportun la couleur choisie, jouaient des pédales, des leviers, de sorte à composer un parfait maillage. Elles répétaient sans cesse l'opération. Un adage connu prétend qu'il est impossible de travailler vite et bien. Les gestionnaires s'en fichent. On observait ici un quota rigoureux, calculé suivant la demande du client. Toute négligence entraînait son lot de conséquences néfastes. Les ouvrières, malgré la pression, commentaient pourtant l'actualité, fredonnaient des chansons ou s'échangeaient entre voisines les ragots du jour. Avec la pratique, elles associaient leurs minutieux procédés à de longues sessions orales.

— Mon second, vous devinerez jamais ! déclara Nelly, le nez sur son métier. « Hier au soir, son père en vadrouille, moi, le petit dernier sur les genoux. Le voilà qui rentre, sa patte folle à l'équerre. Vous savez qu'il a toujours du mal à marcher. Il me présente le bock du vieux. À boire, un verre de gnôle maman. J'ai bien travaillé aujourd'hui, qu'il me dit ! ».

L'assistance s'amusa de l'anecdote, enchaîna sur les sottises connues et répétées de leurs bambins respectifs. Un crescendo s'opérait après chaque intervention.

— Et toi, la grande muette, tout va comme tu veux ? Sûr ? On t'entend pas beaucoup, observa Nelly. « Tu boudes ce matin ? »

— Pas dormi de la nuit, répliqua la jeune femme, laconique.

— Encore !? Vraiment, il t'en fait voir de toutes les couleurs, ce même. Tiens bon, on est toutes passées par là après la naissance des gamins. La gent féminine a le cuir solide.

— Ah ça, confirma Yesmine.

Penché en avant, les deux souliers appliqués sur l'étrier, l'intéressée contrôla la nature du résultat, réengagea le mécanisme.

9 heures. Les surveillants donnaient du clairon. Les tisserandes se pressaient dehors. Nauséuse, la jeune femme s'arracha de son pupitre. Elle avait mal au niveau des articulations et sous la plante des pieds. La



pulpe des doigts lui brûlait. Elle avala sa salive, puis rejoignit le reste du groupe. L'effectif réuni, la procession accéda à l'entrée d'un autel de plein air situé à proximité des usines de production. Dès lors, les ouvrières poursuivirent leur balai quotidien. En file indienne, emprunt de la dignité relative à l'antique religion, elles recevaient l'onction à tour de rôle, s'inclinaient, avant de quitter la formation par les voix latérales. Elles regagnaient ainsi leur poste de travail. Dispensée sous le signe du recueillement, de l'introspection, la prière offrait un court répit aux masses laborieuses, qui n'hésitaient pas à ralentir le pas sur le chemin retour. Il s'agissait de bien connaître les surveillants, de repérer leurs limites, leur rapport au règlement. Leur sadisme aussi. D'aucuns n'admettaient pas même qu'on s'humidifie les lèvres au cours de la traversée. Son tour venu, la jeune femme s'inclina, chuchota d'une traite un paragraphe tiré des Saintes Écritures.

— Je vous pardonne, ma fille, prononça le bedeau. « Puisse l'Unique vous accompagner sur ces terres et par-delà le grand continent. »

De retour à l'atelier, elle remonta l'allée, bifurqua au fond du rang. Elle aperçut la plaque sur laquelle figurait son matricule. « 76 ». C'était son nom, son identité sur la chaîne. Elle n'était ici qu'un chiffre, deux caractères au cœur du vaste engrenage de l'industrie textile.

— Un problème ? surgit une voix par-dessus son épaule.

— Non, tout va bien. Je vous remercie, Monsieur.

Son interlocuteur, un être patibulaire, sinistre, contrôla la bonne tenue du dispositif, opina. Il reprit son inspection, les mains nouées sur son bas-ventre. Visible au premier coup d'œil, son costume ciselé renvoyait au statut de coordinateur : son responsable.

— Le plus gros est fait, courage.

— Merci, Monsieur.

Sur quoi Nelly la gratifia d'une boutade, Yesmine, d'un mot gentil. Les surveillants rentamèrent leurs rondes rituelles.

Le cliquetis des machines, les bavardages se relancèrent aussitôt. Atteinte par ce soudain soulèvement, elle s'installa aux commandes de



son métier à tisser, sélectionna une couleur, déroula la bobine. Elle s’activa avec zèle, sans s’occuper des débats, des babillages promus aux alentours. Furent abordées les querelles de ménage ; les intrigues de cour ; les maladresses des magistrats ; puis les inévitables débordements sur la première avenue. (Ce matin encore, un accident de circulation défrayait la chronique) Elle s’agaçait de cet environnement stérile, de ces discours frivoles, dénué du moindre intérêt. Elle se sentait seule, cloîtrée au fond de cet immense entrepôt.

Midi. Comme sauvée par le gong, les tisserandes repoussèrent d’un geste las les portiques de sécurité, réajustèrent l’assise de leurs dossiers, selon les mensurations de la relève. La jeune femme opéra une suprême manipulation, retira ses pieds des étriers. Après quoi, elle se laissa glisser jusqu’à la terre ferme. Son quota rempli, le rapport rédigé sous la plume du coordinateur, elle assista à l’office de mi-journée, obtenue l’onction dans les conditions sus-citées.

Elle retrouva à la sortie Yesmine et Nelly ses deux fidèles collègues, lesquelles interpellèrent à leur tour l’équipe préposée au service du soir.

Un groupe de mères au foyer accompagné de leurs rejetons saluèrent les nouvelles venues d’un feint enthousiasme. Les dernières nouvelles traitées, ponctuées du souffle chaud des cigarettes, elles procédèrent à l’échange convenu.

Talia, à l’écart, accueillit ses pensionnaires d’un sourire forcé. Elle se refusait à inhaler les effluves de ses consœurs.

Son bleu de travail plié sur le dos, son attention aux aguets, Talia précédait les pas de trois petits garçons affublés de gilets trop grands. Le premier, les pommettes grêlées, fanfaronnait la tête haute. Elle observa une halte à mi-parcours, visita une braderie dont elle souhaitait juger de l’accessibilité. Sur l’accotement, des grossistes rivalisaient d’ingéniosité, chacun campé selon les limites de sa juridiction. Sur l’aile droite : des étals garnis de chemises de corps, des bonnets, des fez, des mitaines, des coiffes, des corsages. Sur l’aile gauche : des tapisseries, des linges de



maison flottaient au gré du vent, des bracelets d'étoffes, des colliers brillaient sur des napperons déployés à même le sol. Enfin, de charmants costumes aux motifs recherchés ondulaient sur des cintres. « D'origine princière, garantie de première main », avançait un vieillard au sourire édenté. Il tâchait bien sûr d'écouler son stock en prévision de la fête de l'éclosion. En bout de circuit, leur inventaire installé à la déroboé, des artisans proposaient des assortiments de viennoiseries.

— Ma mère a dit tout à l'heure que tu devais nous acheter à tous les trois une plaquette de chocolat.

— Même pas en rêve.

— Des Pâtisseries alors ? Juste pour moi.

— Non plus.

Le garçon soupira, se retourna, continua en marche arrière.

— Toute façon tu nous offres jamais rien. Tu nous aimes pas enfaîtes. J'ai pas raison, les gars ?

Eli, la silhouette élancée, les cheveux en bataille, rattrapa Albertino, pouffa de rire, bras dessus bras dessous avec son frère aîné. Saulo ignora l'appel. Il contemplait de son côté un curieux pendentif.

Talia compara les prix, s'informa auprès des commerçants. Elle jeta son dévolu sur un simple carré d'étoupes, article de première nécessité à toute couturière qui se respecte. (Elle tâcherait tantôt de reprendre quelques vêtements usagés) Son examen terminé, ils longèrent le rempart principal, bordées de bâtisses ensoleillées parcourues d'échafaudages branlants, de cabanes décrépies. Les murs, hauts de six mètres au moins et flanqués à leur sommet de pointes effilées, affichaient les traces des conflits passés. En cas d'attaque, un réseau de clochetons, de beffrois disséminé en rase campagne alertait la population du danger. Les riverains abandonnaient alors leur maison, se réunissaient ici, à la lisière intérieure du Delta. Les militaires se chargeaient de repousser les raids de l'envahisseur. Les Mancros, ce peuple pervers et monstrueux n'utilisaient pas d'échelles ni de tourelles mobiles, non. Eux parvenaient à franchir l'obstacle sans équipements, aidés de leurs seules griffes acérées. Des



séries de brèches entrouvertes, d’orifices creusés attestaient de cet exercice d’alpinisme. Les portes principales, d’une épaisseur prodigieuse et pourvues de deux battants cloutés, témoignaient des traces de leur passage. Les tribus indigènes manipulaient en effet de lourds béliers aux motifs barbares composés d’un minerai dense et mal connu.

La mine haute, une mèche de cheveux noirs masquant son œil gauche, Talia et son escorte intégrèrent la file formée au-devant du point de contrôle. Les chalands bavardaient au pieds des herses. Les enfants, ébahis, nerveux, considéraient sans mot dire les logements de la garnison. La jeune femme présenta son sauf-conduit. Les deux factionnaires en poste, coiffés d’un morion et vêtus du plastron lisse commun à la police urbaine, la reluquèrent de pied en cap.

Ils échangèrent un regard fort de sous-entendu.

— Tout est en règle. Bonne journée, mademoiselle.

— Madame, corrigea celle-ci.

La porte ouverte, retenue par une grosse pierre, elle déplaça le volet. Un unique rayon teinta l’intérieur du domicile conjugal. Saulo se proposa d’éplucher l’équivalent d’un sac de pommes de terre. Eli, qui cherchait une échappatoire, reçut l’ordre d’aller quérir Albertino, lequel ronchonnait dans son coin. Les deux frères accompagnèrent Talia jusqu’au puits, déclarèrent de concert, les muscles bandés, qu’un seul d’entre eux suffirait au transport de la provision d’eau.

À leur retour, un monticule de patates nues luisait sur la table. La casserole remplie fut portée sur le feu, des conserves entamées, leurs contenus mélangés avec le bouillon.

Talia souleva la tenture de la remise, dont elle tira un ballon rapiécé. Les enfants trépignèrent d’impatience.

— Tout le monde joue cette fois, compris ?

— Ouïii !

Albertino et Eli se précipitèrent dehors. Saulo s’escrimait à présent. Sa lèvre supérieure formait un bec de lièvre.



— Je terminerais, ajouta-t-elle.

L'intéressé poussa une exclamation enjouée, remercia sa bienfaitrice, avant de rejoindre ses petits camarades.

Créé à l'initiative de Talia, le "jardin d'enfants" consistait en un collectif de garde alterné. Cette modeste association fondée sur l'entraide et la confiance visait à oxygéner les trains de vies des jeunes mères au foyer, la plupart cumulant en effet un poste à mi-temps et les tâches ménagères. De fait, les participantes acceptaient sans mal de se prêter à cet exercice, car elles obtenaient en contrepartie un après-midi de liberté par semaine. Les rires, les chamailleries, l'eau qui bout au fond de la marmite. Sur le seuil, elle constata de l'avancée de la cuisson. Albertino courrait en pôle position. Eli entreprit de lui subtiliser la balle et, le temps d'un volte-face, d'une feinte, essuya un cuisant échec. L'ouverture produite déstabilisa l'adversaire, une opportunité qui permit à Saulo de tirer son épingle du jeu. Elle mimait des pieds l'affrontement. Son esprit vagabondait, se remémorait de lointains souvenirs. Elle bondit tout à coup, ses courts cheveux en désordre.

« Attention, j'arrive ! » annonça-t-elle de vive voix. Le trio forma une avant-garde appliquée, alliés de circonstance prêts à recevoir l'ennemi. Ils encaissèrent sans broncher une première offensive, une seconde. Désorganisé, incapable de la moindre synergie, ils se virent rapidement débordés. Talia déroba la balle dans un quasi grand écart. Elle jongla, distança sans effort le joueur en lice. C'était sans compter sur Albertino et Saulo, qui l'encerclèrent en un rien de temps. Ils l'assaillirent de cris joyeux, de rires étouffés. Une fois l'équipe ressoudée, ils parvinrent non sans mal à lui ravir la victoire.

« Ouééé ! On a gagné ! On a gagné ! » chantèrent les garçons.

Ils produisirent une vive ovation à l'égard d'Albertino, célébrèrent son triomphe, sous les acclamations d'un public imaginaire.

— Tu as pris ton temps.

Une invitée patientait sur le seuil, petite dame policée, chétive,



munie d'un sac en peau, d'une hotte de transport et coiffée d'une calotte rapiécée. Elle serrait avec obstination la main d'une fillette de dix ans, laquelle ne semblait guère ravie de la situation.

Talia et sa sœur partagèrent une brève accolade. Elle enjoignit les garçons à faire preuve de politesse. Albertino, Eli et Saulo saluèrent en grande pompe. Un concerto de paroles entremêlées.

— Bonjour, bonjour, répondit Catalina d'une voix fluette, rigide. Et en direction de sa fille unique. « Ginna, une belle révérence, s'il te plaît »

La performance critiquée, elle pivota sur son axe, entraînant l'enfant du même coup. Sur son dos s'agitait un bambin avide de retrouver le sein maternel. Talia ôta une à une les lanières de sécurité, caressa le visage de Pedro, puis dégagea celui-ci du cocon protecteur. Une euphorie sans borne succéda au retour de sa progéniture, la sensation d'une âme en berne, d'un cœur éteint ravivé sur le fil. C'était son fils, sa consécration. Avant sa naissance, elle ne s'imaginait pas mère au foyer. Elle se croyait pleine, entière, équilibrée. Elle l'était, à n'en pas douter. Mais n'avait-elle pas grandi dès son arrivée ? Sa seule existence ne repoussait-elle pas les limites de son petit univers étriqué ?

Aujourd'hui, elle ne connaissait le repos qu'en sa compagnie.

Affranchis du protocole, les garçons se concertèrent. La fillette, libérée du sarment matriarcal, provoqua Albertino à la course. « Ne salis pas tes vêtements, tu entends, Ginna », gronda Catalina.

— Elle approuve du geste, mais ne m'écoute pas, poursuivit-elle à voix basse. « Je suis sans doute trop laxiste avec elle. »

— Tu es trop strict, Cati, au contraire, trancha son interlocutrice, « On est tous pareils à cet âge-là. On transgresse les règles par principe.

— Pas moi.

— Toi, tu es un cas à part, un exemple de maturité. Elle hésita l'espace d'un instant, se ravisa. « Tu veux boire quelque chose ? »

— Volontiers.

Assises côte à côte, elles trinquèrent sans raison particulière à l'aide



de bocks en étain. Talia, avare de paroles, cajolait Pedro. Sa sœur, mal à l'aise, droite comme un « i », résolut d'engager la conversation.

Elles échangèrent d'abord des banalités, discutèrent du climat, des récoltes en devenir. Catalina et son mari exploitaient en effet une parcelle arable, dans la pure tradition familiale. Sitôt lancée, celle-ci s'adonna à son exercice favori : le colportage de rumeurs abracadabrantiques. Une tempête record au trimestre prochain ? Elle ébruitait la nouvelle. Une purge prévue au fin fonds des bas quartiers ? Une bande de brigands célèbres inquiétait par ses sévices le pouvoir en place ou une entreprise d'importance ? Autant de gazettes tenues aux sorties des commerces, des plantations ou sur la margelle des puits communaux.

— Tu connais pas la dernière ? La fille Perca. Mais si ! Elle donne un coup de main chaque année sur les champs du vieux Giro, pendant les moissons. Oui, voilà. Tu sais à quel point je méprise les commères, mais passons... Cette crapule fournit du poison sur commandes, des préparations à base de foie humain, de viscères, de poils de rats. Comment c'est possible ? Elle n'a pas honte ?!

— Elle les vend à qui, ces potions ?

— Ah ! Ça t'intéresse ! Tu as raison, c'est important, reprit Catalina. « Figure-toi qu'elle écoule ses marchandises chez les femmes mariées. Oui oui, tu as bien entendu. Elle s'engraisse sur la détresse de son prochain. Eh quoi, le mariage, ce n'est pas toujours une partie de plaisir, mais de là à assassiner froidement son conjoint. Il ne faut pas exagérer ! »

Renfrognée, elle critiqua un moment encore la conduite de sa victime, annonça qu'elle s'empresserait de dénoncer son cas à la justice si les magistrats ne consistaient pas en de pareils poltrons.

Elle poursuivait sa vindicte ordinaire lorsque, tressautant sur son siège, elle déclara à brûle-pourpoint :

— Au fait, j'ai appris qu'ils comptaient licencier sur les chantiers. Ces maudits hommes-poissons... Ils nous prendront tout. J'espère que ça va aller. Si tu as besoin d'aide, tu sais où...

— On s'en sortira. Kab et moi on a les reins solides.



— Oh je n’en doute pas. Mais maman...

— « Elle » touchera la somme, comme convenu.

Silence. Les deux parents burent coup sur coup le contenu de leur gobelet, se redressèrent. Sur le départ, Catalina convoqua Ginna. Son esprit juvénile dévoué à une partie de balle aux prisonniers, la fillette écouta d’une oreille distraite le catalogue sans fin des recommandations maternelles, avant de filer retrouver ses copains.

Les estomacs repus, les assiettes et couverts savonnés aux lavoirs publics, les grands engagèrent un nouveau jeu. Talia nourrit au sein Pedro, le plaqua contre son épaule. Le rot quotidien obtenu, elle le borda. À l’extérieur, Saulo tentait d’échapper à Ginna. Ses corvées journalières achevées, à savoir le nettoyage des sols, de son secrétaire personnel, l’inventaire des ressources et le recensement des denrées périssables, elle décida de retourner s’amuser dehors.

La sieste de Pedro terminée, les sportifs fourbus, deux heures de jeu du loup dans les pattes, elle proclama, haletante :

— On marque une pause, histoire de vous hydrater un peu.

— Moi j’ai pas soif, protesta Albertino.

— Moi non plus ! suivi Eli

— Ça ne fait rien. Et puis, vous allez en avoir besoin, je crois. On s’en va tout à l’heure. »

Perplexes, Albertino et Eli se consultèrent l’un l’autre, tinrent conseil avec gravité. À l’écart, Saulo prononça le mot magique. Ginna détourna la tête. Elle demanda surexcité :

— On... On visite le refuge, tantine ?

— Possible, releva la jeune femme d’un air confidentiel.

Un éclat de joie souleva l’assistance.

— Moi je veux boire, rugit Albertino, sur ses traces.

— Moi aussi !



— Non, moi d’abord !

Au-devant des plaines infinies, loin des pavillons et du chahut continu des boulevards populaires, le refuge de Sainte Myriam trônait à l’extrême lisière du dortoir, aux abords d’une parcelle agricole esseulée. Un anacardier la protégeait des affres du soleil. Elle consistait en une vieille bâtisse maçonnée de pierre brute et dotée d’un toit mansardé de tuiles rouge. Une tourelle munie d’une cloche de bronze en bordait l’entrée, le tout connecté par deux cordelettes fermées par une épissure.

Il s’agissait en réalité d’une ancienne abbaye inachevée datant des premiers temps de la découverte, reconvertis suite à l’abandon total des travaux par les fonctionnaires de l’administration. Ainsi, sa façade s’effondrait presque, ses gouttières fuyaient au moindre crachin, sa charpente donnait des signes de faiblesse. Ses murs s’effritaient, ou laissaient par endroit filtrer la lumière du jour. Le refuge de Sainte Myriam dégageait un aspect rustique, d’une étonnante simplicité. Il recelait en réalité un trésor inestimable.

Les enfants piaillaient, chahutaient. Talia, d’un ton sans réplique, réclama le silence. Elle usa du lourd loquet proposé aux visiteurs.

« Toc. Toc. Toc. » « Toc. Toc. Toc. » Le son des pas, le grincement d’un verrou leur signala la présence des moines. Un volet coulissa. Deux yeux perçants apparurent au milieu du vantail.

— Oh, c’est vous. Un moment, je vous prie.

La brèche colmatée, la porte ouverte, un homme sans âge au visage blême, aux traits creusés, les introduisit dans le vestibule. À l’intérieur, un banc sans élégance, des tentures poussiéreuses agrémentaient les cloisons de l’étroit réduit. Les visiteurs rassemblés, Eli demanda s’il était possible de commencer plus tôt. L’homme, pour toute réponse, jeta à la jeune femme un regard venimeux. Il soupira. « Attendez ici, je vous prie. »

À son départ, Ginna ne manqua pas d’invectiver par de vilaines grimaces l’attitude hautaine du circateur. Talia enjoignit celle-ci à cesser ses simagrées. Elle détacha ses bretelles, quitta sa hotte en osier. Elle hissa



Pedro contre sa poitrine, puis résolu de se dégourdir les jambes. Portée d'un angle à l'autre, exposant tel ou tel détail d'importance, elle s'ingénia à occuper les esprits par le récit des grandes aventures d'antan. Les enfants, au départ concentrés, décrétèrent bientôt ces histoires redondantes, sans surprises. Saulo ajouta que les bedeaux les leur rabâchaient déjà matin midi et soir, au cours des offices religieux. Elle ne sut pas lui donner tort. Les secondes, les minutes se succédèrent. Un quart d'heure s'écoula. « Arrête ! Arrête ça maintenant, gros balourd, aboya Ginna. » Albertino, avachi sur son siège, simulait un grossier ronflement. Eli observait, l'air de rien. Il épiait la réaction de leur chaperon avant d'imiter son ami. Talia, agacée, se rapprocha, susurra à l'oreille d'Albertino de vives recommandations. Le garçon, morose, réajusta sa position.

Enfin, un second panneau coulissa sur ses gongs. La démarche claudicante, une paire de lunettes en cul-de-bouteille sur le nez, un vieillard à la silhouette rabougrie, affublé de la bure traditionnelle, se porta au-devant des invités. Talia marcha à sa rencontre.

— Madame Grande ! Ma chère, c'est un plaisir, s'exclama l'abbé Escalon. Il ôta son capuchon.

— Bonjour, mon père.

— Je vous prie de m'excuser, pour l'attente j'entends. Je me reposais dans mes appartements. Le circateur a cru bon de vous faire patienter jusqu'à mon réveil. Comment allez-vous ?

Les politesses d'usage échangées, les enfants accueillis en bonne et due forme, le groupe parcourut en long la nef et ses quelques banquettes. Ils saluèrent un à un les cénobites, les vas-nu-pieds, les vagabonds en quête d'un toit, se hâtèrent jusqu'à franchir la voûte basse, derrière l'hôtel. Ils empruntèrent l'unique corridor, considérèrent au détour du passage les cellules exigües reversées aux sans-logis. Ici, des chandelles fondues, là, des flammèches révélaient de simples lits de camp, des fidèles en pleine oraison. Le circateur, en patrouilleur acharné, s'affairait à la surveillance du couloir. Arrivée en vue d'un local en comparaison immense, éclairé de lumière vive et séparé en deux par une estrade, Talia s'attarda sur le seuil. Son cœur palpitait. À gauche défilaient deux rangs de



pupitres pourvus d’encriers, de plumes d’oie racornies. Sur l’estrade, un pupitre semblable, accompagné de trois coffrets fermés.

— Je crains, hélas, de ne pas pouvoir assister à vos lectures aujourd’hui, souffla l’abbé Escalon. « Des tâches autrement plus fastidieuses requièrent mon attention ».

— Paperasse et tracasserie, j’imagine.

— Précisément. L’inconfort d’un poste à responsabilité, je présume.

Accroupi à hauteur du premier coffret, il retira à l’aide d’un jeu de clef une pile de livres épais, puis remit le tout à son élève.

— Adressez-vous à moi si vous souhaitez consulter de nouveaux ouvrages, reprit le maître des lieux. Il se détourna en direction du public. « Les enfants, vous êtes ici chez vous, à condition bien sûr d’observer un silence de cathédrale. Sur ce... j’ai à faire. Profitez bien. »

Pedro installé sur le pupitre enseignant, Talia effleura du pouce les reliures, lista les titres à sa portée. Albertino et Eli se chamaillaient. Ginna tirait Saulo par la manche. Celui-ci, inflexible, s’impatiait.

Elle arrêta son choix.

— La légende du comte Goëlo et sa jeune épouse, Sainte Azenor, lut-elle à voix haute, « Le couple marié vivait... »

— Ça commence !

— Chut devant.

— Quoi chut ?

— On écoute, ordonna Albertino d’un air grave.

17 heures. Accroupi, Talia manipulait un genre de fer à cheval. Elle ajouta du combustible, usa du silex, opiniâtre.

— Encore, s’il te plaît.

Saulo s’écarta du cœur incandescent. Il fourragea à l’intérieur de la



remise, revint de plus belle, un amas de branches sèches, de fagots enchevêtrés entre les doigts. Libéré de ses obligations, il rejoignit le colloque formé par ses pairs, lequel retraçait la palpitante aventure narrée sur les bancs au refuge. Pedro assistait à la représentation. « Et là ! Et là, la vilaine, l'horrible belle-mère a menti au roi. Elle a condamné la belle Azenor... » déclama Saulo, à la limite de l'hystérie. « Il lui poussait des pustules sur le nez », compléta son vis-à-vis. « Une vraie traînée ! ».

— Ton langage Ginna, gronda Kab, de retour des chantiers, « C'est ta mère qui t'a appris à causer comme ça ? »

— Pardon, oncle Kab.

Au fourneau, Talia sermonna son époux d'un geste courroucé. Elle suspectait en effet Catalina de dénigrer son prochain en présence de sa fille, mais de là à l'annoncer au grand jour...

Les enfants poursuivirent leurs commentaires. Avachi sur son établi, Kab gratta son bandage. Il consacra son temps à divers bricolages et réparations, chassa de la charpente une imposante toile d'araignée, puis proposa de la remplacer en cuisine. Elle s'attabla dès lors sur son secrétaire.

18 heures. Le crépuscule pointait à horizon. Les bonnes gens se regroupaient sous le ciel étoilé. Entassés sur l'autel, ils récitèrent les cantiques et épopées suggérées par les bedeaux, reçurent l'ultime onction. Après la cérémonie, les mères des garçons les rejoignirent. Elles quittaient à l'instant les machines de l'atelier. « Tout s'est bien passé, j'espère. Pas de bêtises ? » demanda la mère d'Eli et d'Albertino, une matrone à la poitrine plantureuse, cigarette au bec. « Bien. N'hésite pas si tu rencontres la moindre difficulté. Pas de chichi entre nous. ». « Saulo, viens ici, commanda sa consœur. « Allez, on se dépêche. ». Froide et résolue, Ginna raccompagna Catalina après avoir salué dûment son oncle et sa tante. »

— Ça a été aujourd'hui ?

Talia transvasa la précieuse bouillie, s'empara d'une pomme de terre encore tiède, qu'elle éplucha consciencieusement.



— Mon amour ?

— Hum ? Ah, pardon. Oui. Oui, ça va. Je repensais aux enfants. C'est incroyable comme la lecture les canalise, on pouvait presque entendre les mouches voler cet après-midi.

— Même Albertino ?

— Surtout Albertino. Ce gamin est adorable pour qui sait lui parler.

Sur quoi, elle retraça avec un profond mépris la situation vécue à la mi-journée, critiqua Catalina sans ambages. Celle-ci s'était permis d'aborder le sujet des hypothétiques licenciements. Elle s'inquiétait, paraît-il. Quoi d'autre ? Elle surveillait ses faits et gestes, jugeait de ses réactions, de ses faiblesses, avant de porter son rapport en plus hauts lieux. Un vrai toutou à la solde de Dolorès, sa sœur aînée. Le repas terminé, les deux époux quittèrent la table et, d'un commun accord, se postèrent en vis-à-vis. Talia déposa Pedro sur le sol, s'accroupit, puis, à son niveau, le redressa dans la posture adéquate. Le petit, méfiant, ombrageux, se trémoussait d'avant en arrière. Il cherchait ses appuis. « On est partie mon gars. Rejoins donc ton vieux père », entonna Kab. « N'aie pas peur. Je suis là », lui chuchota la jeune femme à l'oreille. Alors, elle relâcha son étreinte, l'orienta, de sorte à sécuriser son entreprise. Pedro vacilla sur son socle, dégluti et, après une brève hésitation...

« TA GUEULE ! TA GUEULE, GASTAR, FOUTU CLÉBARD ». Des coups, des grognements plaintifs retentirent à l'extérieur. Pedro, comme soufflé, se blottit contre sa mère. Une porte claqua, à deux, trois, quatre reprises. Le battant tremblait sous les assauts successifs. « J'SUIS RICHE MOI, RICHE, T'ENTENDS ? PERSONNE DOIT SAVOIR. TU M'CROIS PAS, HEIN, GASTAR ? ATTEND VOIR, PESTE. » Le voisin renversa par terre un objet lourd. Il s'embrouillait, fulminait seul dans son appartement. Une litanie hachée, incompréhensible. Dehors, le chien accompagnait ses suppliques.

« ATTENDS, PESTE ! JE SUIS RICHE MOI. RICHE, MON PETIT POTE ! N'EN DÉPLAISE À VOUS AUTRES, SCRIBOUILLARDS DE MERDE ! »

Kab, désœuvré, sortit dans l'espoir de le raisonner. Le vacarme ne cessa qu'aux alentours de deux heures du matin.



Chapitre 03

Aysa-kabir Grande

Damir 29 Baccre 771

Des langues de feu crépitaient dans l'âtre. Des bougies disposées sur le plan de travail éclairaient les silhouettes des trois convives.

— Tâte un peu de cette merveille, tu m'en diras des nouvelles.

— Une part. Merci.

— Double portion pour toi ! Allez, donne ton assiette !

Miguel reposa le bocal sur la table. Talia, sa mèche fétiche sur le front, Pedro à ses pieds, attestait de la bonne tenue du produit. Kab, colossal, un bandage sur le nez, retira à l'aide de la pointe de son couteau l'épaisse croûte gélatineuse, laquelle fut assortie d'une miche de pain et d'une feuille de chicorée. Satisfait, il s'apprêtait à consommer son œuvre.

— Rhoo mais non, tu t'y prends comme un manche. Tu gâches tout, mon pote ! tempêta son vis-à-vis. Il renifla dès lors le contenu de son écuelle, en souligna l'arôme d'un geste impétueux. « Une terrine, une vraie terrine, vois-tu, est le fruit d'un subtil brassage de saveur. Un bouchon de sel, des épices, du poivre, une garniture de caractère, des petits légumes. Ni trop, ni trop peu : le parfait équilibre. Et toi tu boulottes ça tranquille, sans enthousiasme. Le respect du savoir ancestral, tu connais ? Cette terrine a fait du chemin, figure-toi. Rien à voir avec la camelote qu'on vous sert sur les cantines. Je te montre ».

Sur quoi, l'intéressé se frotta les mains, s'humecta les lèvres. Solennel, il aplatit ses cheveux épars, avant d'engloutir à son tour une bouchée gargantuesque. Le couple suivit sans discuter.



Ils mastiquèrent longtemps, se jaugèrent.

— Chai pas mal, commenta Kab, la bouche pleine.

Talia, un doigt en l'air, retint une remontée. Miguel détourna la tête, le teint blême, les traits contraints. Il manqua soudain de s'étouffer, puis recracha le tout dans son assiette, morceau par morceau.

— Mais c'est une vraie merde, ma parole !

— Infect, souligna Talia.

Après s'être séparée en douceur de l'aliment coupable, celle-ci tira vers elle la conserve tant vantée, dont elle parcourut la surface. Goguenarde, elle demanda à connaître le prix de la qualité.

— Ce fils de... Bon, le pâtée est dégueulasse, pire que ça même, j'ai pas les mots, maugréa Miguel. « J'ai dégoté ça chez un marchand ambulancier, le genre guindé, beau parleur. Je dois dire que je m'en doutais, mais je voulais pas vous affoler. J'ai pas payé ça très cher, hein. Je me suis comme qui dirait laissé piégé par la réclame. Bref, je lui souhaite de pas se réinstaller par ici, sans quoi je risque de me fâcher un brin ».

Le contenu du bocal relégué au rang de déchet alimentaire, la conversation reprit bon train, sans aucune trace de ce burlesque incident.

Miguel Fuerte était un ami proche du couple, de Kab tout particulièrement, qu'il côtoyait depuis ses seize ans. Ce rustre personnage à la calvitie précoce, ce butor au long bouc hirsute, taillé durant les grandes occasions, occupait également un pavillon situé sur les quartiers nord, à l'autre bout du dortoir. Il travaillait en tant que « commis », sorte de main-d'œuvre employée à la petite semaine. Ainsi, il endossait suivant les circonstances le bleu d'un assistant-sidérurgiste, d'un équarrisseur ou d'un agent de sécurité, sans garantie de prolongation. Il ne tarissait pas d'éloges sur son statut digne d'un autre temps.

— Et toi, le boulot ?

— Off. La routine, souffla Kab, « Les barons nous surveillent. Les locataires nous détestent, je les comprends quelque part. Tu verrais comme on torche le travail. Les dortoirs ouest, hein. Ils n'en ont rien à



foutre. Ah, et ils comptent dégraisser les équipes, mais je suppose que t'es déjà au courant. Le pire, c'est que les rendements sont au top, qu'on bosse correct et tout ça. On coûte trop cher, paraît... »

— Des conneries, releva Talia. « Ils nous servent les mêmes sornettes à l'atelier. Ils songent à vous remplacer, c'est tout. Les Mancros touchent pas une bronzine. Ils n'ont aucun droit. »

— C'est clair.

Kab, sur ses entrefaites, rassembla la vaisselle usagée. Talia distribua à chacun un bol de soupe, remercia Miguel pour le repas. Ce dernier objecta en aparté : « Bha ! C'est rien du tout ».

— Tu vois, ils vous enfument avec ces conneries de « contrats ». Ok vous gagnez en sécurité, pas de problème, j'ai rien à redire là-dessus. Mais au moindre pépin, ou sur un coup de tête de la direction, tout est fixé en amont. C'était couru d'avance, cette histoire. Et maintenant, ils projettent d'appliquer ce truc-là partout, hein ? La riche affaire. Et vous savez quoi ? On aurait pu faire capoter ce foutoir. On avait l'occasion de changer la donne au printemps 769, au plus fort de la révolte. Au diable les poules mouillées qu'ont pas su aller jusqu'au bout. (Silence) Oh pas la peine de monter sur vos grands chevaux. Je vous tiens pas personnellement pour responsable. Vous êtes juste mal placé pour critiquer la situation.

— Ça a été une vraie boucherie, et tu le sais parfaitement, riposta la jeune femme, véhémement.

— On aurait pu éviter ça ! s'échauffa l'autre, frappant du poing sur la table. « Huit mille têtes. Huit milles, t'imagines pas ce qu'on aurait pu obtenir avec la moitié des gars sur le piquet de grève. On avait tout. La colère, le nombre, la discipline. Une cause commune en prime, histoire d'éclipser nos foutues querelles de clocher avec les ignares des dortoirs nord. Le rapport de force, il jouait pour qui selon toi ? »

— Pour eux. Réfléchis à ce qui s'est passé après les pluies. Quelle était la priorité ? L'économie en Agesto repose sur le commerce maritime, et nous disposons du seul accès pratique aux ports de ravitaillement. Si les violences n'avaient pas cessé, les grandes entreprises ne seraient pas



restées les bras croisés. Ils auraient convoqué les capitánias.

— L'armée ? Peut-être bien qu'ils se seraient ralliés à nous cela dit, vu le traitement qui leur est réservé ici. Hum. Son potage terminé, le butor se saisit d'une miche de pain, puis sauça à convenance. « De deux choses l'une : primo, les trente et une capitánias n'existent plus, pas dans leur configuration initiale. Plusieurs ont disparu, d'autres ont fusionné, par manque de moyen ou suivant les désertions. Les compagnies privées fournissent le gros de l'effort de guerre aujourd'hui. Deuzio, à supposer qu'ils disposent des effectifs, ils nous auraient foutu une paix royale. Pourquoi ? Car les Mancros sauteraient sur l'occasion, pardi. Un trou sur les lignes, une oreille attentive et l'armistice vole en éclat. »

— Il marque un point, là, concéda Kab, indifférent.

Talia foudroya l'imprudent d'un regard noir, puis reprit l'offensive, arguant que les décisionnaires, en cas de danger réel, favoriseraient la violence aux pourparlers, argumentaire contesté sur-le-champ.

Dans les faits, les pluies diluviennes avaient mis à mal toute la région. Sur le Delta, on annonçait chaque jour la fermeture de nouvelles usines. Les pénuries se succédaient. Des commerces, des villas, des boutiques étaient évacués. Les flèches des temples manquaient s'abattre sur les passants. En périphérie s'amoncelaient les ruines des quartiers balayés. Les riverains, fourbus, ascétiques, arrangeaient du mieux leur logis, ou tiraient des décombres les corps brisés des victimes des coulées meurtrières. Traitée comme priorité absolue, la première avenue avait bénéficié des premiers soins de la part des entreprises en état. Aussi, les scribouillards de l'administration avaient pondu en urgence une réforme générale visant à faciliter le retour à l'emploi. Celle-ci, sous couvert d'une aide substantielle apportée aux travailleurs volontaires, renforçait les taxes, si bien que les masses laborieuses s'adonnèrent à la pratique des guets-apens. Les règlements de comptes se multiplièrent. Des groupuscules formèrent des milices, lesquelles donnaient la chasse aux agents des forces de l'ordre, aux bourgeois éplorés, aux percepteurs. Après l'été, à la faveur de températures plus clémentes, s'engagea un réel face-à-face. L'insurrection, nourrie au gré des discours pompeux, des appels au calme, des provocations éhontées des magistrats, germa d'un



bout à l'autre de la périphérie. Une cohorte d'habitants armée de haches, de gourdins, de frondes, de boucliers de fortunes entreprit un beau matin de forcer les portes du Delta. Des affrontements à ciel ouvert éclatèrent, jusqu'à l'escalade, jusqu'au massacre. Des ouvriers intègres refusant d'intervenir sur les chantiers reçurent plusieurs volées de flèches. Des officiers valeureux périrent lapidés, piétinés par la foule, ou sous un déluge de fer et d'acier. Excédé, poussé (selon les gazettes) à s'incliner devant la pression populaire, le gouverneur consentit à réduire les taxes, annonça un plan ambitieux de rénovation des bas quartiers ainsi que l'avènement des premiers contrats, supposé protéger les salariés en cas de semblable avarie. La colère désenfla. Les figures de l'opposition, rétribuées à la hauteur de leurs efforts, promulguèrent un cessez-le-feu générale. Le couple Grande, à l'époque sans enfant, avait suivi l'avis général. Miguel, insatiable, la main sur le cœur, avait quant à lui poursuivi la lutte. En vain. Le mouvement s'était épuisé. Une flamme vacillante, vivement critiquée par l'opinion.

L'administration nous a cédé un bel os à ronger, avait-il coutume de dire aujourd'hui. Et nous voilà... Nous voilà, à patauger dans la merde.

— Et si on passait au dessert ?

Chacun des convives reçut une brioche carrée. Kab, inspectant l'intérieur de l'emballage, recueillit une poignée de grains perdus. Il en confia la récolte à Talia, laquelle hissa Pedro sur ses genoux. Le bambin réclama son dû : un fragment de viennoiserie saupoudré de sucre.

— Voyez-vous ça, grogna Miguel, « la petite gargouille est devenue un vrai dur, hein. Les quenottes à peine dehors qu'il impose son code. Il leva vers le ciel une moue songeuse, soupira. Ce que ça pousse vite, les mômes, ça me scie à chaque fois. Il marche un peu ? »

— Il cavale même, répondit Kab, à quatre pattes, et sous surveillance. La bonne marche, c'est pas d'actualité.

— Et c'est... euh... À plus d'un an, c'est normal ?

— Bien sûr que ça l'est, idiot, répliqua Talia, « Comme tu disais, les



dents de lait commencent à sortir. Là, regarde. Ces points blancs, ce sont les suivantes. En ce moment, on l'habitue avec du solide, par étape. Des petits morceaux, du coriace quand il se débrouille. La marche, c'est pas avant deux, voire trois ans chez les retardataires. Si le voisin... »

Elle s'interrompt et, sur le point de compléter sa thèse, déglutit, se pinça les lèvres. Elle semblait aux bords des larmes.

— Il s'en sort très bien, conclut-elle, « vraiment. »

Le souper terminé, la vaisselle prête à rejoindre les lavoirs publics, Talia souleva le haut de sa chemise de corps, se tortilla, de sorte à dégager son sein droit. Lové contre sa mère, Pedro s'enivra du liquide maternel. Le butor, mal à l'aise, quitta la table.

« Hey, doucement... doucement, répéta-t-elle, pour le moment tu es tout seul, mon chéri. Pas la peine de se jeter sur la nourriture. »

Kab savourait l'instant présent. Il appréciait sentir sur sa peau la caresse de la fournaise, écouter le chant des grillons, respirer l'odeur des bougies. Il dévorait des yeux sa moitié. Sa silhouette élégante, raffinée ; son visage en lame de couteau ; cette mèche rebelle suspendue ; ses formes. Sa poitrine avait presque doublé de volume au cours de la grossesse. Il aurait souhaité se saisir de ses poignets, la coucher, la flatter, la pénétrer. Ici et maintenant.

Cependant Miguel retournait ses poches, dont il exhuma une cigarette roulée arrangée au préalable.

Il s'approcha des flammes, l'alluma.

— Euh, Mig ? souffla Kab.

— Hum ?

Derrière lui, Talia le fixait, les sourcils froncés.

— Quoi ?! Ah merde... Tige en bouche, il leva les mains en l'air, coiffa son bonnet, récupéra son sac, et ajouta : « Pardon. Mauvaise habitude. »

Comme il s'apprêtait à franchir le seuil, Kab gratifia son épouse d'un baiser, lui susurra une parole à l'oreille, puis emboîta le pas de son ami.



— Je t’accompagne.

— À tout à l’heure, mon chéri, sourit Talia.

À la lueur des réverbères, sur les sentiers longeant les maisons circulaient des groupes d’ouvriers éméchés, des marchands, des couples hilares, des coursiers, des filles de joie. Une société portée aux plaisirs nocturnes. Les aboiements des chiens rythmaient le balai des passants, autant d’orgueilleux gardiens enchaînés en permanence, cantonnés au seul univers de leur territoire respectif. L’un de leurs doyens, un vieux corniaud, se porta à la rencontre du duo. Il clopinait d’un obstacle à l’autre, sa patte avant gauche maintenue au raz du sol. Une touffe épaisse de son pelage gris dissimulait en partie ses yeux.

— Bon Dieu de merde, il est toujours pas cané ce clébard ?!

— Non, confirma Kab. « Il est presque aveugle maintenant, et complètement gâteux. Faut avouer que son maître y va pas de main morte au retour de ses sorties. Il est gentil comme tout, ce chien. »

Ils piquèrent en direction de la travée, dévalèrent à bon rythme le vaste coteau. Ils débouchèrent à la limite du dortoir, à la croisée de deux espaces distincts. Ici, sous un horizon percé d’étoiles filantes, les exploitations paysannes foisonnaient à perte de vue. Pas une âme ou presque ne courrait les vergers. Dans leur dos, faible et ramassé, le Delta et ses remparts de pierre, ses clochers brillants. Les casernes, d’opulentes bâtisses éclairées, bordaient les contours de la périphérie, laquelle s’étendait telle une imposante toile d’araignée.

« Les portes », en prodigieux géant, semblaient veiller sur la cité.

— Deux jours, encore deux jours, pesta Kab, sous l’un des rares luminaires du secteur. « Vivement la fin de la semaine. »

— Un conseil : prends pas trop tes aises, mon pote, répartit Miguel, qui marchait devant. Il expira du nez un long geyser gris clair. « Au dépouillement, tu vas morfler. »

Le colosse le rattrapa d’une enjambée.

— Ah ? J’écoutais pas. Tu disais ?



— Il va perdre, aboya l'autre, « crois-en mon expérience. Nul ne conserve à jamais le titre de champion. »

— Toute règle à son exception. On parle du Titan noir.

— Lacyo ! Et par le diable je conchie cette saloperie. Lacyo l'a déjà tombé, et une paire de fois. Grand favori... Grand favori mon cul ! Il date, ton beau sir, ça tu peux pas le nier, alors que Bucéphale est dans la force de l'âge, l'avant-garde d'une nouvelle génération de gladiateurs !

Il poursuivit son plaidoyer, ponctuant la réplique de légères bouffées de tabac. « Bucéphale le bellâtre, l'indomptable, le guerrier phare des Étalons de Boscós. ». Miguel, en réalité, ne goûtait guère au narcissisme exacerbé du célèbre combattant. Il admirait son courage toutefois, sa volonté d'en découdre. Bucéphale, classé sixième selon l'almanach des sports, visait sans escale le poste de numéro un.

— Jamais compris ce que vous lui trouviez, tous, à ce preux chevalier cloîtré jour et nuit sous sa ferraille. Il plafonnerait pas au sommet du classement que le délire intéresserait personne.

— Ça n'a rien à voir avec la popularité.

— Ça a tout à voir au contraire ! Ton titan noir au fond, c'est quoi ? Un vieux de la vieille, un snobinard qui en jacte pas une, au point qu'on ignore jusqu'au son de sa voix. Il cache son identité là où d'autres donnent des entretiens à tire-larigot. Qu'est-ce que ça t'inspires, toi ? Moi, je gagerais qu'il lui manque une case.

Il évita d'un cheveu un violent coup de poing appliqué sur son angle mort, atterrit sur les genoux, paumes en avant. Il se releva aussi sec. « Espèce de... ». Il dévia un direct du gauche, une botte. « Fumier ! » Opiniâtre, Kab poussa au contact de son adversaire, le marqua à tout prix, au risque de recevoir une cinglante riposte. Il misait sur l'effet de surprise, sur son endurance remarquable et son allonge naturelle. Hélas, Miguel réussit à se soustraire de son empire. Il s'étira dès lors, cracha son mégot, sautilla sur place, dressa sa garde. « Aller viens ! Viens ! » braya-il comme un animal. S'engagea alors une lutte acharnée. Le butor, par un enchaînement de dérobadés, de cabrioles, de charges, traça au-devant de



sa victime une série d'arcs de cercle. « Sois pas timide, mon con ! Je vais m'occuper de ton cas, moi. Ça va pas traîner ! » Il rua soudain, appliqua un jabs, puis reprit sa posture initiale. « Eh bha ! T'as perdu ta langue ? Le titan noir a les chocottes ? » À présent, Kab encaissait les assauts successifs, répliquait, mais sans conviction. Il renforçait ses appuis, spéculait. Il résolut de fatiguer son opposant, de l'inciter à la faute. Aussi détailla-t-il sans broncher le balai ennemi. « Je m'en vais t'arranger la gueule, ça sera ça de moins à faire Pallas ! »

Là ! songea-t-il, « si j'avance sur lui, il va feinter, et se retrouver ici. Je te tiens cette fois, mon petit père. »

Il arma son poing, et, après une rotation du bassin, un pas chassé, se précipita en un élan furieux. Aussitôt Miguel poussa un cri de joie obscène, se contorsionna. Il franchit en un clin d'œil la distance critique, administra à son vis-à-vis un cuisant impact à hauteur du plexus. Étourdi, incapable de saisir la situation, Kab bascula en avant et, la paume de son opposant plaquée contre sa mâchoire, rencontra la terre ferme.

Les bras tendus, son immense carcasse jetée en travers du passage, Kab contemplait la voûte céleste. Son cœur battait la chamade. Un curieux mélange de rage et d'allégresse occupait ses pensées.

Le butor ratissait la voie à la recherche de quelque objet perdu. Son incursion terminée, il s'accroupit au chevet du vaincu, fourragea dans son paquetage, dont il sortit un genre de fer à cheval ainsi qu'un silex concave. La réunion des deux lui permit de rallumer sa cigarette.

— Une clope ?

— J'ai arrêté depuis longtemps, je te signale.

— Je sais.

Miguel tira une latte, épousseta sa chemise, comme s'il disposait d'épaulettes. « Tu t'encroûtes, mon pote, et c'est pas joli à voir, ajouta-t-il, les traits baignés de vapeur, « C'est con, t'as su garder la tête froide au début, t'as presque failli m'atteindre. Mais tu t'es laissé envahir, tu t'es



focalisé sur mon jeu de jambes. Tu croyais déceler une faille, j'ai bon ? »

En guise de réponse, le colosse se redressa puis, en position assise, constata de l'étendue des dégâts. Sa manche droite était déchirée, son pantalon, crotté jusqu'à mi-cuisse. Miguel le contourna d'un pas.

— T'en as dans le dos.

— Ah putain... Je donne pas cher de ma peau si je rentre comme ça.

— Ta petite femme a raison, tu sais. Faut prendre soin tes affaires. Te maintenir en forme aussi, ça serait pas du luxe.

— Écrase, tu veux.

Leurs tenues décrassées, ils gravirent la butte attenante au sentier, s'installèrent plein sud et, avec rires et fracas, poursuivirent leurs pronostics. Les célébrités connues soupesées, leurs côtes et classements dûment comparés, ils s'égayèrent des tracés nocturnes des contrées sauvages, devisèrent à propos des territoires inexplorés, des guerres à venir. Des bosquets fertiles, parés de bulbes entrouverts, de cocons solides, pavaient la surface d'une riche exploitation voisine.

Des insectes par centaines livraient bataille en vue d'en extraire la substantifique moelle.

— Les amours, ça va ? demanda Kab, sans transition.

— Avec Juliet ? Pas mal. Oué. Je veux dire : c'est une chic fille, intelligente, bien roulée et tout, une vraie tigresse au plumard. Mais...

— Mais ?

— Mais parfois, elle me prend la tête. Voilà c'est dit ! Tiens, l'autre soir, elle a piqué une crise à la sortie du « Trullo ». Elle m'a traité de tous les noms. C'est arrivé comme ça, d'un seul coup.

— Merde. Hum... Il hésita, chercha ses mots. « Tu sais, ça arrive. Tali et moi, on vit ensemble depuis quoi, neuf, dix ans ? Bref, les disputes, ça nous connaît, et j'ai pensé une paire de fois à claquer la porte. En fin de compte, on est toujours là. Ça se révèle pas forcément négatif, ce genre de truc. Ça permet d'avancer, de mûrir. Tu me suis ? »



L'autre haussa les épaules. Un nuage prodigieux, une ultime conclusion, sépara les deux comparses.

Debout, il écrasa son mégot.

— Et toi, ton chef, Amargado c'est ça ? Ça se bonifie ?

— De pire en pire.

— Il a besoin d'une petite coupe peut-être ? Comme à la vieille époque. Avoue que t'y as songé.

— T'es bête, pouffa Kab, « Oué, je lui collerais bien mon poing sur la gueule, j'irais pas prétendre le contraire. Mais j'y laisserais ma place, et c'est pas le moment. Tout ça, c'est du passé. »

— Fais attention à toi, camarade.

Le colosse parut désarçonné.

— T'en fais pas va, j'ai les reins solides.

Pas de réponse. Pas aussitôt. Miguel s'arma de son briquet à silex et d'une seconde cigarette. Deux gerbes d'étincelles éclairèrent son visage patibulaire lorsqu'il consentit enfin à préciser sa conduite.

— Je vais pas te ménager plus longtemps. Vous faites peur à voir, Talia et toi, et ça dure depuis une paye. Merde, vise un peu les paquets que vous trimballez sous les yeux. Et l'état de la baraque, on en parle ? Ce soir, j'ai repéré de nouvelles fractures au niveau de la charpente, un vrai guêpier. Tu comptes t'en occuper un jour ou t'attends de prendre le linteau sur le coin de la gueule ? Je comprends hein, ça fait des mois que vous baignez là-dedans, que vous alignez les nuits blanches. Mais je vais te dire une bonne chose : ça va pas aller en s'arrangeant, pas avec un dégraissage sur le feu. Je me fais pas de bile pour toi, t'en as vu d'autres. Des types capables de gratter six ans au fond des mines de sel et d'en revenir indemnes, ça court pas les rues. Mais pense à ton gosse, pense à ta femme. Je suis sans doute mal placé pour causer de ça, mais élever un enfant en bas âge, c'est déjà un défi en soi, mais avec le père Latisma en prime, vous courez droit à la catastrophe. Laisse-moi terminer. »

« Pour ce qui est des travaux, je vais te filer un coup de main. Je



connais un mec sensass qu’acceptera de te faire un prix sur les fournitures. Mais le voisin, c’est à toi de te débrouiller. Voilà. C’est tout ce que j’avais à dire, j’ai pas de solution miracle à t’apporter, mon pote. Désolé. Faut que tu te ressaisisses, et fissa. »

Les aboiements s’étaient tus. Une équipe de falotiers, munie d’échelles de bois, s’affairait au pied des lampadaires. Ils s’entretenaient à demi-mot au passage de Kab.

De retour chez lui, celui-ci retira ses vêtements. Les braises du foyer rougeoyaient. Pedro, fixé à hauteur d’homme, remuait dans son couchage. Un silence absolu présidait l’intérieur du petit appartement. Une aubaine. Il se glissa sous les couvertures, étreignit sa moitié. Il entreprit une série de caresses, de baisers, frôla sans y prêter attention les cicatrices bariolant son dos, puis se saisit avec ferveur de ses deux mamelons. Talia se pelotonna contre lui. Elle repoussa ses doigts qui gisaient sur son aine.

— J’ai envie, moi aussi, mais Pedro... Ça fait une semaine qu’il pas eu une nuit correcte et... Qu’est-ce que tu... Ah... Ouuuh...

— On fera gaffe.

— Ok... T’as raison, haleta-t-elle, ça serait bête de pas en profiter.



Chapitre 04

Miguel Fuerte

Orir 30 Baccré 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

Une main ferme, adipeuse, s'empara du clou d'étain suspendu, qu'elle repiqua aussitôt dans la cire. Elle réduisit au silence la cloche murale. Après moult remous et borborygmes, Lucy se glissa hors de son couchage. Elle enfila ses chaussons, son uniforme, déjeuna d'une miche de pain tartinée de beurre salé. Un grondement sourd soulevait sa poitrine au rythme de sa respiration. Elle souffla la bougie.

Premier passage : 4 heures. Enveloppée sous une ample mante usée, elle descendit, haletante, le boulevard, appliqua sans réfléchir les préceptes communs à la profession. De fait, elle battait la campagne, martelait de sa baguette de bois les panneaux des volets. Deux rapides, un marqué, comme le lui avait enseigné la vieille Stela. Elle saluait d'un signe la masse des riverains, lesquels l'ignoraient en écrasante majorité. Elle évitait les taudis, slalomait parmi les bouges, les ruelles mal famées. En milieu de tournée, elle déboucha en vue d'un modeste pâté de maisons, jumeau parfait des dortoirs dressés alentour. Ou presque. Outre son apparence familière, elle vouait une aversion toute particulière au premier de ses résidents. Son favori, en quelque sorte. Elle pratiqua sa doctrine, insista. Deux rapides, un marqué. Deux rapides, un marqué !

Elle répéta l'opération jusqu'à saisir le son du battant.

— Fiche le camp d'ici ! Fiche le camp, vieille morue, avant que je ne m'échauffe pour de bon !

Fière de son effet, Lucy observa une halte sur le palier suivant, joua de sa canne, sans se presser ni prêter attention à la colère de sa victime.

— Propre-à-rien ! Toquarde !



— Hey là ! Y'en a qu'aimerait pioncer une heure de rab, le coupa une voix, celle du voisin d'en face.

— Bha commence par bien fermer ta gueule !

Elle ne l'appréciait guère celui-là. Elle le lui rendait au centuple. Ce bandit, ce mufle malpropre et sans scrupule méritait sa réputation.

*

7h00. Un pied au dehors du lit, le reste lové contre les couvertures, Miguel somnolait, la bouche ouverte. Il toussa, avala sa salive, souleva les paupières. Un léger filet de bave perlait sur son matelas. Il avait des crottes au coin des yeux, la gorge pâteuse. Il s'épongea les lèvres du plat de la main, procéda à un bref examen de la luminosité, de sorte à définir une tranche horaire. « Tain. » Cette vieille chouette l'avait réveillé pour de bon. Elle l'avait fait exprès, aucun doute là-dessus. Sur quoi il renifla, lissa son long bouc hirsute. Opiniâtre, il résolut de retrouver le sommeil, histoire de lui prouver sa supériorité.

Dix minutes plus tard, il fixait d'un œil torve la charpente de son appartement. Il dégagea du pied l'édredon. « Oh et puis merde ! »

Debout, il clopina à hauteur de l'unique fenêtre, décrocha le volet d'un geste négligé. La lumière, ou plutôt la pénombre (« Les portes du paradis », à cette heure-ci, interceptait les rayons du soleil) révéla un parterre de poussières, de fournitures parsemées sur le sol. Sa tenue de la veille : une chemise de corps striée d'étope, une ceinture de cuir, un bonnet, un bleu de travail gisaient étendus par terre ou fourrés à l'intérieur de la remise. À proximité du foyer, des couverts usagers baignaient en une large marmite au pourtour noirci. Miguel avisa de son contenu, détourna la tête. Il inspira un bon coup, bloqua sa respiration, avant de se saisir des preuves de son forfait, lesquels furent entreposés avec la vaisselle de table. Sur quoi, il ramassa ses affaires, enfourcha son balai puis collecta les moutons visibles. Comme il dévorait un reste de pain rassis accompagné d'un morceau de fromage, il dégagea au compte goutte le gros des déchets, à travers l'entrebâillement de la porte d'entrée.

Pourquoi par l'entrebâillement ?



Car Miguel opérait en sous-vêtement, un attentat à la pudeur si l'on en croit les petites natures du dortoir.



Le ménage terminé, son estomac repu, il se livra à ses exercices quotidiens. Au programme de ce matin, séance de pompes frappées, de tractions, suivi d'étirements, le tout entrecoupé de courtes sessions sur son sac. Miguel possédait en effet un fin ballon d'entraînement, une vessie cousue, lesté d'un mélange de sable et de paille récolté au gré de ses allées et venues. En position de combat, sa garde levée en visière, il tournoyait autour de la masse suspendue, multipliait les jabs, les uppercuts, les crochets. À chaque impact, la gaine oscillait sur son axe, virevoltait dans les airs. Le combattant esquiva alors d'un pas oblique,

enchaînait sur de nouvelles combinaisons, et ainsi de suite. Il perfectionnait son jeu de jambes, privilégiait la vitesse, l'explosivité à la puissance brute. Il avait conscience de ses faiblesses.

9H00. Le chant des clochers, des beffrois, tonnait à l'extérieur, une injonction formelle à destination des riverains. Miguel, une cigarette entre les dents, une éponge pressée sur la peau, se décrassait les aisselles. Il jeta l'éponge, flamba son mégot à s'en brûler les lèvres, puis s'essuya à l'aide d'un linge. Il s'habilla en quatrième vitesse, vissa son bonnet fétiche, s'inséra en bout de file, sous les regards mauvais, les commentaires des inénarrables mégères du quartier. Un jeune garçon aux cheveux gras, un épais furoncle logé au-dessus de la paupière droite, présidait le saint cortège. Sur l'autel, il ânonna, empreint d'un certain snobisme :

— Je vous pardonne, mon fils, puisse l'Unique vous accompagner sur ces terres et par delà le grand continent.

« Toi, ma parole, t'es née avec une gueule à rentrer dans les ordres », songea Miguel, qui depuis longtemps singeait l'attitude du parfait croyant. Suivre la cohorte des bedeaux, s'entasser à heures fixes sur les places bondées, prêter l'oreille jour après jour aux divines sornettes. Les pratiques ancestrales avaient le don de lui titiller les nerfs.

En Agosto, aucune loi n'obligeait à l'exercice de l'onction. « Tout un chacun reste libre d'ignorer l'appel, de vaquer à ses occupations, ou camper les bancs des usines », affirmaient les prédicateurs. En réalité, la pression sociale incitait même les plus réfractaires à franchir le seuil des autels, à courber l'échine devant la glorieuse bénédiction. Ne pas paraître ou s'absenter au cours de l'office sans motif impérieux revenait à tourner le dos à la religion, et par la même à accueillir sous son toit le diable et ses suppôts. De fait, les artisans refusaient leurs services aux brebis galeuses, les bonnes gens les méprisaient, les marchands gonflaient leurs prix. Les employeurs enfin, par souci d'éthique, de réputation, rejetaient systématiquement leurs candidatures. En somme, pas une âme connue (et bien portante) ne se risquait à décliner les faveurs du divin créateur.

L'onction obtenue, le butor s'inclina, lissa son long bouc, puis



rebroussa chemin d'un air important. Une fois dehors, il coupa à travers un nuage de poussière, joua des coudes, puis déboucha sous la tonnelle d'un cordonnier, lequel dispensait sa réclame aux fidèles sur le départ. En l'absence des plantons de la garde urbaine, les riverains perdaient tout sens commun aux sorties des autels. Aussi se bouscuaient-ils sur les sentiers, formaient de vastes embouteillages. De robustes gaillards au visage revêche, au teint brûlé par le soleil, se déclaraient prioritaires ; des artisans braillaient leur mécontentement ; des mères de famille fustigeaient qui leur barrait la route ; affublés de calottes sales, de bottes crottées, d'orgueilleux paysans s'empoignaient à loisir. L'affluence chuta au bout d'une dizaine de minutes. La fourmilière grouillante, surpeuplée, disparut au profit d'une allée déserte et sinueuse. Alors, Miguel poursuivit sans crainte son périple. Le contact d'une cigarette lui manquait. Il remonta le boulevard, sillonna parmi les commerces, les troquets. Il préféra les boyaux sordides au vacarme ordinaire de la première avenue.

La herse du poste de guet franchi, il longea l'enceinte du Delta, déboucha en plein cœur du secteur industriel. Des fourgons chargés tirés à bride abattue circulaient sur la voie, récoltaient au pied des fabriques la production journalière d'ouvriers acharnés. De retour au travail, les uns débitaient d'imposantes pièces de bois, d'autres convoaient des caisses de clous, du textile, de la chaux, des moellons. On apercevait à travers les persiennes des ateliers de fringantes jeunes femmes attablées sur leur métier à tisser. Miguel se rappela au bon souvenir d'un exploitant, d'un coursier en patrouille, suivi d'un grossiste affairé à son inventaire, il avisa de sa principale destination. À l'abri derrière une muraille de brique rouge pourvu d'un mirador abandonné, un entrelacs de froides bâtisses à toitures plates, de hangars fermés, de tours pointus, de cheminées auréolées de suie, alimentait en continu un épais nuage noir. Un panneau riveté au sommet d'un haut portique en fer révélait la nature du projet : « Sidérurgie Rioja, propriété de Gustavo Martinez de Rioja, chevalier émérite et grand protecteur du royaume. »

Deux vigies en bleu de travail fumaient dans l'entrée.

— Salut Miguel ! l'interpella le premier d'entre eux, un quarantenaire à la mine désabusée. « Bha, tu créchais là toi ce matin ? »

— Si seulement, répliqua l'intéressé. Il aurait souhaité tirer une latte lui aussi, par mimétisme. « Hum. Tu sais Alvar, je me mêle peut-être de ce qui me regarde pas, mais votre boulot, on est bien d'accord que ça consiste à filtrer les visiteurs ? »

— Oui-da.

— Ok. Supposons que je nourris pas les meilleures intentions, que je suis comme qui dirait rincé par la concurrence. Je veux dire, moi, tu me connais, je suis du nord. Un type réglo quoi. N'empêche, je rentre, je me faufile en coulisse. Avec un peu d'huile de coude, je pourrais faire capoter toute la production si je le voulais, et personne me mettrait jamais le grappin dessus vu que je suis pas prévu sur l'horaire d'aujourd'hui. Il vous faudrait un registre, ou des tickets à tamponner, tu crois pas ?

— Et qu'est-ce qu'on en a à foutre, d'après toi ? répliqua le second. Il pointa du pouce les bâtiments derrière lui. « qu'ça fonctionne ou pas leur affaire, c'est leur problème, pas le nôtre. »

— Oué, ajouta Alvar. « On est les derniers écoutés et les premiers à casquer en cas de pépin, alors qu'ils se démerdent avec leur connerie. »

Miguel considéra le panneau central. Aucun employé, aucun cadre de la sidérurgie ne rencontrerait jamais son « auguste majesté » Gustavo Martinez de Rioja. (« le petit Martinez », plaisantaient les gars) Ce ronflant baron, en ce moment roulé dans une belle tenture dorée couverte de médailles, commandait certainement à la seconde flotte. La seconde flotte, oui monsieur, l'Invincible Armada. Le petit Martinez prenait ses ordres du roi Rodrigue IV en personne. Il s'imaginait à n'en pas douter son usine placée sous haute surveillance. Triste constat.

— Vous avez pas tort au fond, pourquoi se casser le cul, conclut-il. « Bon, c'est pas que je vous aime pas, les mecs, mais j'ai besoin de causer avec Fito. Vous pouvez m'arranger ça ? »

10h30. La lumière du jour baignait toute la cité, révélant les conditions de vie déplorables des habitants. Des cabanes en ruine, des mesures sinistres s'entassaient en bordure du Delta.

Des nids de poule empêtraient les routes. Une atmosphère chaude et



saturée accentuait l'odeur des pyramides d'ordures. Ne circulait à présent que quelques groupuscules isolés : des vieillards affables se rassemblaient sur l'accotement ; des travailleurs de nuit savouraient leur unique bain de soleil quotidien ; des mères de famille munies de hotte en osier ou de traîneaux promenaient leurs enfants. Enfin, de nobles véhicules tenaient escale sur les places marchandes. Leurs propriétaires, simples détaillants ou collectionneurs d'art, furetaient au milieu des vide-greniers, négociaient auprès des antiquaires. Ils prospectaient à la recherche de la perle rare, un mouchoir sur le nez.

Miguel retira son bonnet, présenta son sauf-conduit aux sentinelles en faction, et sans effusion, franchit le poste-frontière.

Il avait, au prix d'une demi-heure d'attente, obtenu un entretien privé auprès du responsable du personnel de la sidérurgie Rioja, lequel transmettrait ses disponibilités à la hiérarchie. Tiré à quatre épingles, le susnommé Fito lui avait promis deux semaines complètes de suractivité. On parlait même d'une prime. Les commandes affluaient des terres humides. Le commerce d'armes et d'armures s'accordait sur un rythme en dents de scie, corrélé à d'obscurs facteurs inconnus des couches inférieures. Quelle importance, après tout ? Ils payaient bien. C'était l'essentiel. À l'entrée des faubourgs, il observa un coude, vira sur la droite, de sorte à contourner la première avenue. Il renvoya du pied un vieux ballon à un groupe d'enfants, puis poursuivit sa route. Plus tard, il aborda un homme sans âge, installé par terre. Une toile cirée, protégée des vents par le concours de quatre galets dûment disposés, présentait un volume d'articles impressionnants. Des breloques, des babioles en tout genre, des bijoux faits main, des imprimés. De petites boîtes closes, gravées du symbole de l'aspic, jonchaient l'ensemble.

« Combien ? » demanda Miguel, insensible au discours promotionnel du colporteur. Ce dernier proposa...

— COMBIEN ?! C'est une plaisanterie, c'est ça ? fulmina l'intéressé. Il attira sur lui l'attention des chalands à proximité.

— Il s'agit d'un produit de qualité, cher monsieur.

— Oui. Oui, j'ai saisi. Mais quand même, à ce prix là, par les temps qui courent... Qui débourse une somme pareil ? Les citadins ? Qui



d'autres ? On pourrait pas s'arranger ? Un accord entre bons citoyens. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je regrette, cher monsieur.

— Allez au diable, sangsues ! Votre came, vous la coupez, tout le monde sait ça, se rengorgea Miguel, « vous profitez des honnêtes gens. »

Et ce disant, il cracha au pied du colporteur puis tourna les talons. Il s'apprêtait à plier bagage lorsque son regard se porta sur deux individus, lesquels devisaient en contrebas auprès d'un marchand semblable, à l'embouchure du couloir. Il recula dès lors et, l'air de rien, s'en retourna sur ses pas. Un juron grossier, identifiable, lui vrilla les oreilles. Tronco.

« Merde », pesta-t-il à part lui. « Merde, merde, merde. » De tous les candidats en lice, il avait tiré le pire lot possible. Il remonta le versant, bifurqua une fois, deux, rasa les murs. Excédé, il résolut d'emprunter la première avenue. L'abondance du trafic lui permettrait de semer ses poursuivants. Trop tard, déjà les deux véroles le précédaient. Il faut dire que ces deux-là prospectaient couramment par ici. Il ne parviendrait pas à les perdre. Les distancer à la course en ce cas ? Abandonné tout faux-semblant ? Possible, mais contre-productif. Aussi se contenta-t-il de maintenir l'allure. Ces détracteurs, conscient sans doute de l'ascendant obtenu, adoptèrent le rythme d'une tranquille promenade. Ils conversèrent de vive voix, se chamaillèrent au sujet d'affligeantes banalités. Ils s'activèrent de telle sorte que Miguel en fut réduit à leur céder le passage.

— Copa ! Tronco ! Comment vont les affaires ?

— Ah, tu vois qu'il nous a reconnu, plaisanta Copa, « Alors, Fuerte, on évite les copains ? »

Tronco, en hercule flegmatique, buta à son contact, à l'exact opposé de son joyeux compagnon. Il fixait l'horizon de ses yeux caves et globuleux. Copa poussa un profond soupir. Le buste sec et musculeux, ses longs cheveux châains rassemblés en queue de cheval, mère Nature avait doté cette pourriture d'une grâce toute féminine.

— Crois pas qu'on prend plaisir à tout ça, mon vieux, précisa Copa, « On suit les ordres, ni plus ni moins. »



« Pourquoi tout ce cirque en ce cas, bande d'enfoirés, s'emporta Miguel ? Pourquoi vous jouez avec le gibier comme un foutu chat torture des oiseaux, hein ? Expliquez-moi ça, qu'on rigole un peu. » Il déglutit.

— Oué, bien sûr, se contenta-t-il de répondre.

Sur une « proposition » de Tronco, le trio parcourut les dortoirs du quartier nord, salua qui de droit, gagna la retraite personnelle de l'incriminé. Ils partagèrent un rafraîchissement. Son bock vide, Copa s'installa à sa guise. Tronco verrouilla la porte, s'adossa contre la cloison. Il trituroit du bout des doigts la lame d'un couteau.

— Dégueulasse cette baraque, une vraie porcherie. Enfin, passons, lança Copa. « Que ce soit bien clair entre nous, Fuerte : on a toujours eu connaissance de ta propension à lourder des ardoises chez la concurrence, et je vais pas te le cacher, on peut pas dire qu'on nous a fait l'éloge de ta fidélité. Le Greffier a pris sur lui pourtant, il t'a offert une chance, tu te souviens ? Jusqu'ici t'as été réglo avec nous. Seulement, voilà. Pour la seconde fois en deux ans de bon et loyaux services, t'as réclamé un délai. Ça arrive à tout le monde, un retard de paiement. On comprend ça nous autres, on n'est pas des bêtes, pas vraies ? (Tronco approuva) Et puis, tout s'est bien passé la première fois, alors on s'est dit : « pourquoi pas ? » Deux semaines que tu nous balades, que tu nous évites, qu'est-ce que t'as à répondre à ça ? On t'écoute. » »

Sans laisser à son interlocuteur le temps de la réflexion, il exigea une cigarette. Son bonnet sur la tête, Miguel l'informa qu'il n'en possédait pas, qu'il n'en avait plus les moyens.

Cependant Tronco arpentaient de long en large le sol de terre battu.

— Je vous rembourserais bientôt, parole, reprit le butor, mais là, c'est compliqué. J'ai pas un radis. Il écarta les bras, en signe de soumission. « Hey, au fond, on marine tous dans la même marmite par les temps qui courent, vous croyez pas ? Faut se serrer les coudes... »

BANG !

— Mauvaise réponse, asséna Tronco. Il arma son poing, cueillit au vol le sac de frappe. Les coutures craquèrent.

— Non ! Il baissa d'un ton. « Non, pas si fort... Il n'est pas conçu



pour... enfin, c'est une pièce fragile. »

— Vide tes poches, commanda Copa. « On va voir si tu dis vrai. »

— Pardon ?

— Me force pas à me répéter, tu sais à quel point j'ai horreur de ça.

Miguel retourna ses fontes, découvrit le contenu de sa musette. Tronco assista au dépouillement, le fouilla au corps puis, sur ordre de son rusé camarade, commença à creuser selon les indications du maître des lieux. Il s'était équipé d'une pelle après un tour à la remise.

— Pas si ruiné que ça, observa Copa, au son des espèces rutilantes. (Il s'assombrit) « Ta cassette, elle est où ? ».

« La voilà, s'immisça Tronco aux sorties de son excavation. « Vide, pareil pour sa blague de tabac. »

— Si tu patauges à ce point, qu'est-ce que tu branles sur nos marchés, et comment tu comptes nous rembourser ?

— Je marchandais, pardi, répliqua Miguel. « Plus personne ne négocie quoi que ce soit de nos jours. Une plaie. Le fric, je vais l'emprunter à droite à gauche. J'ai juste besoin d'un peu de temps...

— Et qu'est-ce qui t'empêche de gratter comme fixe ? Ils ont toujours du travail, eux. T'y gagnerais en sécurité.

Tronco, les muscles bandés, préparait un nouvel assaut à destination du sac. Miguel s'interposa.

— Et signer un de leurs foutus contrats ? Non, mais vous rigolez ou quoi ? aboya-t-il. « Et puis le dégraissage... »

— Le dégraissage, quel dégraissage ? demanda Copa.

Il interrogea l'hercule, lequel ne semblait guère informé de la situation. Une aubaine. Un avantage inespéré.

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Non.

— Parle, le pressa Tronco, sinistre.

— Tout de suite : j'ai des amis, de très bons amis chez les manœuvres. Je connais du monde, vous savez. Ils sont dans de beaux draps, les ouvriers, c'est le moins qu'on puisse dire ! Les contremaîtres ont



annoncé Agris que des postes allaient sauter, que c'était inévitable. La main-d'œuvre coûte trop cher, paraît. C'est clair qu'ils cherchent à remplacer les gars par des Mancros. Ils accélèrent le processus.

Confondus, les deux gorilles échangèrent un regard entendu. Copa spécula l'espace d'un instant. « Tu nous raconterais pas des craques au moins ? grogna-t-il. Gare à toi, si tu t'avises de... »

— Non ! Non non non non non non. Je vous jure que c'est vrai, coupa Miguel, « La récession nous guette, messieurs, c'est du sérieux. Observez autour de vous, interrogez les braves gens, vous verrez qu'ils se serrent la ceinture, qu'ils attendent les moissons. L'éclosion approche. Vous aussi ! Vous aussi, j'en suis sûr. Le Greffier ne vous rince pas assez pour vous mettre à l'abri. (Silence) Écoutez, j'ai merdé sur toute la ligne, je le reconnais. Je vais me reprendre, vous prouvez ma bonne foi. Accordez-moi une seconde chance, la dernière. Tu l'as dis toi-même, Copa, j'ai toujours été réglo avec vous, et je compte pas changer mes habitudes. »

Le couteau rangé, ses créanciers partis, il referma la porte, poussa le verrou. Il s'écroula sur son lit. Il venait d'échapper à une cuisante correction. Copa, cautionnant un report exceptionnel du montant demandé, avait accepté de faire un « geste ». En d'autres termes, le double des intérêts sur une semaine. Il ne s'en sortait pas si mal, au bout du compte. Il expira tout son saoul, s'étira, roula sur le dos. « Les imbéciles. » Ils creusaient suivant ses directives, se contentaient d'un rien sous prétexte d'un aveu sincère. Ils ne cherchaient pas plus loin que le bout de leur nez. Sur quoi il se redressa, saisit son briquet à silex et poussa en direction du foyer. Il tira vers lui le sac de frappe, joua sur les coutures, en scinda la gaine. Il plongea une main à l'intérieur du rembourrage. Une gerbe d'étincelle lui permit d'enflammer sa récompense.

— Confier mon épargne aux premiers cossards venus, maugréa-t-il, cigarette au bec, « non, mais qu'est-ce qu'ils s'imaginent, ces deux-là ? »

Midi. Les bedeaux claironnaient à travers toute la ville, actionnaient avec ferveur les mécanismes des clochers.

Une somme rondelette en poche, Miguel se prêta à l'exercice de la



religion, puis s’offrit sur le retour une collation composée d’un bol de gruau accompagné d’une pâtisserie. Il dévorait son dû assis sur la margelle d’un puits, encadré d’une foule nombreuse. Deux choristes parées de robes à fanfreluches s’adonnaient à une danse folklorique. Elles tournoyaient sur place, fredonnaient au son de la flûte d’un modeste musicien. La première, une fillette de quinze à seize ans, gravit bientôt une estrade installée pour l’occasion, salua, avant d’effectuer un saut périlleux. Elle se réceptionna sans mal. « Ooohhhh » réagit l’assistance, qui produisit un tonnerre d’applaudissement. Le spectacle terminé, l’attroupement formé désenfla petit à petit. Les ouvriers reprirent sans transition leurs bavardages, les bedeaux leurs critiques acerbes. Une mère contrariée se permit de condamner la relative brièveté de la représentation.

La cohue dissipée, Miguel marcha à l’encontre du trio. Il renifla, toisa de haut en bas le croque-note et les deux jeunes filles, lesquelles boutonnèrent d’un air gêné leur corsage.

Il déposa une obole à l’intérieur du récipient prévu à cet effet.

— Merci. Oh, merci, cher monsieur, s’inclina le musicien. Il se détourna. « Une révérence, mes enfants, une belle révérence, voilà. Que l’Unique vous honore, qu’il vous guide sur le chemin de la prospérité. »

— Oué, c’est ça.

L’après-midi consista en de vaines recherches, une série d’entretiens infructueux dédiés à remplumer son épargne. De fait, il déambula dans les rues, remonta, descendit la côte, longea la lisière du Delta. Il noua contact auprès des artisans locaux, des prostituées, des patrons, des marginaux de sa connaissance. Tous sans exception lui renouvelèrent leur amitié, se penchèrent sur sa situation, sans paraître s’en étonner le moins du monde. Tous s’estimaient incapables de souscrire à la plus petite reconnaissance de dette. Il reçut ainsi un chapelet d’excuses, d’alibis, de motifs divers et variés. Il s’activa jusqu’au crépuscule, et rallia de fort mauvaise humeur la procession des croyants.

Il assista sans broncher à l’oraison funèbre.

— Hey ! Salut Miguel, la forme ?



— Toujours, s'écria l'intéressé « Qu'est-ce que tu veux, on change pas une équipe qui gagne ». Il échangea une vive poignée de main pardessus le comptoir, gratifia son interlocuteur d'une boutade. « Il me faudrait deux bières, des amuse-gueule et le menu du jour, et lésines pas sur les portions. Je vais te payer un supplément. Ça te convient, petiote ?

Juliet opina du chef, se pencha à son intention et, sans accorder une parole au tenancier, lui chuchota quelques mots. C'était une belle demoiselle à la carrure athlétique, dotée d'un physique agréable. Ses longs cheveux châtons, peignés en arrière, cachaient ses oreilles décollées, lesquels bordaient un visage oblong piqueté de menus grains de beauté. Elle affichait du reste une chemise de corps grisâtre, une ceinture de cuir, des sandales de jute, ainsi qu'une ample jupe tirée à hauteurs des mollets. Un joli collier ornait son cou tendu.

— Mon épargne ? Elle se porte comme un charme. Je vais te dire, j'ai touché une prime ce matin. Ah les femmes, ajouta-t-il à l'adresse de son vis-à-vis. « Allez, viens. »

La somme versée, (supplément compris) le couple s'engagea à la recherche d'un emplacement libre. Ils slalomèrent entre les tables à tréteaux, se frayèrent passage non sans mal. La fumée circulait parmi les solives de la charpente. Ça et là bavardaient de vive voix de fidèles poivrots. Des groupes d'amis trinquaient, fumaient, riaient de plaisanteries salaces réservées aux pauvres serveuses. Le tenancier, un homme au teint hâlé, au visage patibulaire, assurait à la fois la cuisson des aliments et le bon respect des règles de bienséance. D'un caractère difficile, l'honnête commerçant ne manquait pas toutefois de menacer d'expulsion quiconque malmenait en sa présence le personnel de service. En pôle position, Miguel repoussa du pied un ivrogne éméché, chahuta un proche collègue, salua, non sans quitter des yeux son invitée, un vieillard édenté vissé seul sur son tabouret. « Celui-là, joue jamais contre lui. Il triche ! », marmonna-t-il après coup. Ils s'installèrent face à face à une table commune, reçurent boisson et hors-d'œuvre. Le butor sirota sa bière, s'alluma une cigarette.

Alors les interpella un quarantenaire à la mine défaite, coiffé d'une calotte crottée. Il exhalait une odeur de transpiration.



— Debi ! lança Miguel. « Incroyable. Qu'est-ce que tu fous là ? Tu te rinces la gueule en cachette ?

— C'est ça.

— Un bon copain à moi, reprit-il à destination de Juliet. « Il chapeautait les coupes, il y a de ça une paire d'années. On défrichait ce qui a donné le boulevard principal du quartier nord. Un sacré bordel. Je t'en avais pas parlé ? Bha, c'est pas grave. Ah putain. Le monde est petit, hein, mon vieux. Qu'est-ce que tu deviens, toujours à ton compte ?

— Oué, si on peut dire. Mon activité est au point mort.

— Ah merde. Un conseil, mon vieux, attends-la fin de l'orage, refais-toi une beauté, ça devrait bien se passer. Ça m'a fait plaisir d'avoir de tes nouvelles en tout cas, faudra qu'on se jette un verre à l'occasion !

— Une prochaine fois peut-être. Je voulais te voir. En privé.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Bha c'est à dire que je suis en plein gueuleton avec ma régulière...

— Tu vas me rembourser ce soir, n'est-ce pas ? Il se tordait les doigts, se pinçait les lèvres. « tu sais, j'ai besoin de cet argent. J'ai une famille à nourrir, des mauvaises gens à défrayer. Je m'en sors pas. »

Les pieds du banc grincèrent. Le butor s'excusa auprès de sa bien-aimée et, l'intrus sous son aile, résolut de quitter la table. Ils s'isolèrent du reste de la communauté.

— Écoute, en ce moment, c'est la merde pour tout le monde, ok ? tonna Miguel par-dessus la cohue. « Mais t'es un pote, je compte pas te laisser tomber. Voilà ce qu'on va faire : je vais racler les fonds de tiroirs, distribuer une babiole ou deux, bref, tu m'as compris. D'ici demain, Léto au pire, je te rends ton oseille. C'est bon ? »

L'importun chassé, il retrouva Juliet, prétendit qu'il ne s'agissait là que d'une affaire mineure, sans importance. La jeune femme ne releva pas. En supplément de sa bière au maïs traditionnelle, le Trullo proposait un assortiment de légumes en conserve datant du printemps dernier. Des salades vermeilles, colorées de navets, de dés de carottes, de plantains émaillaient la vaisselle, le tout suivi d'une galette de blé cuite ; en dessert,



des prunes aux sirops. Juliet, profitant d'un moment d'inattention, jeta son dévolu sur l'assiette de son voisin. Elle avança avec précaution, approcha sa fourchette. Comme elle s'apprêtait à perpétrer son forfait, elle rencontra la lame du couteau adverse, lequel lui barra la route. « Pris sur le fait », lui susurra sa victime, lugubre. Dès lors, elle ferraila vaillamment, pivota sur elle-même, poussa son avantage. Habile, elle effectua une feinte, et déroba la mise malgré la détermination de son opposant. « Charogne ! », aboya l'autre qui, dans un mouvement désinvolte, tentait de lui rendre la pareille. Le duo poursuivit ses chamailleries jusqu'à épuisement des deux ramequins. Rassasié, Miguel éructa un léger rot, haussa les épaules. Juliet fronça les sourcils. À deux pas, réunis en petit comité, devisait une société bien connue des soirées animées. Un grand balèze affublé d'une barbe noire et bouclée se hissa sur une chaise.

— Jeux de table, pour qui n'a pas froid aux yeux !

Attablé de nouveau, cette fois en compagnie d'un auditoire sérieux, Miguel s'alluma une nouvelle cigarette à l'aide de son briquet. Il piocha, ajouta une carte à sa main. Il projeta une volée de piécette devant lui.

— Je relance de huit, renchérit-il.

— Douze.

— Cinq, en ce qui me concerne.

La ferraille tinta. Les joueurs piochèrent derechef, se jaugèrent en chiens de faïence. « Premier tour », commenta Miguel, à part lui. Un instant crucial, l'ancrage du moindre rapport de force. Il adressa un clin d'œil complice à sa petite amie, laquelle hésita, puis lui sourit en retour.

Face à lui, un paysan au visage grêlé ; deux maçons (le premier, un vrai mufle, avait initié la partie) ; un garçon d'écurie ainsi que le tenancier en personne. Ce dernier, comme de coutume, s'était laissé tenter par les paris, arguant que le service était au point mort, que les filles s'en sortiraient très bien sans lui. Le paysan retira sa mise. Les participants raillèrent sa conduite. Celui-ci, piqué au vif, répliqua qu'il était inutile de se précipiter, que son heure viendrait. Il croisa les bras d'un air supérieur. Miguel considéra son jeu. Il se racla la gorge, relança. Il renonça à cette manche-ci, au coude à coude avec le tenancier qui disposait d'un brelan. Les suivantes ne furent guère meilleures. Les deux maçons remportèrent



coup sur coup deux séries. Le garçon d'écurie leur emboîta le pas. La chance du débutant s'enorgueillirent les anciens.

« Miguel ? » murmura Juliet.

— Une seconde, tu veux. Les cartes mélangées, il prit connaissance de sa main, grimaça. « Putain, quand ça sort pas, ça sort pas... »

— Il enchaîne commande sur commande. Il te lâche pas des yeux.

— Qui ça ? Debi ?

— Oui.

— Oh ! te bile pas pour ça, va. C'est une loque, ce type, un moins que rien. Il va se lasser. Attends un peu, on va se marrer.

Sur quoi, il se retourna, dévisagea l'intéressé qui, éclairé à la lueur des bougies, affalée sur son comptoir, éclusait un bock d'alcool ambré. Un temps, il soutint son regard, puis détourna la tête.

— Hey, Debi ! Debi, mon pote, tu te fais du mal, s'écria-t-il. « Tu devrais rentrer, t'arranger un peu, tu crois pas ? C'est rien qu'un conseil, hein, enfin la dernière des putains de l'Est te refoulerait comme les eaux du fleuve si tu te présentais dans cet état.

Les rires, les railleries tonnèrent alentour. Debi, sur le point de réagir, se ravisa. « T'avais pas besoin de faire ça ! éclata Juliet. Elle lui infligea une tape sur l'épaule.

— Rhooo ça va, on rigole !. Dis leur Debi, explique-leur qu'on se charrie. Je le connais depuis longtemps, ce gars-là !

Pas de réponse.

La soirée bien avancée, le pas sec et mesuré d'un peloton de la garde urbaine suspendit la séance. Un officier vêtu de l'uniforme intégral, son arme de service à la ceinture, se porta dans l'encadrement du Trullo.

Le tenancier salua le nouveau venu en bonne et due forme, l'assura de la relative tranquillité de son établissement. Il lui proposa un verre. Par bonheur, celui-ci déclina. Ce bref intermède terminé, les mots « je mise » ou « je me couche » retentirent de plus belle. Avec la fatigue, l'ivresse, les sommes engagées augmentèrent crescendo. Le garçon d'écurie se retira sous la moquerie, mais fier de son modeste bénéfice.



La manche suivante, Miguel étudia son jeu. Médiocre. Décidément... En mal de réussite, le paysan maugréa d'amertume. Les deux maçons semblaient satisfaits de leur pioche. Le tenancier, hermétique, ne laissait échappé aucune émotion. « Tu t'acharnes en vain, mon chéri. Tu devrais arrêter, tu ne penses pas ? » commenta sobrement Juliet.

Il l'ignora. L'argent lui filait sous le nez ce soir, c'est vrai. Mais pas question de reculer, de céder face à la fatalité.

Au terme d'un énième tour de table, la cagnotte totale culmina à un niveau inédit. Aussi le tenancier s'avoua vaincu. Les deux maçons, en veine, suivirent. Le paysan considéra l'éventail des possibilités, puis, poussé par l'appât du gain, surenchérit. Miguel se mordait les lèvres. S'il abandonnait ici, il aurait gâché sa mise. « ça suffit maintenant, si tu ne te retires pas illico, je rentre seule », pesta Juliet. Affligé, il se leva, ramassa son bonnet, de l'allure d'un homme prêt à reconnaître sa défaite. Les participants, déjà, formulaient leurs sarcasmes, Juliet, confiante, enfilait son manteau. Alors, Miguel fourragea à l'intérieur de son paquetage, vida sur la table le contenu d'un coffret de bois vermoulu, puis le fond de ses poches. Le premier des deux maçons chuta de son tabouret. Les derniers clients, au son clinquant des espèces, formèrent une assemblée bavarde autour du spectacle. On louait le courage du parieur. On le pointait du doigt, ricanait à son insu. D'aucuns l'estimaient atteint de démence. Juliet, debout, impuissante, assistait sans mot dire à ce soudain revirement.

— Eh bah, on vous entend plus beaucoup, les comiques, vous avez perdu votre langue ? fanfaronnait Miguel. Il racla la surface de son briquet, expira en l'air une fumée gris clair. « Hum. Prenez votre temps surtout, les gars. Ça serait bête de faire une connerie. »

— Folie, grommela le tenancier.

Le paysan jura. L'un des deux maçons brava sa conduite, sans conviction. Ils rencontraient des difficultés à conserver les apparences.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, on continue ?

En définitive, les deux maçons renoncèrent. Le paysan, obstiné, s'accrocha jusqu'au bout. Les enchères accomplies, les partis présents découvrirent leur jeu. Le tenancier disposait d'une couleur, les deux maçons, respectivement d'une quinte et d'un brelan. Miguel égrena sa



main : une double paire. Il blêmit à l’instant critique.

Le paysan se gratta l’arrière du crâne, se signa, puis jeta sur la table un bouquet de cartes racornies : une paire.

— Salopard.

— Mais non ! fulminèrent en cœur les deux maçons.

Les chalands applaudirent à tout rompre, le chahutèrent, le félicitèrent. Juliet l’embrassa et, à l’oreille, lui confia qu’il était complètement dingue. Oui, il l’avait échappé belle, et de peu. Ses doigts glacés, calleux, rassemblèrent sa fortune.

Miguel souffla un rond de fumée opaque.

— Une revanche, ça vous botte ? (Silence) Je rigole. Ravalez vos larmes, les filles. Dans la vie, on gagne, on perd, c’est ainsi, on n’y peut rien. Et vous savez quoi ? Vous avez peut-être pas tant perdu que ça ce soir, tout compte fait. Je paye ma tournée, et plutôt deux fois qu’une !

La nuit, noire et profonde. Éconduites par les braseros de la municipalité, les ténèbres rongeaient les façades, les toitures des maisons. Les « portes » de par leur envergure formidable découpait jusqu’au ciel étoilé. Une cigarette entre les dents, Miguel progressait parmi les enseignes éclairés de la périphérie. Il avait quitté le Trullo à la fermeture, le pas chancelant et Juliet sur ses talons. Une fois dehors, comme il s’y attendait, la jeune femme n’avait pas manqué de le sermonner. « Tu as des dettes, Miguel. Tu dois de l’argent à des types dangereux. Qu’est-ce que tu cherches à prouver, en risquant ta peau sur un lancer de dés ? » Il avait eu beau la rassurer, lui répéter qu’il gardait chez lui un pécule important en cas de coup dur, (un mensonge éhonté) elle ne cessa de critiquer sa conduite, de le corriger. Il était si fier, si satisfait de sa bonne fortune, et voilà qu’elle venait tout gâcher. Pire, elle avait même refusé qu’il la raccompagne. Il regrettait presque de l’avoir invité.

Sur les dortoirs, il obliqua sur la droite, dévala une légère déclivité. Il aperçut sur le seuil de sa porte un genre de malabar flanqué d’une vieille redingote, lequel opina du chef à son approche. À ses côtés patientait un petit bonhomme à la calotte sale et à la mine défaite. « Merde. »



Il rajusta son bonnet.

— Hey Debi, comme on se retrouve ! On se refuse rien à ce que je vois, une balade au clair de lune, hein. T'as raison après tout, ça peut pas te faire de mal. Tu me présentes ton copain ?

— Mon argent, Fuerte. Tout de suite.

— Je comprends pas ma poule, on s'était mis d'accord non ? Pas avant demain. T'as descendu un verre de trop on dirait.

— Te fous pas de ma gueule, ok ? répliqua l'autre de but en blanc. « T'as touché le gros lot ce soir : une dot d'argent si j'ai bien suivi. Tu vas pouvoir me rembourser maintenant, et avec les intérêts en prime.

— Pas ce qui était convenu.

Sur un signe de Debi, le malabar à la vieille redingote se jeta sur Miguel. Il l'empoigna par le col, le souleva, le pressa contre le mur.

— Je marchande pas là, Miguel, clama Debi. « Tu vas cracher, de gré ou de force. T'es du genre coriace, tout le monde sait ça, alors j'ai pris mes dispositions. C'est drôle, hein, je me serais jamais cru capable de faire un truc pareil à quelqu'un. Mais les types comme toi piges que ça. Tu connais le dicton ? La violence est l'arme des... »

Un cri déchirant le coupa dans son élocution. Le butor, sans se départir de son flegme habituel, avait relevé les bras, puis fiché ses pouces à l'intérieur des orbites de son agresseur.

De nouveau maître de ses mouvements, il renversa celui-ci et, d'un jabs à hauteur des reins suivi d'un crochet bien placé, l'allongea aussi sec. Il s'acharna sur le corps de sa victime.

Frappé d'effroi, Debi engagea une course effrénée. Trop tard, déjà Miguel le rattrapait. Il le retourna, l'écrasa contre la façade d'une enseigne voisine. « Écoute-moi bien, trouduc, car je le répéterais pas deux fois, rugit-il. Des racailles du style de ton petit copain, je les pratique depuis des années. Des raclures de fond de chiotte, voilà ce que vous êtes, tous ! Je te dois de l'oseille, et donc ?! C'est une raison pour s'incruster chez moi ? Pour m'attaquer en pleine rue ? LE FRIC, LE FRIC, LE FRIC ! Ça vous obsède, ce truc-là, et c'est pas beau à voir, je te jure. Je vais te dire une bonne chose, Debi, j'ai jamais pu t'encadrer, jamais. T'es qu'un minable. Moi, je



suis quelqu'un de réglo, j'ai des principes. Tu l'auras, ton argent, pas maintenant, pas demain, plus tard. Quand je pourrais. D'ici là, tu débarrasses le plancher, tu m'adresses pas la parole, encore moins en présence de la demoiselle. On s'est compris ? »

- Lâche-moi. Tu me fais mal, Miguel ! Mon bras !
- ON S'EST COMPRIS ?! hurla-t-il, au point de rupture.
- Oui... oui... compris.



Chapitre 05

Aysa-kabir Grande

Pallas 31 Baccre 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

Main sur la cloche, clou dans la cire. Un long, long râle appuyé... La vieille Stela maugréa de déplaisir. Elle enfila ses pantoufles, petit-déjeuna d'un quignon de pain, cracha dans son pot de chambre.

Elle souffla la bougie.

Premier passage : 4 heures. Le calme plat, ponctué du hululement des hiboux, du frémissement des rats, des aboiements hideux des chiens. Le globe lunaire perçait à travers un ciel voilé.

Elle considéra d'un œil torve la niche plantée au centre de la cour d'une résidence, borda la piste, s'assurant de rester hors de portée de son répugnant gardien. Les volets butaient, les crochets cliquetaient aux ordres de sa fine baguette de bois. « Deux rapides, un marqué ; deux rapides, un marqué ». Les couples mariés, les veuves, les estropiés, les ivrognes, les vieux garçons, tous émergeaient du chambranle. Tous, coiffé d'un bonnet de nuit, d'une calotte ou d'un châte, une bougie à proximité, saluaient la doyenne avec déférence.

Second passage : 6 heures. La bise glacée lui rongait les os. Elle serpentait le long des rues, formait à partir du sol sablonneux de gracieuses arabesques. Elle se planta devant le pavillon des Grande.

— Merci. Courage Madame, s'écria Kab de sa voix de stentor.



*

6 heures. Abruti par la fatigue, Kab terminait de boucler sa ceinture. Il épaula son bagage, embrassa sa moitié, son fils, avant de se glisser hors de son logement. Il repoussait la porte avec précaution lorsque tonna sur sa gauche un véritable boulet de canon.

« BANG ! »

Le voisin se précipita dehors. Son chien, un corniaud presque aveugle tira sur sa laisse, désireux de rendre hommage à son maître. Ce dernier freina à son niveau, pesta, ramassa un épais bâton dissimulé par les mauvaises herbes. Comme il s’apprêtait à rosser l’animal, Kab l’interpella. Les traits du marginal, jusqu’ici déformés par la colère, retrouvèrent leur aspect ordinaire, à savoir ceux d’un homme sans âge, au teint olivâtre, au visage en lame de couteau et à la barbe hirsute. Ses longs cheveux huileux cascadaient sur ses frêles épaules. D’une maigreur affligeante, il exhalait une odeur d’œuf pourri mêlée d’alcool, si bien qu’on l’aurait cru atteint d’une maladie rare et contagieuse.

Le colosse résolut d’engager la conversation.

— Tu paies rien pour attendre, toi ! marmonna le squelette à son arrivée. Il l’accueillit paume ouverte, puis poursuivit d’une voix graveleuse. « Bha, vous vous êtes battu dernièrement ? Ce pansement, sur votre nez. »

— Ah, ça. Un accrochage sans importance.

— Tant mieux. Vous ça va, sinon ? La p’tite famille se porte bien ?

Ils épuisèrent en l’espace d’une minute les platitudes et clichés propices à meubler de stériles échanges. Les taxes d’abord ; la guerre ; les migrations en cours en provenance des terres arides ; la fête de l’éclosion ; les moissons ne manqueraient pas de renflouer l’épargne des bonnes gens, oui. Après deux ans à subir les caprices de ce triste énergomène, Kab ne s’expliquait pas sa tendance à vouvoyer quiconque lui adressait la parole. Falotier de profession (activité consistant à la maintenance de l’éclairage public) il disposait d’une porte renforcée munie de solides battants. Une curiosité au sein même de la périphérie, où la majorité des riverains ne possédaient guère qu’un panneau sans serrure ni loquet doté



d'une grosse pierre en guise de cale.

Cette entrée en matière terminée, il aborda sans détour le récent tapage nocturne. Son interlocuteur parut stupéfait.

— Sûr que c'était moi ? Sans vouloir vous manquer de respect, bien sûr. L'autre cinglé du bout de la rue, par exemple, lui, c'est un cas, vous pouvez me croire.

— C'était vous.

— Mais...

— Vous êtes rentrée tard hier soir, monsieur Latisma, coupa Kab, catégorique. « Votre chien pleurait, alors vous l'avez frappé. Vous lui faisiez la morale, ou quelque chose du style. Après la correction, vous vous êtes enfermé chez vous. Vous avez continué à crier, à cogner les murs. Je suis sortie. Vous avez refusé d'ouvrir, vous m'avez insulté, moi et mes ancêtres. Ça ne peut plus durer, vous n'êtes pas d'accord ? »

Latisma s'empressa de clamer son innocence. Il récusait vaillamment les arguments de l'opposition. Il dénonça l'action des voisins, des miliciens, des commerçants, des bedeaux, tous ligués contre lui. Travailleur acharné, il estimait se comporter en honnête citoyen. De fait, il ne nourrissait aucune dette, aucun arriéré à l'endroit d'un quelconque créancier, et ce en dépit d'une fiscalité en hausse nette. Il s'empourpra bientôt, présenta un entrelacs compliqué de récits farfelus.

— J'ai rien à voir avec ça moi, rien du tout, se braqua l'incriminé. « Vous pouvez pas m'accuser sans preuve remarquez. Je créchais pas ici hier au soir. Je me promenais sur le Delta en compagnie des collègues. »

« Tu les as quittés rond comme une queue de pelle, t'as régurgité ton quatre-heure en chemin et tu t'en es retourné chez toi. C'est là que ce brave Gastar a dégusté », songea Kab, sur le point de tourner les talons. Latisma n'écoutait pas. Pire, il se retranchait derrière ses inepties. Combien de fois s'était-il retrouvé sur le palier, combien d'approches, de stratagèmes avait-il orchestrés dans l'espoir d'arranger la situation ? Le dialogue ? Impossible. Aujourd'hui comme hier, comme demain, Latisma rejetterait la faute sur autrui, s'inventerait si besoin de vastes complots



ourdis par les habitants du dortoir. Il avait peur de lui, certes, mais n'admettrait jamais ses torts en public, même topo quant à son alcoolisme chronique. Le traîner en justice ? Les magistrats ignoraient jusqu'à son existence, ou refusaient de se déranger. Les plantons de l'urbaine s'amusaient de ses « pitreries ». (Il collectionnait les amendes et les séjours en cellule de dégrisement) Du reste, le bougre se vantait d'une parfaite entente avec le percepteur, car il payait l'impôt rubis sur l'ongle. Comble de l'ironie, il se permettait d'inviter le digne fonctionnaire à entrer, lequel repoussait chaque Leto ses pressantes sollicitations.

— Cette fois, j'y vais, cria Kab. « Ce soir, je ne veux rien entendre, je n'hésiterais pas à appeler la garde si vous recommencez, compris ? »

— Je vous le répète, j'ai rien à voir avec ces histoires ! Rien du tout.

Le colosse s'engagea sur la travée. Il se sentait devenir fou à seriner chaque matin de vaines mises en garde.

Neuf heures. La lumière blafarde glissait sur le toit des maisons, pénétrait les façades en ruine. Les Mancros charriaient des monticules de terre meuble. Les ouvriers, éclairés à la lueur de menus flammèches, s'apprêtaient à hisser à l'aide d'un cordage un arbalétrier réputé flambant neuf. Le colosse s'affaira à l'assemblage du matériel adéquat, effectua sur commande bon nombre d'aller-retour. Il convoya à un train d'enfer une ribambelle d'outils, de marchandises à destination des travailleurs. De pleins seaux de clou ; une masse ; un marteau perdu, égaré au cours de la traversée. Les badauds, appuyés le long des enseignes voisines, ou sur la margelle d'un puits, commentaient l'avancée des événements.

« Une mission de premier ordre à la hauteur de mon champion », brailla le contremaître Amargado. Il gratifia l'employé d'une tape dans le dos, tira sur sa cigarette. « Les gars se bousilleraient les reins à ta place, tu comprends ? Et les Mancros, les Mancros, dieu du ciel, avec leurs foutues paluches. Je te jure... Les types de la haute s'en mordront les doigts le jour où ils prendront conscience du niveau général. Enfin, t'es bien placé pour connaître la situation, hein. T'en as toi-même fait les frais ».



Il se racla la gorge, se pencha à son intention. Il ajouta :

« J’ai pas trouvé le temps de te remercier l’autre fois. On peut dire que t’as assuré sur ce coup-là, Grande. Merci »

L’onction de midi obtenu, il dévora la ration fournie par les bedeaux. En l’absence des élites, la viande avait disparu des bols de gruau. Le pain croquait sous la dent. Un simple caramel tenait office de pâtisseries.

17 heures. Les Mancros remisés dans leurs ghettos, les ouvriers évacuèrent la surface des échafaudages. On recomptait les stocks, récurait les outils, bouclait l’inventaire. Amargado, au cours de l’ultime inspection, ne manqua pas de chahuter ses effectifs, plus proche à cette heure-ci du rôle de camarade que de supérieur hiérarchique. Chacun en effet profiterait tantôt du jour de congé tant attendu. Le service clôtura ses grilles horaires sur un discours du contremaître.

— Ça a été un plaisir de gratter avec vous cette semaine, les gars. Vous méritez votre solde, laissez personne vous convaincre du contraire. On se retrouve Agris prochain, d’ici là, ménagez-vous.

18 heures. Au retour des nocturnes, le couple s’adonna à la préparation du dîner. Le colosse récolta une brassée de bois sec, arrangea le tout, avant d’user du briquet à silex. Pendant ce temps, Talia s’activait à la coupe des légumes. Cette première étape terminée, ils permutèrent les rôles. Dès lors, Kab assumait la cuisson du repas.

Installé derrière son secrétaire personnel, Talia surveillait du coin de l’œil Pedro, lequel s’égayait dans son coin. Plus tard, alors que Kab rassemblait ses affaires, la jeune femme le fixa non sans insistance.

— Hum ? J’ai quelque chose sur le nez, c’est ça ?

— Très drôle, sourit-elle. « Approche. »

Il s’avança au-devant du bureau.

Sur le plan de travail : un encrier ouvert ; des feuilles volantes ; un support piqueté de petites taches noires. Une bougie parfumée dégageait



une odeur de résine chaude. Talia rédigeait à l'aide d'une plume hérissée un manuscrit de sa conception.

Debout, elle l'enjoignit à fléchir les genoux, examina l'épais bandage appliqué sur son arête nasale. Elle en inspecta la nature, soupira puis, à contrecœur, retira l'édifice. Couche après couche.

Elle lui baisa le front.

— Qu'est qu'il se passe ? demanda Kab.

— Rien. Prends soin de toi.

Silence.

— T'en fais pas, va, on mange ensemble, c'est tout.

— Tu reviendras couvert de bleus, ou les vêtements abîmés. J'en ai assez de repriser tes chemises.

— S'il n'y a que ça, je m'en occuperais.

— Je suis sérieuse, mon chéri.

— On s'entraîne quoi. On dépouille aussi, beaucoup. Il renifla, dégagea à l'aide d'un mouchoir sale un zeste de sang piégé à l'embouchure de sa narine gauche. « Tu sais, ça me fait un bien fou de me dégourdir les jambes, de me défouler un peu. Ça me permet de... euh, de canaliser mon énergie, je crois, de prévenir l'explosion. Voilà. Avec tout ce qui se passe en ce moment, j'ai besoin de décompresser. Toi tu... tu couches sur papier tes émotions si je peux dire. Moi, je laisse parler mes poings. Chacun sa façon de procéder. Tu comprends ? »

En guise de réponse, Talia s'éloigna et, accroupi au ras du sol, hissa Pedro sur ses épaules. Le bambin pétaradait jusqu'ici tel un convoi de marchandises mené au triple galop. « Le cartilage à bien repris, conclut-elle. Évite de recevoir des coups au visage le temps de la cicatrisation. Sans quoi, tu resteras marqué à vie. Ah, et salue Miguel de ma part... »

— Aaaah, les femmes, piailla Miguel, peu de temps après. Il toussa soudain puis, dans une cacophonie infernale, se résolut à cracher par



terre. « Ah merde ! Qu'est-ce que je disais déjà ? Ah oué. Les femmes. Toujours à se faire du mouron pour trois fois rien. J'en fréquentait une à l'époque, tu te souviens peut-être de son nom, moi, pas du tout. Une jeune fille, jalouse comme pas deux. Et stressé, stressé ! Par le diable, impossible de poser un pied devant l'autre sans son accord. Une plaie ! »

— Nha. Inconnu au bataillon, éluda Kab. « Désolé. »

— Bha, aucune importance. Par là !

Le duo bifurqua en un terrain vague, franchit une courte palissade, gravit une légère déclivité. De retour sur la travée, ils s'immiscèrent parmi la population. Les riverains paraissaient, mouchoir en poche. Ils fumaient, plaisaient de vive voix. Ils affichaient de sobres manteaux aux couleurs ternes et délavées, reprisés par la digne maîtresse de maison ; des pantalons de toile beiges ; des corsages ; des coiffes ; des bonnets ; des casquettes ; des bijoux clinquants (mais factice) achetés à prix d'or sur les braderies. Les ouvriers trinquaient, entassés sur les terrasses des bars. Sur l'accotement, rebouteux et charlatans rivalisaient d'ingéniosité, chacun nanti d'un sac énorme, amovible sur simple présomption hostile. « Friandises ! ; aphrodisiaque ! ; talismans contre la petite vérole ; décoction universelle ». De charmants coffrets gravés du symbole de l'aspic attendaient leur heureux propriétaire. Un vieillard affable autour duquel orbitait un essaim d'enfants en bas âge présentait un remède contre la gueule de bois.

Ceux-là marchaient fort en cette saison, bougonna Miguel, qui lissait en cadence son long bouc. Il condamnait ouvertement la naïveté du pékin moyen. Ces revendeurs à la sauvette, sans licences légales, détalait tels des lapins à la vue du moindre insigne de la garde urbaine. Aussi n'était-il pas rare d'assister à quelques courses poursuites en pleine rue.

Un spectacle prisé des Pigannais qui, indulgents, compréhensifs de prime abord, n'hésitaient pas à collaborer, voir à participer en personne aux battues engagés par les autorités.

Les deux amis coupèrent à travers champs, observèrent moult détours à la demande du butor, lequel prétendait dévoiler un ensemble de raccourcis connus des seuls initiés. Ils débouchèrent bientôt en un passage



étroit, d'ordinaire fermé aux flâneurs de tout bord. Ils poussèrent en direction du Delta, et gagnèrent sous peu l'annexe utilisée par les artisans du coin. Là, bien en vue des lavoirs publics, se dressait l'arrière-cour d'un modeste local de plain-pied. La rumeur assourdie des masses, les invectives, le hennissement régulier des chevaux situaient la bâtisse à bonne distance de la première avenue. Sur sa façade visible s'écaillait un enduit de chaux suranné, marqué d'une injonction formelle.

« ENTRÉE DE SERVICE. RÉSERVÉE AU PERSONNEL. PRIÈRE DE RETOURNER SUR LE BOULEVARD. »

Un fin sillon lumineux perlait à travers l'unique accès disponible.

— On est en retard, pesta Miguel, épaulant son lourd paquetage.

— À qui la faute ? rétorqua Kab, « On aurait eu plus vite fait de passer par la route principale. Tu nous as perdus avec tes conneries. »

— La ramène pas, toi.

En d'autres termes : « sujet à éviter. J'ai là-bas de vieilles connaissances avides de me faire la peau. » Bien qu'il n'abordait la chose qu'en de rares occasions, Kab n'ignorait pas les travers de son ami. Miguel, à n'en pas douter, multipliait les dettes chez l'habitant.

Sur le seuil, ce dernier frappa l'unique entrée par trois fois. Deux coups puissants, un faiblard, conformément au code en vigueur. Le panneau coulissa. Un adolescent à la silhouette gracile, piqueté d'une acné dévorante, se dévoila à contre-jour.

Celui-ci les jaugea de pied en cape.

— Oué ? vous voulez quoi ?

— Grandis un peu, sale gamin ! éclata Miguel. Il força le passage « Tu nous fais chier, vraiment, toi et tes bouffonneries. »

Kab lui emboîta le pas, échangea une accolade avec le portier.

— Il est un peu bougon ce soir, faut l'excuser.

— Juste ce soir ? s'amusa l'adolescent. « On côtoie pas le même bonhomme, j'imagine. Comment ça va ? ».



Lampions et lanternes révélèrent l'intérieur d'une brasserie typique. De fidèles consommateurs éclusaient sagement leur dose d'alcool. Deux jolies serveuses se portaient d'un bout à l'autre de la salle. Le patron, un homme trapu à la toison poivre et sel chargeait une commande de bière. Des cordes tressées aux nœuds divers habillaient les murs. Sculpté sur le pourtour d'un ancien gouvernail suspendu au-dessus du comptoir était gravé : « AU RÂTELIER DES BRAVES ». L'ambiance solennelle, la disposition des tables, la présence de cales aux angles des fenêtres témoignait toutefois de l'usage secondaire du respectable établissement. Disparus, les couples de chaises isolées, les tabourets solitaires plantés au milieu de nulle part. En lieu et place de l'agencement commun à tout débit de boisson, le « Râtelier des braves », présentait une longue paille en bois composée de la quasi-globalité de l'ameublement disponible. Contrefaçon ridicule, branlante, des grands banquets réservés à l'antique seigneurie.

Poignées de mains fermes et accolades accueillirent comme il se doit les deux retardataires. Miguel en particulier reçut les honneurs d'une part de la tablée. Il se vit chahuter, offrir une chope pleine, puis convié auprès d'un groupe distinct. Une légère courbure à la commissure de ses lèvres attestait de sa complète satisfaction.

Kab, cependant, poursuivait le tour du propriétaire. Il reconnut plusieurs de ses camarades, salua qui de droit, avant d'attirer sur lui l'attention du président en personne.

Sabio était un bel homme fringant au visage oblong, au regard fatigué et aux cheveux plaqués. Habillé d'une chemise blanche ornée d'un mouchoir de poche, il arborait une salopette à bretelle. Il officiait comme couvreur, et présentait malgré son jeune âge une démarche un brin claudicante liée à une maladie de naissance. Un malheureux accident avait eu raison de deux de ses phalanges. Quand même, Sabio était un type sensass. Ouvert ; bout en train ; dévoué à ses fonctions. Il causait bien, savait se faire respecter et, en dépit de son infirmité, se postait toujours en première ligne au cours des combats, d'où il supervisait les opérations. Kab admirait son assurance, son audace face aux difficultés. Il l'admirait d'autant qu'il s'estimait tout à fait incapable d'égaliser ses prouesses.

— Hey, Grande, ça baigne ? Vous avez eu des problèmes sur la



route ? Viens t'asseoir par ici. On vous attendait, tu vois.

— J'arrive, patron.

— Casse pas les couilles, tu veux. Je suis pas ton chef.

Installé, Kab salua ses proches voisins, écouta sans mot dire les conversations en cours. Il aperçut à la droite du président un visage nouveau. Un garçon d'une vingtaine d'années.

Un appel retentit en provenance des cuisines. Un défilé de poêlons brûlants, de plats garnis, de ramequins fut disposé à convenance. Galettes de blé, betterave en conserves et bols plâtrés de gruaux solides recouvrirent la table. Deux tonnelets de bière brune suivirent. Chacun, à tour de rôle en fonction des finances de son foyer, ajouta au menu un produit de sa conception. Qui dispensa une onctueuse purée de pommes de terre, qui décacheta un unique bocal à cornichon, ou de fruits au sirop. Le potier complétait les couverts de la brasserie, le boulanger fournissait des miches de pain noir. Des préparations manquées, impropres à la vente réglementaire furent distribuées à loisir. Kab déposa devant lui un duo de patate cuite à l'eau agrémenté d'un bouquet de chicorées.

De son côté, Miguel vidait l'équivalent d'une provision de régiment. Il découvrit deux brioches tressées, une série de choux farcis, une bouteille de vin, des pâtisseries ainsi qu'un assortiment de pâté en boîte. Kab reconnut la concoction à son étiquetage racorni.

— C'est bien ce que tu crois, le devança le butor, à quelques encablures. « Je l'ai recroisé, le fameux marchand. On a eu une petite discussion. C'est gratuit ce coup-ci. Ouaip, on nage en plein délire. »

Il compléta, à destination de ses ouailles :

« Hey les gars, pas la peine de jouer les fines bouches. Si ce truc-là vous revient pas, on le refourguera aux rats ! »

Les voyages en cuisine nécessaires effectués, les victuailles dûment divisées, Sabio se hissa sur sa chaise. Les échanges, les anecdotes s'estompèrent. Les hommes prêtèrent l'oreille à leur estimé représentant.

— Tout d'abord, je tiens à remercier chacun d'entre vous, lança le



président. « Et pour votre ponctualité, et pour votre participation au présent festin. Le partage est la première de nos lois, et je suis fier, messieurs, fier d'administrer et d'appartenir tout à la fois aux Écuyers ! »

Un tonnerre d'applaudissements souligna la performance de l'orateur. Une fois le calme obtenu, celui-ci poursuivit en ces termes :

— Vous le savez, il y a peu les Griffons ont infiltré en plein jour notre fief afin d'y dérober notre étendard de guerre. Les adhérents en poste ont donné l'assaut en vue de récupérer celui-ci. Je ne vous cacherais pas, messieurs, que la lutte fut délicate. L'ennemi est fort. La victoire, par le diable, nous échappa d'un cheveu. Mais au diable la douleur, au diable le goût amer de la défaite, vos collègues ici présents pourront vous confirmer que nous avons combattu vaillamment. Tout à l'heure, nous conviendrons des détails de la riposte. En vérité, nous laverons notre honneur avec panache. Ne sommes-nous pas de valeureux soldats au service de nos maîtres Étalons ? JE NE VOUS ENTENDS PAS ?!

« HONNEUR À BOSCOS ! » scandèrent les hommes. « QU'IL CHEVAUCHE SANS RÉPIT À LA FAVEUR DU CRÉATEUR. »

Les convives levaient leur bock à l'unisson, se signaient. Kab et Miguel, le poing en l'air, poussèrent en cœur un cri sauvage.

Les Écuyers consistaient en un genre de club privé, un collectif formé en l'honneur des « Étalons de Boscos », une équipe de Gladiature moderne. Cette illustre écurie (classé troisième selon l'almanach des sports) comprenait en ces rangs bon nombre d'athlètes émérites, dont Bucéphale l'indomptable, son joueur vedette. Cet homme-là, paraît-il, s'escrimait tantôt à main nue, tantôt nanti d'une lourde épée en une armure de plate intégrale, le tout surmonté d'un heaume à tête de cheval. Ce preux chevalier réputé implacable, opiniâtre quant à sa quête de renommée, disputait sans escale la place de grand favori au Titan noir. (Des Aigles d'Éloi) Il avait en partie inspiré la mythologie du groupe.

Les Griffons supportaient la même écurie, mais s'opposaient au règne hégémonique de Bucéphale, qu'ils jugeaient d'une nature par trop téméraire. D'où leur conflit permanent. En dépit des apparences, Écuyers comme Griffons partageaient un amour commun du noble art. Ils se



provoquaient, s’insultaient, organisaient des escarmouches à date régulière, mais toujours dans les règles. Ils arrangeaient à l’avance leur rencontre par l’entremise de leur représentant respectif.

Le tumulte passé, Sabio rehaussa le col de sa chemise.

Il reprit la parole.

— Enfin, et avant, messieurs, de vous laissez dîner en paix, j’aimerais vous présenter notre nouvelle recrue. Sur quoi, il sauta à bas de son siège, interpella l’intéressé d’une voix forte. « Allez, grimpe, raconte-nous un peu qui tu es et d’où tu viens. »

Soulevé à hauteur d’une assistance survoltée, le garçon formula une rapide introduction. Il prononça son nom et prénom, évoqua ses racines. Peine perdue. Le chahut continu des adhérents, le tintement des couverts recouvrait chacune de ses tentatives, si bien que le président s’empressa d’intervenir. Il réclama le silence, l’obtint. Après quoi, soulignant avec subtilité la condition difficile de tout orateur novice, il invita le nouveau venu à s’exprimer sans crainte. Le garçon, donc, logeait sur les dortoirs du quartier nord. Il travaillait comme palefrenier en une entreprise située à la bordure du Delta, se passionnait pour la Gladiature Moderne et, à la suite d’une première expérience à la table de jeu du Trullo, avait fait la connaissance de Miguel. Celui-ci, entre deux tournées générales, avait cru bon de vanter les mérites de l’association.

Il avait alors décidé de tenter sa chance.

— Il se greffera à ton bataillon, Miguel, reprit Sabio. « Tu pourras superviser son intégration. »

— Autant dire que t’as plutôt intérêt à assurer, minot, avança le butor, « avec moi, tu vas morfler, parole. »

— Il est comme ça avec tout le monde, mais tu t’en es sans doute déjà rendu compte. Suis ses directives, reste concentré, et tu apprendras beaucoup. Sous cette grossière carapace, Miguel est quelqu’un de bien, de très bien même. Il a toute ma confiance.

— Grossière carapace, mon cul. Qu’est-ce que tu veux dire par là ?!



Le toast porté, la vaisselle tinta au son des bavardages. Les plateaux garnis décréurent au contact des écuelles. L'un des deux tonnelets apparut parmi les convives, fut percé. Son assiette vide, Kab se proposa d'en distribuer la contenance. Il servit deux de ses voisins, Miguel, Sabio, la nouvelle recrue puis, s'adaptant à la demande, remonta la table de banquet. Il raffolait de cette ambiance festive, se plaisait à écouter les chansons, les sagas épiques entonnées autour d'un verre par ses camarades. Les uns pestaient au sujet de telles ou telles blessures reçues en traître par leur poulain. D'autres vantaient de glorieuses victoires, ou simplement un entretien sulfureux donné aux gazettes célèbre. Tous s'associaient à condamner la conduite de la coalition du sud.

Après un énième tour de piste, Sabio qui devisait au comptoir en compagnie du tenancier, se signala à son intention.

— Mollo, mollo, Grande. Doucement sur le dosage, protesta-t-il, alors que Kab s'apprêtait à les recharger en munition. « On a plus qu'un baril en réserve, figure-toi. Dis-lui, Duen. »

— J'ai pas mieux en magasin, compléta l'intéressé. « l'hiver s'achève. La saison est mauvaise, faut avouer. Toi ça roule depuis la semaine passée ? On t'a retapé le groin à ce qui parait. »

— Une égratignure.

— Si tu sens que ça coince avec les gars, tu me les envoies, compris ? ajouta Duen. « Vous les jeunes, vous savez pas vous y prendre. »

— Ok.

Doyen du groupe, Simon Dueno (ou Duen) demeurait malgré lui l'un des pères fondateurs des Écuysers. Après une carrière dans la marine marchande, ce vieux loup de mer s'était établi sur les parvis de la capitale. Il avait entrepris un bref apprentissage auprès des brasseurs du quartier des artisans, mais, à la suite d'une violente altercation, avait plié bagage en dépit des remontrances de ses formateurs. Il avait profité des migrations à destination des terres arides pour louer à bas prix le vaste local occupé en ce moment par la compagnie. Il éclusait ses tonnelets six jours sur sept, garantissait non sans mal de l'import des produits, la



cuisine, la sécurité, l'hygiène, la comptabilité. Il refusait d'engager qui que ce soit hormis les deux serveuses préposées au transport des commandes. Excentré de la première avenue, son établissement n'attirait guère les foules toutefois, si bien qu'il songea un temps à jeter l'éponge. Il avait rencontré les Écuyers au cours d'une soirée paisible. À l'époque, le groupe des supporters n'existait pas. Pas encore. Il s'agissait tout au plus d'une simple bande de copains. Une clique d'amateurs avide de partager ses connaissances. Séduits par le cachet du rade, (et probablement par sa relative tranquillité) ceux-ci résolurent de s'y réunir à date fixe, sympathisèrent avec le personnel. La présence de ce colloque sauvage égaya les masses, aussi le récent forum occupa bientôt deux tablés, puis trois, quatre. L'afflux de nouveaux adhérents surchargeait les commandes. Sur le ton de la plaisanterie, la fine équipe évoqua un jour l'idée d'un partenariat. Eux organiseraient une assemblée hebdomadaire, lui ménagerait un bloc en leur nom, voir leur accorderait certains rabais. Opposé d'abord à un tel trafic, Duen s'était laissé tenter par la proposition. Un choix judicieux. Aujourd'hui, dût-il assurer les ristournes octroyées au collectif, la seule consommation des Écuyers tenait à flot son commerce. En semaine, les membres actifs campaient la place par automatisme. Pallas, ils dérangeaient la disposition des lieux, installaient leur arène. Ils occupaient ainsi la totalité de la brasserie.

Duen avait progressivement pris goût aux festivités programmées chez lui. De fait, il contribuait à ses heures perdues en tant qu'instructeur et trésorier autoproclamé. Il suivait la formation des bleus, accompagnait les troupes sur le champ de bataille.

Il veillait au bon respect des règles élémentaires de sécurité.

Le festin englouti, les convives desservirent la vaisselle usagée, puis, sous la houlette des capitaines de bataillon, se dirigèrent vers l'entrée de service. Miguel inspectait chaque écuelle, soucoupe ou plateau aux sorties des lavoirs publics. Tout contrevenant récoltait une critique acerbe.

— Allez hop ! Retour à l'envoyeur ! Et que ça brille, sermonna-t-il la nouvelle recrue, par pur principe. « C'est comme ça que ça marche ici. Va falloir te sortir les doigts du cul ! »



De retour à l'intérieur, on nettoya les taches laissées au cours du repas. On récura de fond en comble le plan de travail. De solides panneaux découpés en préalable obturèrent les fenêtres. Huit malles grinçantes soustraites du stockage de la brasserie furent convoyées avec soin. La moitié des tables, scindées en quatre atolls autonomes, reçurent sur leurs épaules leurs comptants de ballots de papier ficelés. À l'autre bout de la salle, au chevet d'un genre d'enclos en construction, les hommes désossaient les tabourets, les chaises, charriaient à tour de bras des sacs de toile chargés d'étoupes. Ils s'activaient dans une osmose étonnante, sans concurrence ni rivalité. Seulement l'amour d'une passion commune. Les pieds des sièges formèrent les garde-corps. Les tables, couchées à l'horizontale, puis garnies des sacs, affermirent les parois du digne édifice. Enfin, quatre épais piquets fichés à même le sol de terre battue vinrent parachever leur entreprise.

Les derniers préparatifs terminés, Sabio en personne décréta coup sur coup l'ouverture du dépouillement et de l'arène de combat. Dès lors, humbles spectateurs comme guerriers confirmés s'accoudèrent sur les rambardes. Le président annonça les noms des deux premiers participants, Duen et la nouvelle recrue. Le patron apparut en grande pompe, déjà lesté d'un poitrail rembourré de paille sèche et d'un casque rapiécé. Il sautillait sur place en guise d'échauffement. Son adversaire reçut à son tour l'équipement standard. Un bracelet signalait son appartenance au collectif. Le gong tonna. Les cris, les sifflets chuintèrent. Un premier échange valida d'emblée le rapport de force. Le nouveau venu, le souffle coupé, recula jusqu'à trébucher sur le dos.

— Pouah, il y va pas de main morte, le vieux, ce soir, aboya Miguel, « le têtard a dû la sentir passer celle-là, et c'est que le début. Formé à la dure, comme nos anciens. »

— C'est clair, approuva Kab, le nez sur les archives. « Tiens, tiens, tiens, c'est intéressant ça. Mate un peu ce que j'ai trouvé. »

Miguel s'empara du manifeste. Au centre, surmonté de l'esquisse d'un heaume à tête de cheval bosselé, brillait en lettre capitale : « Bucéphale l'indomptable contre le Titan noir : encore un coup pour



rien ? Analyse d'une débâcle annoncée ». Il jura.

- Quelle date ?
- Huit Orcus, de l'année passée.
- La putain de sa mère !

Kab fouilla sans mot dire le caisson posé à ses pieds. Un sourire amusé flottait sur ses lèvres.

— Eh quoi ! tempêta l'autre, sur la défensive. « Ton petit copain l'emporte. Et après ? Pas de quoi en faire une histoire. Piqué au vif, il parcourut la déclaration ligne après ligne, avide d'un angle d'attaque. Pff. Il est parti sans saluer. Bucéphale, lui au moins, il respecte les passionnés. Il a le sens du spectacle. Mais tout ça, ça t'échappe. J'ai pas raison ? »

Le public se fendit d'une large ovation. Le « têtard » avait de toute évidence perdu son glaive factice au cours du dernier échange.

Détaché du résultat prévisible du duel d'entrée traditionnelle, il replongea dans ses papiers. Il triturait de ses doigts boudinés les jaquettes de magazines sophistiqués, des affichettes, des programmes, des communiqués adressés à la population. Ici, la déclaration rapportée d'un gladiateur vedette ; là, un pamphlet virulent écrit de la plume d'un critique célèbre, indigné face au rachat de quelques prodiges sortis d'on ne sait où.

Réformés en 763 par ordonnance du roi, les équipes de Gladiature Moderne disposaient aujourd'hui d'un nombre limité de combattants. Deux types de spécialistes composaient les rosters principaux des écuries. Paré d'un gambison surmonté d'une armure de plate, les « Écus » figuraient d'authentiques chevaliers. Ils manipulaient flamberge ou claymore avec une agilité surprenante. Il pouvait, selon les préférences, manier l'épée seule, ou livrer bataille à accompagné d'un immense pavois de forme ovale, lequel prêtait son nom à cette auguste confrérie. À l'exact opposé, car vêtues du plus simple appareil, les « Bocles » dansaient comme les vents. Ils ferraillaient pourvus d'un linothorax (protection légère obtenue par superposition de multiples couches de tissus) et d'une cagoule doublée d'étoffes. Ceux-là répétaient les feintes, les plongeons, les cabrioles. Leur bouclier, sorte de petit couvercle serré au niveau de



l'avant-bras, déviait en un clin d'œil les pointes des rapières communes à cette catégorie. L'assidu lecteur se souvint à ce sujet d'un encart daté de l'an dernier. Un « Bocle » justement, baptisé « Félon », avait retiré son couvre-chef entre deux prises sous prétexte de l'affligeante mollesse de son concurrent. Autant dire que l'outrage avait provoqué un sacré scandale. Qu'était-il advenu du « Félon » après ce coup d'éclat ? Mystère. Les revues priorisaient les têtes d'affiche. Les rédacteurs étalaient sur des pages et des pages les exploits martiaux, les déveines amoureuses et les déconvenues des hautes célébrités. Le reste du monde ne comptait pas. Kab n'avait jamais assisté en personne au moindre match. Il en rêvait, bien sûr, mais les combats s'organisaient à la capitale, loin au-delà du massif des « Portes ». Lui tout comme la majorité des supporters vivait la Gladiature moderne par le truchement exclusif de la presse écrite.

Lassé de parcourir les brochures spécialisées, Kab s'accorda une descente dans l'arène. Il remporta trois victoires consécutives, soutenu par son endurance prodigieuse. Il défia Miguel dans un accès d'ivresse. « Encore un coup pour rien, sans doute », pouffa-t-il au moment de l'engagement. Il reçut pour la peine une cuisante correction.

3 heures. Il annonça son départ, échangea avec les collègues de vives accolades. Miguel critiqua son amateurisme. Sabio se contenta d'un « Salut ». Il rencontrait des difficultés à clarifier ses pensées, malaxait sans cesse sa mâchoire inférieure.

Il s'estimait comblé cependant, loin des idées noires du quotidien.

De retour chez lui, il constata des résultats de l'entretien donné en début de matinée. Ce cher Latisma vociférait à tout rompre, calfeutré derrière son imposante porte en bois. Au programme de ce soir, confrontation avec le mobilier, monologue à huis clos sur fond de malédiction familiale, le tout ponctué des sanglots terribles du pauvre chien battu. Son immense silhouette se détachant à la lueur de l'éclairage public, Kab dispersa en l'espace de deux enjambées un essaim de grillons planté au pied du réverbère, poussa à hauteur du logement du trouble-fête. Fidèle au poste, mais guère valeureux, Gastar recula à son approche.



Il éleva le poing, prêt à hausser le ton, à laissé libre cours à sa colère.
Il devait intervenir, mettre un terme à cet enfer.

Mais comment procéder ?



Chapitre 06

Talia Grande

Leto 01 Juven 771

Le calme. Le calme plat, sans défauts. La vieille Stela cligna des paupières, la pulpe de ses doigts posée sur la cloche murale. Aucun son, aucune vibration n'accueillit son réveil. Dehors, les oiseaux chantaient. Les chiens conversaient par pavillons interposés. La mèche était restée intacte. Le clou baignait dans la cire, plantée à hauteur du dispositif. Elle dégagea l'édredon, s'établît sur le rebord de la literie. Elle enfila ses chaussons, petit-déjeuna d'une miche de pain rassie.

« Ah oui, pas de messe ni de corvée aujourd'hui. » Cette petite pimbêche, cette insolente créature qu'elle appelait sa fille se chargerait du ménage, des courses et de la cuisine.

Elle la contraindrait à l'inactivité.

Après une éternité à errer sans buts, incapable de ne rien entreprendre, la vieille Stela résolut de se recoucher, sans limites de temps cette fois-ci. De fait, elle ne daigna rompre son engagement qu'à la demande exprès de son parent. En fin d'après-midi.

*

— Kab, mon amour. Hou hou. Il est l'heure.

6 heures. Étendu sur le ventre, les bras en croix, l'intéressé maugréa de déplaisir. Il se retourna, se redressa mollement. Il se frotta les yeux puis le cuir chevelu. Penchée à son chevet, Talia le gratifia d'un baiser sur la joue. Elle souffla la mèche noire qui lui barrait la vue.



— Nous sommes Leto. Leto, tu te souviens ?

— Oué, répondit le colosse engourdi.

— Monsieur fait le coq la veille au soir avec les copains. Mais Monsieur à des impératifs, et la mémoire courte.

Fièrre de son espièglerie, elle opéra un tour du propriétaire, lista les produits manquants, ou en surplus. Elle portait ce matin un chemisier couronné d'une veste légère bleu délavé, une jupe, ainsi que de beaux souliers. Un mouchoir brodé occupait sa poche avant. Un collier brillant ceinturait son cou gracieux. Elle coiffa un chapeau de paille. Kab, nue comme un ver, bayait aux corneilles, reniflait, hochait la tête de bas en haut. Hors du lit, il but une goulée d'eau tiède. Il avait bonne mémoire en vérité. Mais pas pour ce genre de chose.

— N'oublie pas la farine, ce coup-ci, compléta-t-elle. « Pas de blague cette fois, hein. N'achète rien si tu sens une drôle d'odeur. Elle vérifia le contenu de sa sacoche, en boucla l'archère d'un air satisfait. Pedro est réveillé. Quand il réclamera son lait, utilise cette cruche, là, tu vois ? N'hésite pas à contrôler ses langes. Je rentre vers midi. En général, le percepneur commence sa tournée en milieu de matinée. Si d'aventure... »

— Je connais, ma chérie. J'habite ici, je te signale.

— Si d'aventure il ne respecte pas l'horaire, ne panique pas. Déterre la cassette au retour du marché. Tu trouveras une note, cloué sur mon bureau. Lis-la, et prépare la somme en avance. Il te suffira de la lui donner.

La porte close, la jeune femme quitta la maison en fredonnant. Elle parcourut ainsi le dortoir, descendit la côte. La fin de semaine venue, le couple Grande observait un rituel particulier. Pallas, Kab passait la soirée au « Râtelier des braves », quartier général de son association sportive. Et malgré les bleus et les fractures nasales, malgré le peu d'estime portée par son épouse à l'endroit de la Gladiature Moderne, il avait carte blanche. En échange, Talia obtenait la réciproque le lendemain matin. Elle franchit un marchepied, engagea sur une pente douce. Elle inclina son ample chapeau de paille à l'adresse d'une équipe composée de deux falotiers. D'une habilité stupéfiante, ceux-ci parvenaient à piquer, puis rabattre d'un geste



unique les opercules situés au sommet des réverbères. Le premier plaçait l'échelle, la stabilisait. Le second manipulait une perche munie d'un croc, destiné d'origine à la manœuvre de petites embarcations. Les riverains dormaient à poings fermés. Eux s'activaient sous l'aurore grise. « Et dire que cette ivrogne de Latisma commande de pareils binômes. Il y a de quoi vous dégoutter de la profession. »

Une bourrasque en provenance des faubourgs remonta le boulevard, charriant dans sa course le souffle méphitique des charniers communaux. La présence d'ordures ménagères entassées sur le bas-côté lui tira un haut de cœur. Elle sortit son mouchoir.

En surplomb des tours élancées du Delta perlait un fin sillon lumineux, un convoi de marchandises à destination des terres fertiles. Il pénétrait là-haut comme autant de serpent vorace. L'oriflamme rouge pétante du Saint Empire Salamante flottait en pôle position, brandi par le porte-étendard de ladite société. Cette vision éclaira Talia d'une pensée : celle d'un avenir meilleur, à l'abri du besoin, de la guerre, de la maladie. Loin à l'Est, au-delà du massif cyclopéen des « Portes » s'étendaient en effet des plaines verdoyantes, des vergers féconds. En bordure du vaste océan défilaient les cités humides, rameaux paisibles placés sous la protection du duché local. Enfin, « au bout de la jetée », citaient les anciens, se dressaient les ports de Sadriente, la capitale. « Celle dont l'écho portait jusqu'aux rivages du vieux continent ». La métropole, si l'on en croit la parole des voyageurs, était née des mains expertes de quelques maîtres architectes. D'aucuns rapportaient la présence de tours de granites polies, d'autres vantaient ses villas somptueuses, ses spectacles en plein air, ses opéras. Des processions d'érudits s'y rassemblaient au pied des échafaudages de la grande cathédrale de Sainte Christina.

Prétendre que Talia nourrissait une rancœur tenace à l'égard des Sadrienois eut été un euphémisme. Non. Elle les enviait à en crever. Quelle différence, au fond, séparait les chiffonniers de leur confrère bourgeois ? » Une immense montagne, rien de moins.

Elle comptait bien inverser la tendance.

À la vue de la pointe du clocher, la jeune femme se précipita. Elle



courut, courut à en perdre haleine, ôta son chapeau, usa du heurtoir réservé aux nécessiteux. Le verrou sauta. Le battant pivota sur son axe.

— Entrez, entrez, la pressa le père Escalon.

Son habit se confondait avec celui du commun.

Couvertures et bâches blanches nanties de bougies luisantes tapissaient les murs de du refuge de Sainte Myriam. L'ameublement, d'ordinaire spartiate, s'effaçait au profil d'imposantes tentures croché au niveau des plafonniers. Les pensionnaires devisaient de bon cœur. Ils affichaient des chemises de corps trop courtes, des pantalons raccommodés, des calottes trouées. Le circateur demeurait introuvable. « Calfeutré à l'intérieur de son logement en ce jour chômé », la devança son hôte sans se départir de son flegme habituel. Talia ne regrettait guère l'absence du sinistre surveillant. Les politesses d'usages dispensés, ils arpentèrent tous deux la nef, franchirent la voûte. Ils observèrent l'exacte trajectoire empruntée Tétir auprès des enfants, à ceci près qu'ils desservirent l'une des cellules par la présente inoccupée.

Un simple tabouret accompagné d'un secrétaire poussiéreux et d'un coffre en bois vermoulu se proposaient à leur service. Aucune fenêtre ni orifice. Les murs, fracturés par endroit, enrayaient l'action de la lumière naturelle. L'abbé lui tendit son bougeoir.

— Voilà, déclara-t-il sans émotion. À tout à l'heure. ».

Installée sur le pupitre, la jeune femme tira de sa sacoche une plume d'oise suivie d'un encrier. Elle chuchota à l'adresse de son vis-à-vis :

— Merci. Merci, mon père, pour tout ce que vous faites.

Pour toute réponse, les ténèbres envahirent l'exigu cagibi. Un théâtre d'ombres chinoises s'égaya sur les cloisons. Au travail !

En tailleur, l'index de sa main droite pointé vers le ciel, Talia priait. Elle percevait le son de sa respiration, légère, maîtrisée. Une flamme jaune orangé zébrait son visage. Elle divaguait, se penchait sur sa nature, sa place sur le grand échiquier de l'univers. Selon son analyse, les humains



figuraient de simples rouages, pièces forgées d'un métal précieux, celui façonné des décennies durant, au gré des marées du quotidien. Il était le produit des expériences passées, des débâcles, des réussites, des sacrifices, des actes de bravoure ou de lâcheté. Il exerçait un magnétisme puissant, susceptible d'attirer à lui ou de rejoindre de belles combinaisons. En d'autres termes, de former des groupes, des tribus, des nations. D'aucuns exhalaient au contraire un relent sauvage et terrible, inhospitalier. « Comme moi », statua-t-elle, visualisant son propre rouage en une forêt grandiose aux arbres drus, aux collines insondables dépourvues du moindre habitant. Les rumeurs, les cancans des filles de l'atelier lui vrillaient les oreilles. Les débats autour d'un verre, les avis tranchés la fatiguait. Elle se sentait seule, malade, en compagnie de ses semblables. Elle ne s'estimait pas supérieure, mais différente. Un être banni, ignoré de l'antique mécanique céleste. Elle ne brillait qu'ici.

Soudain, une explosion.

Elle se leva subitement, s'attabla, retira la plume de son support. Elle noircit la page disposée sur le secrétaire.

Ses pensées frivoles, ses réflexions, les bribes récoltées aux sorties de ses lectures passées s'entremêlèrent, avant de s'écouler le long de l'outil créateur. Le silence régnait, ponctué du crépitement du feu, de la friction du papier. Isolée, loin du quotidien et de ses futiles distractions, elle goûtait à l'absolue liberté. Elle décidait du rythme des péripéties, des dialogues, de la marche du monde même. Pourquoi pas ? Elle rédigeait en ce moment un conte pour enfants narrant les exploits d'une mère célibataire du nom de Descara, héroïne courageuse au caractère bien trempée. Celle-ci, au cours du premier volet de ses aventures, s'était portée au secours d'une fillette d'à peine quinze ans, alors taxée de coquetterie par une bande de mauvais garçons. (Elle s'était baignée nue dans la rivière, une infamie du point de vue de ses détracteurs) N'obtenant aucun recours des autorités, Descara orchestrait à son tour un guet-apens à destination des coupables. Ils s'étaient permis de lapider l'adolescente. Ils reçurent en conséquence un traitement similaire, et daignèrent au bout du compte présenter des excuses à la victime. La chronique suivante confrontait la jeune femme à un groupe de bandits



grimé en avide perceuteur, lequel profitait de la faiblesse des locaux. Elle les chassait balai en main, à la tête d'une alliance formée auprès des mauvais garçons du premier volume. Elle entamait ce matin la construction d'un troisième volet. « Une conclusion, peut-être ? », pensa-t-elle. Non. Elle tenait cette fois un personnage intéressant.

Quand même, elle ne parvenait pas à trancher quant au devenir de Descara. Devait-elle toujours triompher ou, de manière plus pragmatique, plier face à l'adversité ? La rencontre à venir avec une nouvelle antagoniste, à savoir une empoisonneuse originaire d'un pays étranger, déciderait de son destin. Sur cette réflexion, elle reposa la plume.

Les concepts foisonnaient. L'encre coûtait cher cependant, le papier vendu à prix d'or par les libraires du Delta. Quels trésors n'avait-elle pas gâtés à ses débuts sous prétexte de sa seule impatience ?

En définitive, la matinée s'articula autour de ces deux grands principes : l'écriture et la prière. La flamme du bougeoir irradiait la surface du secrétaire. Plongée en un état méditatif permanent, Talia perdit la notion du temps. Elle ne remarqua ni l'écoulement de la cire chaude ni la visite impromptue du maître des lieux, venu s'instruire en catimini de sa condition. Elle sursauta en présence de ce dernier.

— Il est l'heure, ma fille, susurra la voix de l'abbé. « Je crains que frère Baptiste n'ait formulé le vœu de réintégrer son logement. »

La jeune femme opina, s'étira de tout son long. Elle avait la gorge sèche, les muscles endoloris. La plume rincée, l'encrier bouché, puis remis à l'intérieur de son sac, elle précéda les pas de son interlocuteur, lequel la guida de sa démarche claudicante jusqu'à ses quartiers. Sur place, le père supérieur repoussa une pile de documents destinés à son approbation. Il se fixa derrière son bureau, s'arma d'une paire de lunettes en cul de bouteille. « La chambre mère d'un monastère, dût-elle appartenir à Sainte Myriam en personne, ne doit en rien surpasser celle de ses ouailles », expliquait le digne vieillard à ses pensionnaires.

Rien, pas même cette unique pièce d'ameublement, ne distinguait ses appartements des cellules alentour.



— Hum, reprit-il, sans transition, « vous avez, si ma mémoire est bonne, entamé tout à l’heure la rédaction du second cycle des aventure de Mlle Descara. Voyons. »

Fascicule en main, il parcourut mot à mot le contenu produit en quatre heures de recherches acharnées. Il tritura sa barbe ronde. Son visage reflétait une profonde gravité. Dès lors, il souligna, ratura à loisir à l’aide de sa propre plume. Comme le verdict approchait, Talia retint son souffle, ce malgré l’infinie redondance d’une telle routine. Le juge impartial suspendit un temps son inspection.

— Vous progressez, c’est indéniable, prononça-t-il une voix sans appel. Il subsiste des erreurs toutefois, des maladresses. Permettez. Ce sur quoi, il retourna la copie, pointa de ses longs doigts tannés un extrait du texte. « Là, par exemple, je cite : « À la vue du corps boursoufflé de l’empoisonné, les convives disparurent dans l’incohérence ». Ce dernier mot est incorrect. On ne disparaît pas dans, mais avec incohérence. Si vous souhaitiez évoquer l’effroi présent suite à l’apparition de l’élément perturbateur ? Utilisez « Cohue », « désordre », ou « confusion » ou travaillez l’image d’une « foule vivante ». Autre chose : « Descara résolut de sauter par-dessus le... ». Elle sauta, sans apprêt. Soyez concises. »

— Je ne comprends pas, mon père. Et le style ancien ? Les Saintes Écritures ne figurent-elles pas la quintessence du génie humain ?

— Oubliez les Saintes Écritures, oubliez la littérature compliquée du siècle dernier. Inspirez-vous de l’antiquité, de ses grandes épopées. Votre prose est plus directe, plus incisive, romanesque si j’ose dire. Une narration forte puise ses racines dans votre imagination et celle de vos lecteurs. Donnez-leur les outils nécessaires. Aiguillez-les.

Les corrections reprirent de plus belle. Le père Escalon notifia une à une chaque bévue. Il mentionna en outre la faiblesse de plusieurs éléments de langage, les répétitions, enfin, le manque de rythme en certains passages clefs. Il ne laissait rien passer et ne ménageait pas son élève. Talia prisait les recommandations de son mentor. Mieux, elle réclamait sans cesse une exigence supérieure de la part de l’homme de lettres, lequel se bornait à retoucher la forme, et non le fond des contes



soumis. Il estimait ne pas appartenir au public visé par les aventures de Descara. En vérité pourtant, la jeune femme encaissait mal la critique. Au moindre commentaire, son esprit se braquait. « Accordez-moi une chance de rectifier mes erreurs, de prouver la mesure de mon talent ! ». Elle progressait à bon rythme, elle le savait. L'examen récent des premières ébauches de ses récits avait produit chez elle un sentiment de révolusion, de honte, et le mot était faible. « Les tournures sont ridicules, le vocabulaire médiocre, et mes intrigues, mon dieu, je préfère ne pas y penser », s'était-elle écriée un jour, au cours de la préparation du repas. Peu convaincu, Kab avait relu d'un timbre chevrotant le manuscrit conpue, avant de déclarer ce dernier tout à fait satisfaisant. Elle l'avait alors mis au défi de comparer avec ses présents travaux. « Ah, il y a quelque chose. Oui... une musicalité comme tu dis, sans doute ? » avait bredouillé son époux, déjà au fait de la cuisson des pommes de terre.

Les corrections terminées, elle récupéra l'extrait amendé. Elle s'entretint sur le retour auprès de son illustre professeur. D'un caractère introverti, le père Escalon bavardait sans embarras dès lors que la conversation tournait autour de la littérature. Il demeurait un rat familier des bibliothèques et des muséums. Il était un érudit, bien qu'il récusait ce terme au profil de celui de simple passionné. Elle lui devait tant.

Sur les « conseils » de Nelly, sa voisine de l'atelier, elle avait découvert l'existence de cours particuliers organisés par les frères de Sainte Myriam. « Voilà que les types du dépôt entreprennent de civiliser les bonnes gens. Élever son âme par la lecture. De mieux en mieux, avait pouffé la tisserande, qui s'activait sur son métier. T'y crois, toi, la grande muette ? » Non. Elle n'y croyait pas. Pas à cette époque. Elle s'était rendue là-bas par pure curiosité. Aujourd'hui pourtant elle n'aurait raté un soir de classe pour rien au monde. Elle suivait avec assiduité les leçons dispensées une semaine sur deux, travaillait sans relâche ses textes à la maison, ou sur le lieu même de l'ancienne abbaye. Le père supérieur, conscient de ses talents, l'avait pris sous son aile. Il conduisait en personne sa formation, l'autorisait à consulter les ouvrages détenus par la communauté.

Ses relations avec la prêtrise du Delta lui permettaient de diffuser de courts extraits relatifs à ses sagas. Aussi Talia signait ses satires d'un



prénom masculin. Elle connaissait ses chances, mais projetait vaille que vaille d'acquérir une solide réputation, et par la même les faveurs d'un protecteur puissant. Son travail sur les bancs de l'atelier ne consistait pour elle qu'en une activité subalterne, un emploi provisoire, sans avenir, nécessaire le temps de lancer sa carrière d'écrivaine. Elle consacrait toute son énergie au perfectionnement de son art.

Arrivée sur le seuil, repu des contes et légendes tirés du répertoire du vieil homme, elle présenta ses hommages. Celui-ci lui tendit alors un petit livret à la reliure ancienne.

— Prenez, ma fille, dépêchez...

— Mais, c'est interdit, se formalisa Talia. « Vous seriez puni, même vous. Je refuse de vous mettre en danger. »

— C'est un opuscule pastoral, une référence du genre, poursuivit l'abbé sans tenir compte de ses paroles. « Partez, à présent, et de grâce, ne vous attardez pas en route ! »

De retour chez elle, elle surprit son époux en pleine opération périlleuse. Kab, de ses gros doigts boudinés, tâchait de changer Pedro. Le bambin rabrouait des pieds ou des mains toute intervention hostile. Il riait aux éclats, amusés par les tentatives avortées de son parent.

— Besoin d'aide ? demanda Talia, haletante.

Le colosse ne releva pas. Il emmaillota en un tour de main le petit récalcitrant, conclut la besogne par un nœud.

Il empoigna sa moitié par la taille.

— Ça va ?

— Oui, pourquoi ?

La jeune femme le repoussa sans animosité. Elle gagna le plan de travail, contrôla tout à la fois les langes de son fils et le contenu du panier garni posé à proximité. Elle aperçut parmi les féculés ordinaires la présence d'un paquet dont elle ne devinait que trop bien la provenance.



— Je ne sais pas. Tu rentres en nages, en avance. C'est rare. J'ai pensé que... qu'il s'était peut-être passé quelque chose.

Pedro hissé sur ses épaules, sa sacoche fixée à hauteur de son secrétaire personnel, l'intéressée arrangea ses affaires. Son encrier et sa plume disposée à convenance, elle découvrit le précieux opuscule.

— Où est-ce que t'as dégoté ce vieux bouquin ?

— Le père Escalon me l'a prêté.

Kab ne l'ignorait pas, elle n'était guère portée sur la conversation au retour de ses échappées lyriques. Il poursuivit, perplexe :

— Bha, tu ne m'avais pas dit qu'il n'avait pas le droit de les sortir de l'abbaye ? Qu'il est comme qui dirait tenu de conserver les biens de son ordre ? Il risque gros là, tu crois pas ?

— Au fait, le percepteur est passé ? éluda-t-elle. Elle avait laissé se sauver Pedro, et considérait à présent le fascicule clos.

— Pas encore.

— Ça se voit.

L'autre, le regard fuyant, avala sa salive.

— Des pâtisseries Dulzor, mon chéri... Je pensais qu'on était d'accord. Plus de dépense superflue, pas avant l'éclosion. Si tu avais ne serait-ce que jeté un œil à notre épargne, tu... Attends. C'est un vrai ?

— Quoi ?

— Le livre, c'est un vrai, un vrai ! C'est fabuleux !

Elle feuilleta l'opuscule. Passé la page de couverture, il présentait en effet une écriture manuscrite stylisée. En d'autres termes, il provenait de quelques monastères isolés, non des presses mécaniques de la vice-royauté. Dès lors, elle referma l'exemplaire avec d'infinies précautions, ouvrit l'unique tiroir de son bureau et confina l'ouvrage.

Elle fit jurer à Kab de n'en parler à personne.



Chapitre 07

Benny Roto

Cronir 04 Juven 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

De gros doigts enrayèrent l'action de la cloche murale, repiquèrent le clou d'étain suspendu. Lucy s'étira, baya aux corneilles. Elle glissa hors de son lit tel un serpent charnu. Les deux pieds ancrés dans ses pantoufles, elle jeta un coup d'œil à l'extérieur, sans raison.

Elle enfila son uniforme, souffla la bougie.

Premier passage : 4 heures. Mante sur le dos, sa lanterne à la main, elle abordait une énième allée déserte lorsque tonna sur ses pas un grognement rauque. Dès lors, elle serra les poings et, le temps d'une volte-face, faucha à l'aide de son outil pointu le museau trempé d'un dogue à la mâchoire farci d'écumes. La bête glapit. Lucy releva le défi. Elle donna la bastonnade au perfide animal, lequel ne manqua pas de croquer la badine. Ce dernier, au départ avide, vorace, résolut d'engager une retraite stratégique après encaissement d'un coup de pied à hauteur du flanc droit. Il disparut à l'angle de la rue.

« Hors de ma vue. Saleté. File donc refile tes germes à quelqu'un d'autre ! », éclata l'insoumise. Elle réveilla un nouvel habitant.

« Deux rapides, un marqué ; deux rapides, un marqué ». Calottes et bonnet se soulevaient à son intention. Les riverains crochaient leur volet d'un geste malhabile. Elle s'octroya une courte pause.

Nul ne savait à qui appartenait ce maudit chien, pas même les agents des brigades de salubrité publique. Celui-ci véhiculait quelques maladies contagieuses à en croire la production de ses glandes salivaires. De fait,



une camarade mordue au cours du mois passé était à ce jour alitée. La colère grondait chez les collègues. Combien d’entretiens refusés, de réunions secrètes, combien de notes griffonnées transmises à la hiérarchie, autant de signaux de fumée portée en direction d’un aveugle. « Cause toujours, tu m’intéresses. Cette vérole empestera le quartier jusqu’à son dernier souffle », cancanait la vieille Stella. La doyenne n’avait pas tout à fait tort. Sous son apparente courtoisie, l’administration Piganne n’accordait qu’une attention limitée à la condition de ses employés. À la suite d’un esclandre auprès de son favori (Miguel l’avait menacé ce matin d’incendier son logement) elle vira sur la droite, avisa un pavillon fourni d’une extension de brique. Une tuyère plantée à son sommet propulsait un ample nuage grisâtre.

Elle frappa à la porte, patienta. Une odeur de pain chaud raviva ses papilles. Le volet coulissa. Un déluge de jurons, de commentaires acerbes égaya la maisonnée, concerto dont surgit un grand costaud au teint hâlé, à la mine mauvaise. Un calot surmontait son épaisse toison. Son ventre gras poussait sur son tablier.

Attestant de la présence de la vieille femme, ce dernier lissa sa barbe ronde finement taillée. Il prit une profonde inspiration.

— Les garçons ! La mère Lucy est là. Diable de gosses, bougez-vous un peu, on n’a pas toute la journée !

— On arrive, p’pa.

L’inflexible orateur opina, puis s’en retourna à son commerce. Deux jeunes enfants de huit et douze ans relayèrent leur parent. Le premier présenta à bout de bras une polka cuite à point. Le second recueillit le versement convenu, recompta la somme. Ils saluèrent la veilleuse en bonne et due forme avant de s’évanouir à leur tour.

*

6 heures. Les ténèbres opaques cédèrent la place à l’aurore. La lumière, entravée à la fois par les monts brumeux et la couche nuageuse, teintait les façades des taudis d’un gris sinistre. Les corbeaux croassaient à



la cime des arbres. Ils moquaient le ballet incessant des bonnes gens.

Devant la boulangerie défilait une queue humaine en effervescence. Ouvriers et artisans progressaient à mesure des transactions. Il émergeait de la file d'à côté de fiers gaillards nantis d'une baguette, d'une couronne ou d'un pain brioché. À l'intérieur, des étagères bondées, étiquetées s'étendaient à l'angle du bâtiment. Un garçon installait en rayons le contenu de plateaux garnis. Elena Roto, petite dame chétive d'une beauté timide et coiffée d'un chignon, s'activait debout derrière le comptoir. Elle honorait d'un mot gentil chaque personne franchissant le seuil de la boutique, et ce quel que soit la charge de travail.

Survolté, incapable au demeurant de traiter avec la clientèle, Benny Roto s'affairait aux fourneaux. La cuisson terminée, il inséra la pelle à pain, retira celle-ci d'un coup sec, de sorte à délivrer des flammes le support fumant. Il épongea la sueur sur son front. Après inspection, il déchargea le tout en magasin. De retour en cuisine, il attesta de la qualité gustative de la fournée suivante, rectifia la forme des pâtons. Il paracheva son entreprise à l'aide d'un râteau prévu à cet effet. Son premier fils crût bon de l'assister. Vêtu d'un tablier ourlé et d'un bonnet traditionnel, Victor propulsait à chacune de ses enjambées un nuage de farine.

— T'occupes pas de ça, fiston, trancha Benny. « Veille le feu plutôt. Qu'est-ce que ça donne, dis-moi ? »

— Ça brûle, papa, mais les grosses bûches commencent à noircir.

— Rajoute du bois sec, et passe-moi le soufflet. C'est toi qui vas enfourner ce coup-ci, prend garde à ne pas renverser, ou cogner la pelle contre les parois. Je compte sur toi.

— Oui, p'pa.

La seconde fournée sortie, la qualité du geste jugé adéquat, Benny s'en retourna au magasin. Il écarta un homme sur le point de régler sa note, éventra le cortège et, sans ménagement, confia la production à Tito, son fils cadet. Celui-ci s'empressa de classer celle-ci parmi les rayonnages. Il salua d'un hochement de tête quasi imperceptible un maçon de sa connaissance. D'ordinaire, la plage d'affluence se situait entre quatre et six



heures et demie du matin environ, horaire commun aux travailleurs peuplant les dédales de la périphérie. Après ça, ils pouvaient souffler. L'enseigne, bien sûr, se disposait à accueillir les clients en toute occasion, mais les visiteurs diurnes se comptaient sur les doigts d'une main. Des mères de familles nombreuses, des veilles, des falotiers, des couples de sexagénaires vivant aux crochets de leur proche société s'annonçaient à haute voix, ou recouraient à la clochette de bronze installée à cet effet. Les enfants s'accordaient du mieux à leur desiderata. Ils instruisaient après coup leur parent du passage de tel ou tel habitué.

Sur le point de quitter la salle, Benny Roto avisa de la présence d'un étranger : un blanc-bec chaussé de bottes crasseuses, à la coupe en brosse, habillé d'une salopette à bretelle de cuir. Il ne le sentait pas, celui-là, non, sa physionomie révélait un franc snobisme.

Aussi entreprit-il de poser sa pelle à pain, d'observer la scène, les bras croisés sur son immense bedaine. En conséquence, son épouse redoubla de politesse à l'égard des chalands. Arrivée en vue du comptoir, le nouveau venu ne corrigea en rien son attitude.

Il poursuivit son chemin comme en terrain conquis, ignora les bons mots de la maîtresse de maison. L'assistance retint son souffle.

— Un peu de savoir-vivre ça t'écorcherait la gueule, mon poussin ? fulmina Benny. « Oué, c'est bien à toi que je cause, bretelle de cuir. »

— Excusez-moi ?

— La politesse, c'est en option ? renchérit le boulanger, « pas étonnant que tu réponds pas à ma femme en rentrant si t'as de la merde plein les oreilles. Alors, ça vient ? »

— Non mais vous êtes malade ! s'indigna l'autre, scandalisé, « Tout ce cirque parce que j'ai pas dit bonjour, mais on est où là ? Figurez-vous que j'ai pas que ça à foutre. J'ai une équipe à diriger, moi. Je loge peut-être chez les bouseux, mais on n'appartient pas à la même catégorie, si vous voyez ce que je veux dire. Allons, je passe l'éponge cette fois. Si tu retires tes propos, boulanger, je réfléchirais à verser un joli pourboire à ta bonne femme. Les temps sont durs, je peux comprendre ça. »



La foule des habitués s'écarta aussitôt. L'incriminé recula, puis, dans un élan hardi, entreprit de tenir tête au gérant. Grossière erreur. Benny l'empoigna par le col, le tira au corps à corps.

Il semblait sur le point d'engloutir le blanc-bec aux bretelles tant la colère empourprait ses traits.

— Demande pardon à madame.

— Lâchez-moi !

— Demande pardon, et prie pour que la « bonne femme » accepte tes excuses, sinon, par le diable, je te garantis que même ta vieille mère te remettra pas en rentrant.

Au bout du compte, l'agitateur s'écrasa face à la poigne adverse. Il bredouilla comme promis un chapelet d'excuses à l'adresse d'Elena, remisa son impolitesse sur le compte de l'émotion. La commerçante lui accorda sa miséricorde. Elle déglutit toutefois, détourna le regard, de sorte à dissimuler son affliction.

Benny relâcha sa prise, réajusta le col de sa chemise, l'épousseta. L'impact seul de ses doigts boudinés repoussait le buste transi de son opposant. Il asséna au malheureux un puissant coup de tête, le rattrapa au vol, avant qu'il ne percute le mobilier. L'attroupement formé laissa échapper un « aie » caractéristique. Défigurés, bégayant sous la douleur, le blanc-bec aux bretelles encaissa un crochet au visage suivi d'une clef de bras. Projeté d'une botte tel un vulgaire fétu de paille, il se ramassa face contre terre, au niveau de l'embrasement de la porte d'entrée.

— ET QUE JE SURPRENNE PLUS TA SALE GUEULE PAR ICI, OU JE TE JURE QUE JE TE FAIS LA PEAU ! Il considéra les clients organisés en file indienne, brailla, furibond. « HEY ! QU'EST-CE QUE VOUS REGARDEZ, LES TIRE AU FLANC ? DÉGAGEZ-MOI CE MERDEUX. ALLEZ, AU BOULOT ! J'AI PAS TOUTE LA JOURNÉE. »

L'incident clos, les ventes reprurent sans accroc. Les bavardages, peu courants déjà chez les Roto, se réduisirent au strict nécessaire.

Aux fourneaux, la cadence décrivit crescendo. L'ambiance se dégrada. D'une humeur massacante, Benny critiqua sans ambages la conduite de



ses deux enfants. L'aîné formait des miches imparfaites, usait mal des outils. Le cadet, qui du reste employait la même méthode qu'auparavant, disposait à présent les produits n'importe comment. Elena ignorait ses commentaires. Pire, elle l'excusait à demi-mot. Excédé par le comportement de son père, Victor menaça de quitter son poste.

Midi. Vêtue de leurs tenues de travail, une fine pellicule de farine dans les cheveux, la famille Roto progressait au son du balai dansant des clochers. Les garçons badinaient au sujet de la fête de l'éclosion, projetaient à l'envie leurs futurs exploits. Benny, un panier plein sur le dos, ruminait les événements survenus au cours de la matinée, sans jamais mentionner la dispute avec Victor.

— Si c'est pour servir de pareille vipère, autant fermer boutique sur le champ, hein. Déjà qu'on se crève le cul pour des clopinettes...

— C'est rare, ce genre d'accrochage, signala Elena.

— Mon vieux père, qu'il repose en paix, poursuit son interlocuteur sans tenir compte de sa parole. Il se signa. « Mon vieux père avait senti qu'on finirait par étouffer sous les prélèvements. On nous impose tout : la matière première, la cuisson, la mesure. Demain, la main-d'œuvre. Pourquoi pas ? On remplace bien sur les chantiers. Qui nourrit la plèbe d'après toi ? Les fonctionnaires peut-être ? On soutient à bout de bras l'économie, et pendant ce temps-là la petite bourgeoisie se gave sur le dos de la bête. Nos anciens avaient la corpo, ils se serraient les coudes à l'époque. Ils se retourneraient dans leur tombe s'ils savaient... »

L'onction reçue, le couple stationna à proximité de la grille d'entrée. Ça et là, les mères confiaient leurs bambins à leurs voisines. Les ouvriers quittaient l'autel, une cigarette coincée entre les dents. Victor et Tito saluèrent coup sur coup plusieurs de leur copain, lesquels profitèrent de la négligence des adultes. Les grimaces affichées par les taquins camarades tirèrent de Benny un grand sourire.

Il interpella un trio composé de visage connu, échangea de vives accolades. Une fois isolés du reste du groupe, ils bavardèrent à bâtons rompus, abordèrent entre autres choses la réunion prévue Pallas au soir. Benny déchargea son ballot. De belles miches à la croûte dorée, des pains



de campagne, aux épices ou garnis d'une pointe d'ail furent présentés à ses proches collaborateurs. La conversation reprit de plus belle, tape sur l'épaule et plaisanteries grivoises rythmèrent les débats.

Enfin, le trio fouilla ses fontes à la recherche de menu monnaie.

Benny les arrêta d'un signe.

— Pas de ça chez moi. Servez-vous, les mecs. Donnez ce qui vous arrange. Cadeau de la maison. Si on commence à faire payer plein pot les collègues, on n'a pas fini d'en chier.

Midi. À la boulangerie, les Roto se partagèrent les tâches selon le règlement en vigueur. Ainsi, Elena et Victor observèrent conjointement une visite aux lavoirs du quartier. Tito débarrassa, puis récura les présentoirs. Benny cependant s'assura de la parfaite étanchéité du pétrin. Le ménage réuni, il débuta la cuisine du lendemain. Il versa à l'intérieur du réceptacle une bassine d'eau tiède, compléta avec la levure, le sucre, (un adjuvant nécessaire en contrepoids) une dose de farine.

La mixtion suivant son cours, il touilla l'ensemble à l'aide de la tige centrale, ajusta le savant mélange à convenance.

— Va me chercher ton frère, et un linge propre, réclama-t-il à Victor.
« On va pouvoir commencer. »

Les garçons l'assistèrent au possible, non sans manifester une certaine appréhension en présence de leur paternel. Benny sollicitait sans cesse leur attention, récitaient des conseils récoltés auprès de ses aînés.

— Façonner vite et bien, c'est impossible. On doit choisir, déclarait-il d'un ton péremptoire.

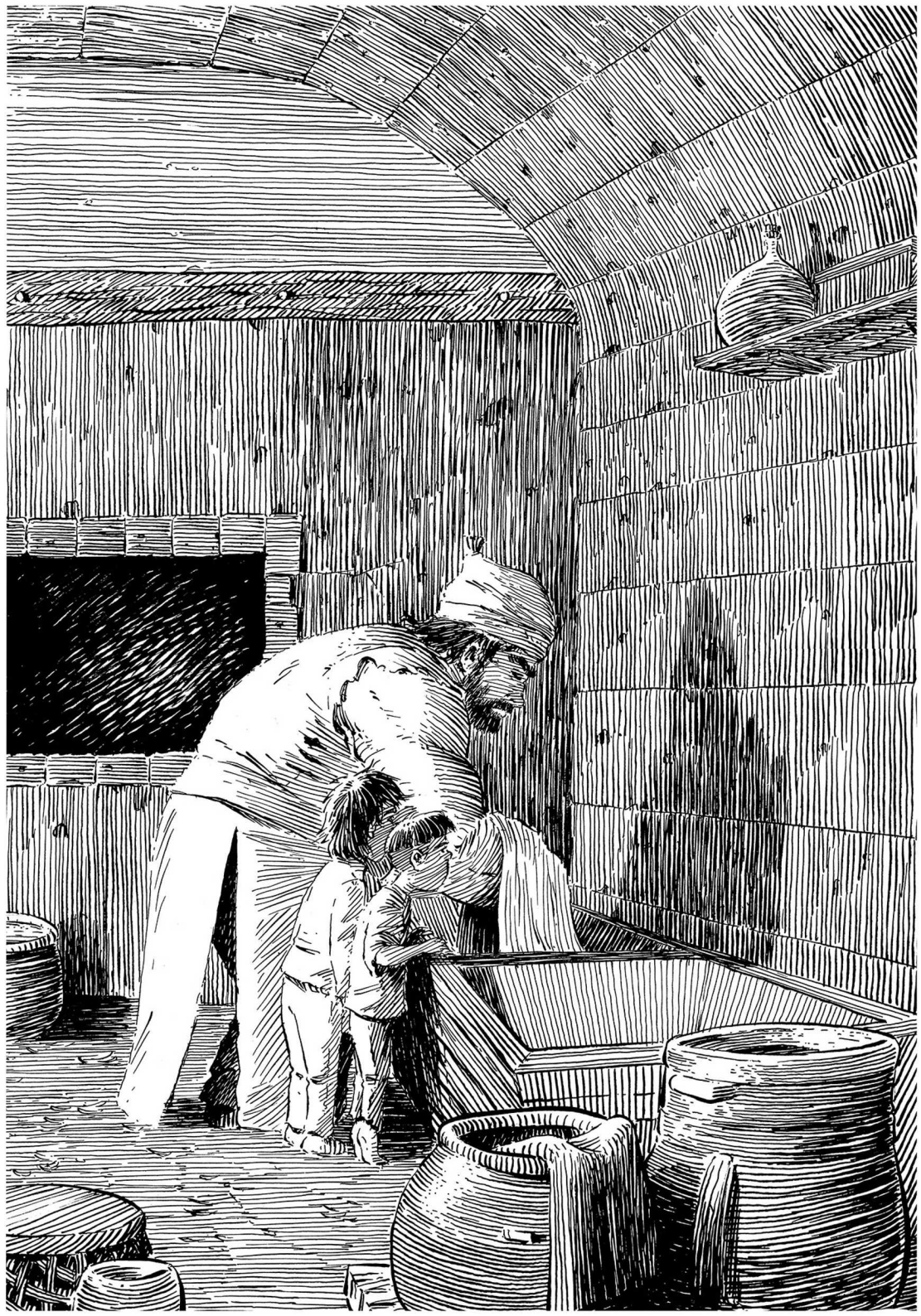
Ils opinèrent en silence.

— Rajoute de l'eau, Victor.

— Hop !

— Pas tant, pas tant. Là, voilà. Et tu diras à ta mère de te recouper les cheveux. Ils sont encore trop longs. Ça gêne pour travailler. »

— Oui, papa.



La préparation terminée, il recouvrit la pâte épaisse d'un linge humide, ensemença par avance le plan de travail d'une couche de farine.

18H30. Le crépuscule tombait. Les équipes de veilleurs de nuit s'escrimaient au pied des réverbères. Aux sorties de la messe du soir, les Roto empruntèrent la première avenue. Les enfants courraient. Ils comparaient la dentition des animaux de leur bestiaire personnel.

— Un zéléphant, ça a de grandes dents, plus grandes que celles d'un sanglier, hein p'pa ? demanda Tito. N'obtenant pas réponse, il enchaîna, piqué au vif. « Pff. J'ai raison de toute façon. »

— Mais n'importe quoi, riposta Victor, « les zéléphants, c'est des défenses qu'ils ont sur le nez. Ce sont des os. Tu savais pas ? »

— Ah ouais ? Bha, les horglers, c'est des os qu'ils ont peut-être ?

— Les horglers ça n'existe pas. C'est des légendes de poisson.

— Si ça existe !

— Tu me traites de menteur ? Tu cherches la bagarre ?

— LA PAIX, VOUS DEUX ! éclata Benny, « votre mère et moi, on aimerait... (Tito réitéra son interrogation au sujet des zéléphants) Allez jouer plus loin. Ouste ! De l'air pour vos pauvres parents ! »

Le duo s'éloigna aussi sec. Ils découvrirent par terre un entrelacs de branches sèches, s'armèrent chacun d'une épée factice. Ils s'escrimèrent dès lors autour des convois à l'arrêt, égayèrent les mercenaires préposés aux gardiennages des marchandises. Tito, pénalisé de par sa carrure, multipliait les dérobades et les pas chassés. Il manqua d'égratigner le visage de Victor, lequel railla son imprécision.

— Doucement, les prévint Elena. Elle ajouta à mi-voix. « Un accident est si vite arrivé. »

— Il faut bien que jeunesse se fasse, commenta Benny. « Regarde comme ils s'amuse. Au pire, ils récolteront une cicatrice ou deux. Rien de méchant, au contraire. Ils se pavaneront devant les copains. »

De retour au domicile familial, le couple avisa la présence d'un



homme installée en face de la boulangerie. L'allure gauche, les cheveux en bataille, l'inconnu portait un costume acheté aux détails munis d'un mouchoir de poche. Des rouflaquettes parsemaient ses bajoues.

« Qu'est-ce qu'il branle ici, cet abruti, il est perdu ou quoi ? songea Benny. » Elena, par sécurité, rassembla les garçons.

— HEY, L'ARISTO, LE DELTA, C'EST DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR. ON ROUVRE QUE DEMAIN MATIN. PAS LA PEINE D'INSISTER !



Chapitre 08

Miguel Fuerte

Damir 05 Juven 771

— Cassez-vous, grommela Miguel.

— On vit dans un pays libre, l’ami, pas de quoi s’agiter. On cherche simplement à rendre service. On pourrait... Je sais pas, intercédez en ta faveur auprès du Greffier par exemple. Qu’est-ce que t’en penses ?

— Tu veux rendre service, Alistar ? Le coupa le butor d’un ton sec. « Alors remballe ton baratin et va jouer aux petits soldats ailleurs. Putain, vous lâchez jamais l’affaire, les mecs, c’est dingue. Tu m’emmerdes. Tu saisis, ou je dois te l’épeler ? »

Juché sur un tabouret accoté à la table du couple, l’intéressé accueillit la saillie d’un rire gras. Il remua d’un geste circulaire le contenu de son bock d’étain, avala un restant de bière. Sur ses talons, deux solides gaillards vêtus de gilets sans manches montaient la garde. Miguel but à convenance, sectionna à l’aide de son couteau une pomme de terre cuite à la vapeur. Juliet, d’apparence réservée, l’interpella du pied.

Les babillages incessants des badauds enflaient aux alentours. De belles et dynamiques serveuses sillonnaient les allées fumantes du Trullo, des plateaux brillants en main. On réclamait ici une portion de garniture supplémentaire, là un verre de liqueur. Les ouvriers trinquaient, chantaient bras dessus, bras dessous, ou raillaient en vase clos la conduite des prélats de l’administration. Le tenancier s’affairait en cuisine. Des monceaux de paille sèche parsemaient le sol de terre battu, dispositif commun visant à éponger à la fois les accidents de parcours des serveuses et les vomissures fortuites des habitués. Faute d’un éclairage décent, des



bougies à demi fondues déposées çà et là égayaient les tables occupées, soit les deux tiers de l'établissement.

La soirée s'annonçait riche en péripéties.

L'importun et ses comparses partis, Miguel s'ingénia à détourner la conversation. Peine perdue. Juliet désirait savoir qui étaient ces hommes, et pourquoi ils s'intéressaient à lui.

— Ah, ça. Des types de chez les Aigles.

— Les Aigles ?! Attends, tu me charries, là ?

La Gladiature Moderne passionnait les gazettes du quartier, déridait les pauses déjeuner des travailleurs. L'influence des deux principales cellules de supporters ponctuait jusqu'au quotidien des bonnes gens.

De fait, des rixes, des bagarres éclataient sans prévenir dans les bars malfamés ou les coupe-gorge, des guets-apens tendus aux sorties des règlements de comptes garnissaient les succursales des croque-morts. Des étendards blasonnés d'un rapace aux ailes déployées ou d'un loup féroce décoraient les territoires conquis. Des graffitis grivois appliqués durant la nuit dépeignaient les victoires et les défaites, les slogans mauvais des factions en lice. La loi était claire. L'ordonnance émise en 766 stipulait l'entière clandestinité de tel groupuscule. En théorie tout du moins. Les moyens manquaient. Suite au soulèvement de 769, les hauts fonctionnaires répugnaient à endiguer la menace. Aussi les vedettes de l'urbaine se tenaient à l'écart des grands rassemblements, ou n'intervenaient qu'en de rares occasions. Divisée en deux par un tracé imaginaire, la périphérie demeurait le terrain de jeux favori de deux équipes rivales : les Aigles (nordiste) et la Meute. (sudistes) Ils évitaient les faubourgs Est et le boulevard des morts, d'ordinaire occupé par la pègre.

— De vraies véroles, trança Miguel, les bras croisés. Il tourna sur son séant, pointa du pouce l'importun. « L'autre guignol là-bas, Alistar, c'est leur rabatteur principal. En clair, son boulot consiste à dégoter de la chair fraîche aux quatre coins du bled, en particulier chez les groupes subalternes. Aucune race je te dis. Ils fricotent avec les barons, ils occupent les avenues, ils contrôlent les tavernes, les commerces. Le Trullo,



par exemple, est rattaché aux Aigles. C'est un avant-poste important. Étant donné le profil des clients, t'imagines bien que les patrons des rades préfèrent conserver leur amitié plutôt que de leur chercher des poux ».

La jeune femme opina.

— Je pourrais t'en raconter de belles à leur sujet... Putain, t'en perdrais l'appétit. Faut admettre, ce sont des brutes. On n'est pas du tout sur le même délire chez les Écuyers. Beaucoup plus modéré.

— Vous avez des accords, c'est ça ?

— Oué. On crèche sur leur secteur alors on a souscrit à un genre de pacte de non-agression. Chacun chez soi, et personne ne sera blessé, qu'ils disent. Ça les empêche pas de chercher à nous impliquer à la moindre bévue ou de recruter parmi nos rangs. Ils nous méprisent, mais quand il s'agit de mater les bâtards de la coalition du nord, on nous fait savoir qu'on est à deux doigts du crime de lèse-majesté.

22 heures. Réceptifs à l'appel, avides participants et observateurs occasionnels se réunirent autour de la table de jeu. Les suites défilaient, Miguel gageait à loisir le montant de son salaire quotidien.

Il lissa son long bouc hirsute, tira sur sa cigarette. Il caquetait à qui voulait l'entendre qu'il remporterait la mise, promit d'avance une tournée générale à son auditoire. Juliet déposa un baiser sur sa joue, lui susurra à l'oreille qu'il serait préférable de renoncer. On siffla en conséquence de sa coquetterie. Les convives piochèrent chacun à leur tour. Fidèle au poste, le tenancier adressait de rapides indications au personnel féminin. Un contremaître à la mine réjouie vantait ce soir les mérites de son entreprise, et par conséquent sa valeur propre. Un vieux hibou affublé d'un grand manteau vert pomme l'écoutait. Enfin, un trio d'ouvriers en bleu de travail, excédé sans doute par la verve implacable du manager. Appartenaient-ils à ladite société ? Mystère. En tout cas, ils ne daignaient guère contredire sa parole en public.

En raison d'une sérieuse déconvenue (laquelle consistait en un bluff ridicule suivi d'un gain conséquent au profil du contremaître), un ouvrier



quitta la partie. Aussitôt Juliet se proposa de remplacer l’apostat. Elle noua sur sa nuque ses longs cheveux châains, retroussa ses manches. Miguel n’en croyait pas ses oreilles.

— Huit dots de cuivre. Je suis, bredouilla-t-elle.

— Alors c’est comme ça, pesta son compagnon. « T’as rien trouvé de mieux à faire que de me poignarder dans le dos, petiote ? »

— On vit dans un pays libre, non ? Moi j’ai envie de jouer contre toi.

Rires et moqueries soulignèrent l’altercation. Miguel se retrancha derrière les sarcasmes. Elle voulait l’affronter ? Très bien. Il la plumerait en public. Elle se reprocherait son effronterie.

À peine avait-il formulé ses vœux que le vieillard au manteau vert suggéra à sa moitié d’établir une alliance de circonstance. « Touche à ton cul, toi ! » fulmina le butor, piqué au vif. Juliet récusait cette idée. Elle préférait échouer seule, à la loyale, plutôt que triompher à son avantage. Le doyen salua son honnêteté. Son tour venu, elle doubla la mise, gratifia son âme sœur d’un clin d’œil complice. « Peste », grommela Miguel, qui dès lors comprit son manège. La jeune femme souhaitait l’emporter, en effet, mais pas par provocation ni sur le compte de l’enrichissement personnel. Elle projetait d’éponger ses pertes. Elle lui reverserait l’argent sitôt dehors ou, le cas échéant, dépenserait celui-ci au terme de quelques copieux repas partagés par la suite. (La garce savait s’y prendre en ce qu’il s’agissait de régler la note en avance) En gros, elle le protégeait contre son gré, le maternait, tel un marmot indiscipliné. Il détestait ça.

Cependant l’on piocha à tour de rôle. Les participants pariaient à qui mieux mieux, se querellaient, jusqu’au bilan final. En fâcheuse posture, Miguel dévoila une paire, Juliet, une couleur. Le vieil homme au manteau vert présenta un brelan, le tenancier, une quinte.

Les ouvriers trépignaient d’impatience.

— Je regrette, les gars, vraiment, déclara le contremaître sur un ton ampoulé. Il découvrit du même coup une quinte flush royale, la meilleure combinaison possible. « Mais je suis en veine ce soir. »

Les deux ouvriers s’indignèrent du résultat, taxèrent de tricheur



l'heureux gagnant. Outré, celui-ci quitta son siège, contourna la table puis, surplombant ses détracteurs, réclama qu'on retire sur le champ les présentes accusations. Le tenancier s'interposa. Miguel soumit au vote l'idée de fouiller au corps le lauréat, lequel accepta de contribuer à pareille comédie. Ils n'obtinrent rien de ce minutieux examen. Pas une trace de perversités n'entachait le témoignage du digne manager.

Il ne fraudait pas. Seulement, la providence avait choisi son camp.

Deux percussions répétées tirèrent les occupants du Trullo de leur mortelle léthargie. Un peloton armé se posta dans l'entrée. Un grand gaillard mal rasé franchit le seuil de l'établissement, baya aux corneilles, avant de courir s'installer au comptoir. Son gourdin bringuebalait à sa ceinture. Son uniforme rouge pétant couronné de fines épaulettes dorées dénotait de son grade supérieur. Sa casquette cornée, sa démarche chaloupée et son haleine fétide renseignaient du motif de sa visite.

— Qu'est-ce que je vous sers, brigadier Borracho ? demanda le tenancier, le nez déjà sur la bouteille correspondante.

— Une eau-de-vie. Grouille, pesta l'autre.

Sa chope remplie à ras bord, Borracho souffla à la surface de la liqueur, comme s'il s'agissait d'une boisson chaude. Il sirota son dû, critiqua sans ambages la décoration. Il pivota soudain sur son tabouret, balaya la salle d'un œil sombre. Un reniflement aigu précéda sa harangue.

— Prenez garde, braves gens, les ombres rôdent ce soir, je plaisante pas. Évitez la première avenue surtout, n'allez pas tenter le diable.

— On y pensera, chef.

— C'est bien, Fuerte. T'es un bon élément.

Alors que l'officiel tirait sa révérence, une ola générale souleva l'assistance. On porta un toast à « Bois sans soif Borracho », « l'ivrogne des cavernes, oh, pardon, des casernes. Ma langue a fourché, messieurs ». L'alcool désinhibait les cœurs, les aigreurs. Les habitués ne tarissaient pas d'éloges quant au comportement du brigadier.

— Pour la dernière fois, les gars, éclata le tenancier, « cinq minutes,



cinq putains de minutes, c'est trop vous demander ? Vous vous payez sa tronche. Parfait. Mais faites ça dans les règles ! À peine barré que vous lui crachez à la gueule. Vous citez son nom, merde ! Qu'est-ce que vous croyez qu'il se passerait s'il vous entendait ? On parle d'une huile là, pas du dernier des loqueteux, bande d'inconscients. »

— Bien grasse, ton huile, vu le gabarit du bonhomme !

Nouvel élan tapageur.

— Sérieusement, patron, ça craint rien, avança le vieil homme au manteau vert. Il dégusta une lampée d'alcool. « Hum. Et même s'il nous écoutait, on est bien une vingtaine ici. Alors peinture ou non, c'est juste un ivrogne. Il va faire quoi ? Nous battre à mort ?

« Pas sûr qu'il soit capable de tenir la verge sans assistance ! », ajouta une voix au fond. Les ricanements redoublèrent aussi sec. Le tenancier lustrait la vaisselle à l'aide d'un chiffon humide. Il rétorqua :

— Il te collera en cellule, Abby. Il jouera de ses relations. M'étonnerait pas qu'il fréquente le directeur de la brigade de salubrité publique. Le témoignage d'un officier suffit.

— Il oserait pas !

— Tu crois ? Le plus simple c'est encore de vérifier.

Silence gêné dans la salle. Un brouhaha de rumeurs sourdes, de crachats fielleux succéda à la joute orale. Les clients avalaient cul sec leur consommation, juraient au diable. D'autres au contraire s'empressaient de murmurer l'Ave Maria. Le calme refit surface. Les chalands, par un savant mécanisme d'autodéfense, reportèrent leur attention sur divers sujets d'ordres triviaux : les impôts, l'immigration, la politique locale.

L'hiver tirait sa révérence. Le printemps arrachait de sa torpeur la végétation. La fête de l'éclosion approchait, un événement on ne peut plus essentiel au microcosme du prolétariat.

Dehors, la nuit noire, jalonnée de ténus halos. Les chouettes



hululaient, les chiens jappaient par pavillon interposé.

— Tu bosses demain ? demanda Juliet.

— Yep, une semaine à gratter. Hausse de la production, selon un collègue. Personne pige pourquoi. Remarque, je pense que tout le monde s'en tape. On n'est pas difficile nous autres. Le pourquoi du comment, on laisse à ceux qui peuvent se payer le luxe de cogiter.

À la demande de Miguel, le couple vira plein gauche, enfila les rues, les boyaux sordides, de sorte à contourner la première avenue. « Parait que les ombres rodent, ce soir », imita-t-il lorsque sa bien-aimée s'inquiéta de l'itinéraire choisi. « En vrai, il balance pas que des conneries, le Borracho. Le boulevard est bondé de vide-goussets en cette saison, pas l'idéal pour une balade en amoureux. »

— Sûr que la compagnie des rats est merveilleuse.

— Rhoo, ça vaaa, elles sont pas si terribles, ces bestioles, faut juste savoir leur foutre la paix. Tiens, c'est comme tout à l'heure, aux cartes...

Il se tut, interdit.

— Oui ?

— Rien.

— Non, non, vas-y, je t'en prie.

La jeune femme s'était arrêtée net, le poussant à réduire l'allure, à se retourner. Elle le défiait, parée de ce regard courroucé qu'il ne connaissait que trop bien. « Nous voilà repartis ». C'était toujours comme ça. Un mot de travers, un mauvais pas, et la tempête grondait. Une seconde, ils se chamaillaient. Et soudain elle explosait sans prévenir, sans coup de semonce. Alors, il fallait justifier du moindre détail, revenir sur leurs échanges passés, argumenter. Les leçons de morales pullulaient. Telle conduite ne convient pas, telle autre t'attire des ennuis. Bha voyons ! Si la vie se résumait à suivre le sacro-saint sentier balisé par les curetons, personne ne se donnerait la peine de participer.

— Tu as des dettes. Tu flambes ton argent au jeu, tu payes la tournée aux copains, voir à l'ensemble de la clientèle. Cet Alistar se permet de



venir te rappeler tes engagements à table et c'est moi qui devrais te foutre la paix, si j'ai bien compris ? Lança Juliet. « Laisse-moi terminer, s'il te plaît ! Quand on s'est connu, je me demandais comment tu pouvais, comment dire... assumer au quotidien. C'est vrai quoi, tu sors tous les soirs, tu te refuses rien. Je supposais que t'avais hérité de tes parents, d'un cousin, d'un oncle, je sais pas. J'étais bien naïve. Maintenant ça suffit. Ouvre les yeux, tu vas te faire tuer, Miguel. »

— J'ai déjà entendu ça.

— Parce que tu ne m'écoutes pas !

— Bien sûr que si !

— Non. Tu te comportes comme un gamin. Tu te crois plus futé que le reste du monde. Grandis un peu.

La colère creusait sa poitrine, asséchait sa gorge. Il ne frappait pas les femmes, mais ses battoirs le démangeaient sérieusement.

— Tu commences à me gonfler ! aboya-t-il. « Qu'est-ce que je devrais faire d'après toi ? Épargner ? Recompter mes petits sous en permanence, jeûner à l'approche de l'hiver, comme tous ces blaireaux résignés ? Non merci ! J'emmerde ta putain de morale. Regarde un peu autour de toi, putain, les dés sont pipés dès le départ, alors autant tricher ! Ils s'en privent pas là-haut, sur le Delta. Je veux vivre moi, vivre, tu comprends ça ? Profiter. J'en ai rien à cirer de me faire des ennemies ou de crever la gueule ouverte. Je regrette rien, j'ai jamais rien regretté de toute ma vie. »

— Tu sursoutes à tout bout de champ. Tu passes ton temps à surveiller par-dessus ton épaule quand on se promène dehors. T'as perdu le contrôle, Miguel, la situation t'échappe, avoue-le au moins !

N'obtenant aucune réponse, elle décrocha sa bandoulière, se saisit de sa sacoche par les coutures. Elle projeta sur lui une volée de piécettes.

— Tiens ! Reprends ton précieux nectar. Il y a que ça qui compte de toute manière, ça et le grand frisson du jeu, pas vrai ? (Nouvelle salve étincelante) Allez, encaisse, profite ! Qu'est-ce que t'attends, c'est jour de paye, pauvre connard ! Ce coup-ci t'a gagné, je jette l'éponge !



Son pécule épuisé, Juliet annonça souhaiter rentrer seule. Miguel lui bloqua le passage, insista, l’empoigna par la taille. La voix de la jeune femme chevrotait. Les larmes roulaient sur ses joues. Il renonça bientôt, la couvrit d’invectives pendant et après son départ.

Abandonné, il piétina un moment, tourna en rond, cracha. De quel droit fourrait-elle son nez dans ses affaires ? Il accumulait les dettes ? Il se battait ? C’était SON problème. Et puis qui ne recourait pas au service des prêteurs sur gages ? Personne. Personne, ou presque. En outre, elle-même empruntait régulièrement, preuve d’une flagrante hypocrisie. « Je gère, à la différence de toi qui jettes l’argent par les fenêtres », répliquait-elle d’un air sec, lorsqu’il le lui rappelait. « Je regrette. Un crédit est un crédit, mademoiselle ». Bien entendu, elle piquait sa crise.

Arrivée à hauteur de ses appartements, le butor avisa sur le seuil la silhouette ombragée d’un homme à l’allure gauche, les cheveux en bataille. Il se surprit à trembler, rajusta la sangle de sa besace pleine. Debi ? songea-t-il. Non, Debi n’avait pas reparu devant lui depuis la sévère déculottée infligée ici-même. Il avait balayé son gorille et lui avait presque brisé le bras. S’il retentait sa chance, il ne viendrait pas seul. Qui d’autre en ce cas ? Copa ? Tronco ?

« T’as perdu le contrôle, avoue-le. »

L’inconnu arborait une chemise à bretelle surmontée d’un poncho. De franches salutations accueillirent son examen.

Peut-être avait-elle raison. Les gorilles du Greffier le pistaient. Des brebis dociles se découvraient d’immenses paires de couilles. Était-ce l’approche de l’éclosion qui les excitait ? La peur d’une énième épidémie ? La disette ? Il savait son système faillible, pas à bout de souffle. Il poursuivit son chemin, détendu, prêt à fondre sur son agresseur.

— T’es qui, toi ? Qu’est-ce que tu me veux ?

— Monsieur Fuerte, je présume ? Éluda son interlocuteur, « Vous n’êtes pas facile à trouver. Permettez-moi de me présenter, je me nomme Horace Pimienta. Vraiment, c’est un honneur de vous rencontrer...



Chapitre 09

Talia Grande

Pallas 07 Juven 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

*

Le vent sillait parmi les plaines, formait au ras du sol une pléthore de petits tourbillons ensablés. Une armada de nuages gris voguait vers l’horizon. Un vaste galion aux reflets bleuté camouflait le croissant lunaire.

6 heures. « Deux rapides, un marqué ; deux rapides, un marqué ». L’impact sec de la baguette de bois retentit dans tout l’appartement. Les couvertures bruissèrent.

Kab, son immense silhouette arquée, ses cheveux en bataille, se redressa sur sa couche. Il glissa hors de son nid, enfila en vitesse une chemise sans manches, se traîna jusqu’à l’unique fenêtre, décrocha le volet. Enchâssé à l’intérieur de l’encadrement de sorte à dissimuler sa semi-nudité, il salua la vieille Stela, alors affairée au ramassage des ouvriers. La doyenne partie, il passa son pantalon, ceignit sa ceinture. Ses lèvres rencontrèrent celle de sa moitié, laquelle ronronna de plaisir.

Il poussa la porte.

— Bon courage, bâilla-t-elle.

— À toi aussi. Je t’aime.

Silence. Étirant les jambes et les bras, bombant le torse, Talia couvrit l’entière largeur du sommier. Elle travaillait du soir cette semaine, et



jouissait par conséquent d'un léger répit. Cette fugace accalmie fut écourtée par les cris de Pedro, qui soudain réclama le lait maternel. Emmilloté dans ses langes, suspendu à hauteur d'homme, le petit s'agitait tel un damné. Impatient, celui-ci redoubla de vigueur, puis tendit à son adresse un éventail de doigts potelé.

Comme elle quittait le confort de son lit, la jeune femme jura à voix basse. Elle frissonna au contact de l'air extérieur, s'entortilla autour du plaid malgré le port de sa blouse de nuit. « Comment diable arrive-t-il dormir nu ? » songea-t-elle, un brin envieuse. Son colossal époux justifiait en effet d'une santé de fer. La nuit tombée, il circulait vêtu du plus simple appareil, sans manifester aucune gêne ni souffrir de la moindre affliction. En ce temps-là, on attrapait la mort sans explications, lui semblait capable de traverser l'existence en costume d'Adam. En outre, il supportait les chaleurs extrêmes, caractéristique innée à ses racines dont abusait ses supérieurs. Talia se remémora un été spécialement chaud où Kab s'était laissé manipuler par Amargado. Il avait assumé seul l'intégralité des corvées sous prétexte de sa constitution physique, le reste de l'équipe se prélassant à l'ombre des bâtisses en construction. Elle avait tenté de le raisonner, de le pousser à la révolte. Peine perdue. Il se contentait de hausser les épaules. Il répétait l'argumentaire du contremaître.

Le petit repût, Talia le contraignit à ouvrir la bouche, examina l'état de ses dents de lait. Pedro, une fois déposé sur le sol, démarra au quart de tour, tel un véhicule tracté sur la première avenue.

— Du calme, chanta sa mère. « D'où est-ce que tu tires autant d'énergie bon sang ? C'est dingue ça ! »

Sa toilette terminée, elle versa le contenu d'un demi-seau d'eau au fond d'une casserole, ajouta une pincée d'herbes sèches, porta le tout sur le feu. Le bouillon prêt, elle s'en servit une lampée, déjeuna d'une miché de pain blanc accompagnée de tomate en conserve.

7 heures. Engorgé par les montagnes, le soleil tapissait les façades des maisons. Une lumière tamisée escortait la foule en mouvement. Les collègues tisserandes se succédaient chez les Grande. Elles déposaient leurs marmots, gratifiaient ceux-ci d'un bisou baveux. Albertino et Eli se



présentèrent les premiers. Leur mère, digne matrone à la poitrine plantureuse, arborait déjà une cigarette roulée. Saulo leur emboîta le pas. Son bec de lièvre l'empêchait de s'exprimer convenablement. Enfin, Ginna compléta l'effectif du « jardin d'enfants ». À peine arrivée, la gamine faussa compagnie à son parent, qui ne manqua pas de souligner son insolence. Sirotant auprès de ses consœurs un bol de bouillon chaud, Catalina amusait la galerie par un compte-rendu détaillé des derniers ragots en date. Talia, bien qu'insensible au sentiment d'hystérie générale partagé par l'assistance, prêtait l'oreille aux cafardages de sa sœur cadette. La fille Perca, paraît-il, l'empoisonneuse dévouée au service des femmes mariées avait vu son odieux commerce saccagé. Une descente fomentée par la mafia locale. À en croire la rumeur, elle avait refusé d'apporter sa contribution au trésor des barons.

« Elle s'en sort indemne, la garce », siffla Cati, « Pardonnez-moi les filles, mais elle mérite la corde. Quand même, il s'agit de prêter main-forte à quelques meurtriers en échange de rétribution ! Quel exemple livre-t-elle à la jeunesse ? »

De leur côté, les enfants s'organisaient. Un conciliabule animé s'était réuni à l'insu des adultes. Albertino énonçait ses souhaits. En bon communicant, Eli rassurait Saulo d'une tape sur l'épaule. Bien sûr, ils solliciteraient tantôt une escale à l'ancienne abbaye. Oui, ils joueraient au ballon. Adossé contre la cloison, Ginna aspirait à une promenade autour du dortoir, proposition aussitôt rejetée par l'assemblée juvénile. « Un truc de gonzesse, les balades champêtres », déclara Albertino. Consciente de son isolement, elle suggéra qu'on tranche la question par le biais d'une épreuve sportive. Elle profita de la confusion pour établir sa supériorité, argument imparable, car touchant à l'amour propre de ses camarades.

Suçant son pouce, Pedro considérait leur balai survolté. Il mima du geste l'idiome de ses aînés, observa le départ des garçons, qui prétendaient à tour de rôle remporter la course haut la main.

Il entreprit soudain d'accompagner ses modèles.

« Chuut, regardez... », s'anima Talia, un doigt plaqué sur les lèvres. Catalina suspendit à contrecœur son exposé.



Là, sous les rires amusés, les murmures du colloque féminin, le bambin tombait fesses contre terre, gonflait le torse, fronçait les sourcils, puis retentait l'expérience. Les performances des grands l'invitaient à redoubler d'efforts. Son opiniâtreté paya, car il parvint bientôt à maintenir un semblant d'harmonie. Ancré sur son socle, son crâne disproportionné ballottant d'avant en arrière, Pedro évita la chute par deux fois. Ses bras s'agitaient à la recherche d'appuis invisibles. L'équilibre obtenu, il fixa son attention sur Albertino, Eli, Saulo et Ginna, alors sur la ligne de départ. Il souleva le pied droit, avança, se ravisa. Il avala sa salive.

« Aïe. Je suis mal, là », devinait-on à son expression.

Il se détourna en direction de sa maman.

— Tu devrais... lança Cati.

— Non, débrouille-toi tout seul, la coupa Talia, à la surprise de son auditoire. « Tu vas y arriver, mon trésor. J'ai confiance en toi. »

Désespéré, le petit renouvela son appel. En vain. La jeune femme refusait d'intervenir. Elle dispensait en revanche de précieux conseils, ne cessait de souligner ses efforts. Pedro bredouilla dans un langage inintelligible, tendit les bras dehors, en direction de son réel objectif. À bien y regarder, ses traits bouffis renvoyaient à présent un certain courage. Ragaillard, il s'ébroua, avança du droit, du gauche.

L'élan obtenu emporta son corps. La poussée mal jaugée fragilisa son entreprise. Talia s'empressa d'amortir sa chute.

— Ho ! s'écria-t-elle. « Tu marches, c'est formidable ! On racontera ça à ton père ce soir, il sera content. Elle ajouta à l'adresse de son public : Première fois qu'il place le pied gauche. »

— Bravo !

— Il progresse vite, commenta Cati, sans effusion.

Pedro reçut son comptant d'applaudissements. On qualifia de bon augure sa performance. Une intelligence précoce dénotait d'un avenir meilleur selon les standards de la communauté.

— T'en as de la chance, cita la mère d'Eli et d'Albertino, « les deux



loustics là-bas, ils n’ont trottiné qu’à trois ans. Les grands-parents étaient chouettes. Un vrai calvaire. C’était ma faute, bien entendu, comme quoi je donnais du mauvais lait, que j’avais juré pendant ma grossesse... Ha ça ! Quand il s’agissait de critiquer, ils savaient y faire, figure-toi. Ils enrôlaient même les cousins à leur manège. »

— On ne choisit pas sa famille, philosopha Talia.

Cati gratifia sa sœur d’un sourire acide.

— Plains-toi, va, déclara-t-elle d’un air important, au moins tu t’adresses à des gens raisonnables. Mon époux et moi avons veillé à fournir à Ginna la meilleure éducation. Elle a marché tôt, certes, mais depuis ses sept ans, elle s’obstine à remettre en cause notre autorité. Son père doit sévir pour se faire respecter.

« Si tu l’étouffais moins, cette gamine, elle accepterait sans doute de t’écouter... », songea Talia, l’estomac noué.

Depuis la naissance de Ginna, Catalina ressemblait de plus en plus à Dolorès, leur aînée. « Une jeune fille qui court les rues dispense une mauvaise presse ; on ne doit pas rire à la table, ni s’opposer à la parole des anciens. » Cette éducation désuète, conservatrice, elle la tenait d’un héritage direct. Elle délivrait à sa façon un duplicata du schéma parental. Par chance, la petite pouvait sans crainte porter des pantalons, défier les garçons, jouer au loup, ou au ballon. Un progrès considérable comparé à la précédente génération, où Talia peinait à pratiquer ce type d’activité. Elle exécrait cette période de sa vie, cette enfance peuplée d’interdits, de préjugés inutiles, immoraux.

Elle était libre aujourd’hui, libre d’entreprendre, de choisir. Elle ne reproduirait pas les erreurs du passé. Non. Jamais.

Ces quelques échanges terminés, les tisserandes s’enfuirent à toute jambe, de peur d’afficher un retard au pointage de l’atelier. Sur le seuil, Catalina délivra un ultime conseil, un impératif plutôt. Selon elle, Ginna s’intéressait d’un peu trop près au sexe opposé ces temps-ci.

— L’âge bête, assura-t-elle, enfin je ne t’apprends rien. (Elle rehaussa la bandoulière de son sac, coiffa son chapeau) « Je compte sur toi pour... la



surveiller, voir refréner ses ardeurs si nécessaire... »

— Message reçu.

Sa sœur saluée, sa silhouette gracile s’effaçant au-delà des limites de l’horizon, Talia interpella la première concernée. La fillette, mal à l’aise, dansa d’un pied l’autre, éluda ses sous-entendus.

— On m’a parlé de tes petites escapades auprès des garçons, aborda sans ambages la maîtresse de maison. « Albertino, il te plaît, n’est-ce pas ? Il y en a d’autres, je suppose. »

GINNA rougit jusqu’aux oreilles, articula un « oui » douloureux.

— Écoute, ma chérie, tu as dix ans, maintenant. Alors, ce sont tes histoires, pas les miennes. Aussi, je ne suis au courant de rien en ce qui concerne les bisous sur la bouche et les cadeaux entre amoureux. Ça ne va pas plus loin, dis-moi ?

La gamine secoua la tête, perplexe.

— Comment ça, tantine ?

— Oublie ça. File maintenant. Et pas un mot de tout ça à ta mère, sinon c’est moi qui vais avoir des problèmes.

9 heures. La couche nuageuse de désenflait pas. Au contraire. Accolée le long des massifs, celle-ci s’étalait à perte de vue, masquait jusqu’à la cime des « Portes ».

Aux sorties de l’onction matinale, les ouvriers se précipitaient sur la première avenue. Les cochers lacéraient leurs montures. Un embouteillage record formé sur les travées engorgeait la circulation. Ce soir, cabarets et débits de boissons afficheraient salle comble. Les supporters, avides de sensations fortes, livreraient bataille en pleine rue. Les bordels recevraient par douzaine de fidèles clients. Les bonnes gens s’échauffaient la voix en préparation du sabbat quotidien.

Isolé du vacarme, sa hotte d’osier bringuebalant dans son dos, Talia considéra l’étal d’un cordonnier, lequel dictait sa réclame aux chalands de



passage. « Approchez, messieurs-dames. Profitez d’une sélection incomparable ». Elle avisa une paire de sabots de seconde main, affecta une moue dubitative. Elle tenta de négocier, livra avec le détaillant un duel acharné. Sans succès. Cependant les enfants visitaient une à une les paillasses des commerçants, commentaient les produits, les créations des artisans. Par deux fois, la jeune femme reprit Albertino de vive voix, contraignit ce dernier à formuler de plates excuses. La mine basse, le teint blême, le garnement s’inclinait en guise de pénitence. Son frère Eli et Ginna raillaient sa conduite. Cette courte escale accomplie, ils quittèrent la place marchande, contournèrent le boulevard, toujours bondé à cette heure-ci. Talia guidait les pas d’Albertino. Pedro gesticulait. Eli, Saulo et Ginna bavardaient. De retour sur le dortoir, Talia se raidit au son d’un litige. Deux hommes se disputaient. Elle devina au timbre désagréable, aux jappements piteux d’un chien, la participation active de son voisin.

Elle déglutit.

— Hé !

— Oh, pardon, s’écria Talia, relâchant par la même la main d’Albertino. « Ça va ? Je ne t’ai pas fait mal au moins ? »

— Ça va...

— Ils se battent ? demanda Ginna.

— Ça chauffe là-bas, ajouta Eli, curieux.

— Restez derrière moi. Il... monsieur Latisma peut se montrer particulièrement agaçant lorsqu’il est en colère, alors pas de bêtises. Tout ira bien, ne vous angoissez pas.

Sur le palier en effet, Latisma palabrait auprès d’un inconnu. Il tapait du pied, gesticulait. Ses longs cheveux sales s’agitaient au rythme de ses chroniques farfelues. Son opposant, un quarantenaire à la mine défaite, le menaçait d’un blâme, bravade ô combien inutile que le squelette récusait d’un sifflement suraigu. Postés aux fenêtres des cases alentours, campés le long du sentier, les badauds profitaient du spectacle.

— Mais puisque je vous dis que c’est faux. J’étais présent. Les autres, ils se liguent contre moi. Ils sabotent mon travail. Vous écoutez ?! tonna



Latisma. « TA GUEULE ! TA GUEULE, GASTAR, OU IL T'EN CUIRA, PAROLE. (Il repoussa d'une botte le malheureux corniaud, poursuivit) Je suis un honnête citoyen, je paie mes impôts, sans aucun arriéré. Je nourris de parfaits rapports avec le percepteur. »

— Je me fiche de tes amitiés, Phelipe. Tu débarques ivre au local. Tu prends ta journée sans prévenir. Le reste des chefs d'équipes se plaignent de toi, tu comprends ? Ce coup-ci ton frère ne...

— Me parlez pas de mon frère. TA GUEULE GASTAR ! PUTAIN !

Le chien pleurait. Il tirait sur sa corde, sa patte folle posée au ras du sol. Son cheptel sur les talons, Talia se porta à la rencontre du duo.

— Excusez-moi, pourriez-vous baisser d'un ton ?

— Un instant, madame, vous permettez ?

— Vous effrayez les enfants. De plus, j'habite ici, clama-t-elle non sans conviction, « votre théâtre grotesque ne nous concerne pas. »

Les mots, comme doués d'une volonté propre, s'étaient agencés d'eux-mêmes sur ses lèvres. Elle s'en félicita. Le quarantenaire rejeta la tête en arrière, la jaugea de pied en cape. Latisma renifla.

— Bonjour, madame Grande, sourit-il.

Il s'inclina, puis indiqua à son interlocuteur qu'il souhaitait remettre à tantôt ledit entretien. Ce dernier parut s'en contenter.

Latisma ébaucha un clin d'œil complice. Il s'en retourna chez lui. Son imposante porte close, les cliquetis consécutifs de trois verrous conclurent la transaction. Le pauvre Gastar réintégra ses quartiers de sa démarche chaloupée. Après le départ des deux partis, les enfants se permirent de commenter l'événement. Albertino prétendit n'avoir pas tremblé. Eli s'empressa de répéter la même chose. Saulo suggéra à demi-mot qu'il préférerait rentrer. Ginna regrettait le sort du chien.

Le reste de matinée se déroula sans accroc. En partie en tout cas. Moins d'une demi-heure après l'altercation, Latisma sortit s'aérer l'esprit.



Prise d'un mauvais pressentiment, Talia tint ses invités éloignés des activités extérieures, résolution approuvée à l'unanimité. Après consommation du lait maternel, Pedro s'endormit sans contraintes. Ginna et les garçons suivaient une épopée chevaleresque récitée de vive voix. (L'escale au refuse de Sainte Myriam étant annulée) Talia, certes, disposait de l'opuscule du père Escalon, mais estimait trop dangereux d'en manipuler les pages en présence d'un si jeune public. La rumeur irait bon train si les parents apprenaient qu'elle possédait chez elle un tel trésor.

Son mentor avait tenté de la préserver, elle n'était pas dupe. Bien sûr, l'ouvrage appartenait à l'ordre de Sainte Myriam. Bien sûr, il violait par ce prêt les règles de la communauté, et risquait par conséquent de ruiner sa réputation.

La porte d'à côté claqua. Un bruit sourd secoua les murs du bâtiment. Le bris d'objets divers suivit. Des jarres, des poteries éclatèrent en vol. On aurait cru qu'une tornade se formait à deux pas.

« Allons ensemble ! Alloooooons ensemmmble mes frères, envahir les côtes des ignares ! Allons ensemmmble... ». Une toux sèche et caverneuse suspendit le récital. « Ah. Un congé. Faut arroser ça », ajouta l'orateur. « Un congé, faut l'arroser, tu crois pas ? Gastar ?! Hey Gastar ! Ah putain c'est vrai, t'es attaché. Tu peux pas m'entendre. »

De multiples chocs. Une porte claqua. Les gonds grinçaient. Un râle appuyé courut d'un bout à l'autre de l'appartement mitoyen.

— Il déménage, à côté ou quoi ?

— Nous sommes en sécurité ici, répondit Talia, « Je reprends... »

— Hey, belle gosse, soyez pas timide ! J'arrose un congé. Un congé ! C'est formidable hein ! Venez trinquez avec moi ! Non ? Quoi non ? Connasse ! Vos parents, ils vous ont jamais appris à la fermer ? M'ignorez pas, morbleu ! Je suis un « De » moi, un « De », parfaitement. Tu sais ce que c'est une particule au moins ? Non, sûr que non. HÉ, HO !

Dehors, le chien braillait. Albertino et Eli réclamèrent le silence, car il n'entendait pas l'histoire. Réveillé, Pedro se blottit contre le sein de sa mère. Après deux tentatives infructueuses, celle-ci suspendit son récit.



Elle invita son auditoire à gagner l'angle opposé au pandémonium.

— Il va se lasser, hein, tantine, il va se taire le vilain monsieur.

— Oui.

— Si Kab était là, ça se passerait autrement, fanfaronna son voisin.

« Il sortirait fissa lui casser la tête ! »

— Ton langage, Albertino.

— Pardon.

— On fait quoi, maintenant ? grinça Saulo.

Bonne question, songea la jeune femme. « D'habitude, cet enfoiré se murge à la nuit tombée, pas sur les coups de onze heures du matin. »

Elle étudia la situation. Latisma était un être répugnant, un ivrogne doublé d'un mythomane de la pire espèce. Au travail, il malmenait à n'en pas douter ses subalternes, mais tenait mieux au fond du pleutre que d'un homme vraiment brutal. Sobre, il craignait Kab, d'autant plus après l'humiliation subie l'été dernier. (Elle se souvenait on ne peut mieux de son air dépravé, de ses yeux gonflés. Quel plaisir de voir le visage de cette racaille baigné de larmes de crocodile) Désinhibé toutefois, il présentait une audace nouvelle, corrélée à la quantité d'alcool engloutie. Dès lors, son apparente léthargie s'estompait. Sa flagornerie laissait place à l'agressivité. Elle hésita à sortir refréner ses ardeurs, à menacer d'en référer à la garde urbaine. Futile. Trop dangereux.

« La boisson, ça vous dilue l'âme », prétendait Miguel, à raison. N'importe qui peut devenir violent sous l'effet d'une bonne rasade. En outre, qui veillerait sur les enfants en cas de pépin ? Les voisins peut-être ? Baliverne ! Ils ne lèveraient pas le petit doigt. Alors quoi ? J'attends que l'orage passe ? Je mise sur la fatigue ? « Non, pas la peine de te bercer d'illusions, ma grande. Ce type-là fait la bringue une nuit sur deux. L'endurance, il n'en manque pas... » Elle en était là de ses réflexions lorsqu'elle prit conscience de la présence à l'extérieur d'un inconnu. Une voix posée, stricte, commandait à Latisma de baisser d'un ton, que son comportement pourrait lui valoir des ennuis. Le voisin jura. Sa porte claqua bientôt. Un silence assourdissant succéda à la détonation. Dépassé



par les événements, Talia rassura les petits.

Comme elle s’apprêtait à reprendre la lecture, on frappa à la porte. Les garçons cessèrent leurs jérémiades. Ginna demanda de qui il s’agissait. Elle ne répondit pas. Elle gagna l’entrée à pas de loups, aperçut au bas du cadre les pointes de souliers crottés puis, à travers les planches lézardées du panneau central, les contours d’un veston jaune orangé.

Elle entrouvrit l’accès.

— B... bonjour, Monsieur.

— Madame Grande, je présume ?

— C’est moi.

— L’Unique soit loué, vous voilà enfin, soupira le nouveau venu, un mouchoir sur le nez. « Le concept des dortoirs est certes avantageux, mais ils demeurent de véritables dédales hermétiques aux étrangers. Mais je m’égare... Je me présente, Darius Alcido, je travaille pour les Cerfs de Saint José, une équipe de Gladiature Moderne. »

— Les Cerfs de... Les Cerfs de Saint José, dites-vous ?

— Sans doute, madame, répondit l’autre, acide. « Votre mari est disponible ? J’aimerais si possible m’entretenir avec lui. »



Chapitre 10

Aysa-kabir Grande

Pallas 07 Juven 771

18 heures. Les étoiles brillaient. Le ciel, peuplé en journée d'une cohorte de nuages gris, avait revêtu dès la nuit tombée un manteau d'un noir profond. Le vent sifflait par saccade.

Sur le boulevard, les travées ne désemplissaient pas. De jeunes couples circulaient bras dessus bras dessous. Des gamins munis de panneaux publicitaires réclamaient l'attention des chalands. Les ouvriers quittaient leurs logements. Leurs épouses, préposées ou non à la garde des enfants, se réunissaient entre copines sur les paliers des maisons. En petit comité, chacun dégainait ses cigarettes roulées, usait à tour de rôle, malgré les rafales, de briquet à silex. Peu sensible aux caprices de mère Nature, la population profitait tant bien que mal de son congé.

— « Les Cerfs de Saint José », tu connais ?

— Pas que je sache. Faudrait voir avec Miguel, il saurait peut-être, déclara Kab, en pôle position. « Ah, j'ai senti une goutte. Pas toi ? »

Talia éluda la question, resserra les sangles de la hotte d'osier. Pedro, installé sur le dos de son père, mina du geste l'action entreprise. Elle lui chatouilla les pieds une fois la tâche accomplie.

Le rire cristallin du bambin emplit son cœur de félicité.

Elle avait travaillé à l'atelier cet après-midi, horaire au cours duquel l'absence de son garçon lui pesait. Le fait qu'il fut confié aux bons soins de sa sœur cadette n'arrangeait rien. Catalina se montrait par trop sévère envers Ginna. Aussi craignait-elle qu'elle n'altère son éducation.



— C'est quand même bizarre cette histoire, poursuivit-elle, amère. « Débarquer chez les gens comme ça, s'imposer sans prévenir... Je t'ai dit qu'il avait envoyé bouler Latisma ? Un mot, et l'autre a pris la mouche. La porte a claqué fissa. Blague à part, ce mec me plaît pas. C'est trop gros. Il y a quelque chose qui cloche. »

— Pourquoi t'as accepté qu'il revienne, alors ?

— C'est toi qu'il demande. Pas moi. Il aurait fini par t'aborder de toute façon, donc autant gérer ça en terrain connu. On va le cuisiner.

— Pas con.

— Merci.

Silence.

— Attends, c'est ce soir ? (Elle acquiesça) Mais je sors moi. J'ai un banquet avec les Écuyers.

— Je pensais que t'avais compris...

— Ah, j'espère que ça sera pas long, coupa-t-il, au supplice. « J'ai le service à assurer, des papiers à trier. Miguel me doit une revanche. Je t'avais dit qu'il m'avait battu dans l'arène la semaine passée ? Merde, ton affaire, elle pouvait pas plus mal tomber. »

Une violente bourrasque arracha un hoquet à la jeune femme. Les falotiers installaient vaille que vaille leurs échelles.

Le couple emprunta une allée déserte. À la lueur blafarde des réverbères brillait un réseau de graffitis grossiers, de gravures réalisées par les supporters. D'ordinaire, Talia ignorait de tels dessins. Aujourd'hui toutefois, et comme son époux traçait son chemin, elle se hasarda à examiner la fresque. Elle aperçut entre autres un aigle gigantesque posté sur le corps transi d'un animal inconnu. Il était coiffé d'une parure de loups aux yeux crevés. Une broche placée au-dessus d'un bûcher ardent exhibait un vol d'oiseau au bec tranché. À proximité, un chevalier armé d'une lance empalait par la gueule un Mancro, une parodie puéride de fellation. « Subtile », marmotta-t-elle, de sorte à ne pas être entendu.

L'impromptu invité n'avait pas jugé utile de la renseigner quant au



motif de sa présence. Il s'était présenté succinctement et, sans paraître lui accorder le moindre crédit, avait sollicité un entretien auprès de Kab. De Kab seul. L'absence de celui-ci avait, semble-t-il, contrarié les projets du visiteur. « Les... Cerfs de... Saint José ? » ; « sans doute, madame ». Elle regrettait son attitude, la mollesse de ses paroles, son timbre chevrotant. Au fond, les intentions réelles de cet étranger importaient peu.

Elle s'était couverte de ridicule, et comptait profiter de cette seconde entrevue pour réengager le rapport de force.

Au domicile conjugal, le couple vaqua à ses routines quotidiennes. Talia s'activa à la préparation du dîner. Kab bricola, puis sortit tirer le contenu de deux seaux pleins. Au cours du repas, la jeune femme suggéra qu'il serait judicieux de prendre ses précautions, juste au cas où. Le colosse écarta du geste la tenture murale, fouilla la remise. Il en retira un genre de gourdin, masse de bois racorni qu'il conserva à disposition. Pedro bordé, Talia ôta du plan de travail une lame usée destinée à la coupe des légumes. Elle crocha celle-ci à sa ceinture, bien en évidence.

En chute libre selon les chiffres de l'administration, les cambriolages avaient toujours lieu en soirée, particulièrement sur les places contiguës aux plaines arides, peu surveillées et propices aux retraites rapides. Les malfrats préféraient les mois de Cérès et d'Éris, car une fois les moissons terminées, les cassettes des bonnes gens tintaient d'une épargne importante. Ils procédaient comme suit : un orateur talentueux grimé à l'occasion approchait un foyer jugé fructueux, leur faisait miroités monts et merveilles. Un partenariat, une combine, voire un rabais accordé par certains percepteurs contre service rendu. (Un comble) Les malheureux naïfs étaient ensuite conviés à l'angle de telles ou telles rues, en un horaire calculé à l'avance. Ils étaient battus, torturés au besoin, de façon à soutirer de leur cerveau meurtri l'emplacement du coffre. Il ne restait plus enfin qu'à cueillir la somme convoitée. Chaque année proposait son lot d'impostures inédites. Les victimes préféraient garder le silence, de peur d'abord d'encourir la colère de leurs bourreaux, mais surtout car elles avaient honte de leur faiblesse. Les Grande, par chance, n'avaient jamais été approchées. Kab, qui ne manquait pas pourtant de détracteurs, repoussait les hommes de par sa nature. Il isolait son foyer du commun.



Comme convenu, le prénommé Darius se présenta sur le seuil. Talia le salua, sortit. Kab lui emboîta le pas. La porte était ce soir restée entrouverte, tant en guise de politesse qu'à dessein de les prémunir de la moindre intrusion. Le soin apporté à la parure du nouveau venu ébranla la mise en scène des Grande. La hiérarchie visible au sein du couple sembla désarçonner le recruteur. Aussi, ce dernier considéra d'un œil critique le maître de maison, souleva un sourcil à la vue du couteau fixé à la ceinture de Talia. Kab accusait le coup. Talia, qui n'avait jusqu'alors aperçu l'intéressé que par l'entrebâillement, se composa un masque de gravité. Le message était clair. L'échange aurait lieu dehors. Ou pas du tout.

Fier de l'effet produit par sa toilette, Darius marqua une pause, s'inclina, auréolé des lumières de l'éclairage public.

C'était un homme suffisant, aride, mais doté d'un charisme indéniable. D'une blancheur nacrée, presque cadavérique, cet échalas au sourire acide arborait une chemise de corps impeccable surmontée d'un surcot et d'un épais manteau ouvert. Un bonnet d'étoffe coiffait son visage. Des gants recouvraient ses mains. Des souliers cirés brillaient à ses pieds. Il dégageait une agréable odeur de mûre écrasée.

— Monsieur, déclama-t-il, permettez-moi de me présenter. Darius Alcido, à votre service. Je travaille pour les Cerfs de Saint José, célèbre équipe de Gladiature Moderne. Vous êtes bien Aysa-kabir Grande, citoyen du Saint Empire reconnu au registre d'état des colons de secondes instances et fils légitime de feu Giorgio Pedro Grande ?

— Euh... Ben, oui, c'est moi.

— Connaissez-vous notre écurie, monsieur ?

— Non. Désolé.

— Ce n'est pas surprenant. L'information transite mal hors de la capitale. Cette saison, les Cerfs de Saint José s'imposent en quatrième position au classement général, au côté du trio de tête que sont les Aigles d'Éloi, les Loups de Sinoples ainsi que les Étalons de Boscós. Nous visons bien sûr la place de numéro un.

— Vous prétendez avoir fait la route depuis Sadriento, remarqua



Talia, « C'est une plaisanterie ? »

— En aucun cas, madame, riposta Darius, flegmatique. « Notre entreprise est on ne peut plus sérieuse, légale de surcroît. »

Il se détourna en direction de Kab, opéra, l'index de sa main droite levée vers le ciel, un serment à l'adresse de l'Unique.

Il le dévorait des yeux.

— Monsieur, vous pensez sans doute que je me moque de vous, vous vous imaginez victime d'un odieux canular. Je comprends. Mes collègues et moi-même sillonnons les terres arides depuis des mois. Un sentiment de suspicion anime les futurs bacheliers. Laissez-moi vous dire que vous vous trompez. Mon employeur porte un intérêt tout particulier aux démunis. Non par bonté de cœur ni par pitié, mais par respect. Il croit, monsieur, et n'y voyez là aucune injure personnelle, il croit en la pugnacité du misérable, en cet instinct primaire, remarquable, cet esprit féroce permettant au digne survivant de se hisser parmi les décombres, de réchapper du maelstrom en dépit des probabilités. Cette philosophie, mon employeur la tient de ses origines roturières. Ces valeurs sont les nôtres, monsieur. Vous remplissez à merveille les conditions requises aux présélections réservées aux aspirants. »

— Je... Quoi ?

— Vous ne m'avez pas compris ?

— Si bien sûr. C'est-à-dire que...

Kab s'humecta les lèvres, se tritura les tempes. Il avait rougi de la tête aux pieds et se révéla au bout du compte incapable de formuler une phrase complète. Talia interféra.

— Vous parlez de sélection. Quand ? Comment ? Sur quel critère ?

— Madame, j'ai contribué en personne à l'évaluation de votre époux. Il a combattu le 24 Baccré, en un terrain vague situé à l'ouest d'ici. Les Écuyers contre les Griffons si je ne m'abuse. Deux cellules de maigres importances au regard des groupuscules présents sur le secteur. Il a subi au pinacle de la bataille une lésion nasale, bénigne visiblement. Enfin, ce



n'est pas à moi d'en juger. Écoutez, je ne suis pas votre ennemi, au contraire. Vos compétences nous intéressent et, au risque de paraître trivial, cette offre-ci pourrait bien changer le cours de votre existence.

Le vent tirait sur les aigus. Les nuages noirs, amoncelés autour de l'astre lunaire, se déchargèrent soudain de leur surplus liquide. Un crachin tiède amorça sa descente. Gêné, Kab s'apprêtait à inviter le recruteur au sec lorsque Talia décréta le dialogue clos. L'intéressé, conciliant, tendit une main gantée à l'intention du colosse, s'inclina à l'adresse de madame. Il boucla son manteau, détrempe déjà par l'averse.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Je veux dire... Si j'accepte, je dois signer des liasses de paperasse ou quelque chose du genre ? s'interrogea Kab, rappelé à l'ordre par son épouse.

« À quoi tu joues là ? » chuchota-t-elle.

— Pas dans l'immédiat, déclara l'autre, triomphant. « Ce premier entretien ne visait qu'à vous informer. Prenez quelques jours, monsieur Grande, réfléchissez à tout ça, à tête reposée. Ensuite, nous aviserons. En cas d'accord, sachez que vous serez testé en condition réelle. Je vous préviens, les places sont chères, la compétition, féroce. Je repasserai la semaine prochaine recueillir votre réponse. Au revoir. »

21 heures. La pluie carambolait sur les toits plats des cases, roulait le long des chéneaux, qui délivraient l'excédent en pleine rue. Chez les Grande, des trombes d'eau s'écoulaient du plafond. L'humidité tuméfiait les murs. Des linges suintants colmataient les brèches, ou du moins limitaient les dégâts. La vieille tenture, d'ordinaire installée devant la remise, couvrait le sol de terre battue, lequel se trouvait imbibé aux trois quarts de sa surface. Un goutte-à-goutte permanent tictaquait à l'unisson.

— Quand même, ça serait extra d'entrer en Gladiature, tu crois pas ? On pourrait quitter ce borbier, visiter la capitale. Je me demande à quoi ça rassemble maintenant. Sûr que c'est devenu joli.

— Je ne prétends pas le contraire, mon amour. Mais admets-le, tu t'es laissé emporter. Ça tient pas une minute, cette histoire, soupira Talia,



affairée à assainir un torchon humide.

Elle se redressa, fourra celui-ci en un interstice vacant. Pedro, suspendu à hauteur d'homme, s'amusait de ce spectacle étonnant.

Elle repéra un nouveau tissu trempé.

— Il causait bien, ton pèlerin, reprit-elle, « N'empêche que t'as jamais entendu parler de son équipe, même chose au sujet de ses soi-disant confrères qui ratissent la campagne à la recherche de la perle rare. Traditionnellement, ils recrutent à la sortie des écoles, je me trompe ? »

— Je crois. Enfin, ça paraît gros quand même, qu'il mente comme ça. Il était bien fringué, et tout. Il a pas demandé son reste, pas de frais ni rien. Qu'est-ce qu'il gagne à faire ça, à nous prévenir ? Et puis, il a juré.

— Une bonne imposture consiste en un parfait dosage. Imagine un peu : une obscure écurie empreinte de belle valeur recherche de jeunes talents. Toi, en l'occurrence. Ils te laissent gamberger une semaine ou deux. La prochaine fois, ils te proposeront de les suivre à ce fameux test. Peut-être qu'ils t'offriront de l'argent, un genre d'avance sur salaire, pourquoi pas. C'est un effet d'accroche. Ils ferment le poisson, si tu préfères. Pour la prière, ignore-la. Trahir le serment divin effraie peut-être le paysan moyen, mais les pires crapules n'hésitent pas à s'en affranchir.

— Boué, t'as sûrement raison, bougonna Kab. Il déchargea à l'extérieur le contenu d'un seau d'eau rempli. « Quand même, je demanderais à Miguel ce qu'il en pense à l'occasion. »

— Il te tiendra le même discours...

— On verra.

Ce soir-là, nul ne perturba le repos mérité du ménage. Pas de tapage chez Latisma, ni crise de larmes de Pedro. Kab ne cessait de remuer, de ronfler dans son sommeil. Talia, installé quant à elle derrière son bureau, feuilletait sans conviction les pages de l'opuscule prêté par son mentor.

Elle suspendit un instant sa lecture. L'allure compassée, le costume tiré à quatre épingles du prétendu recruteur la tracassait. En outre, son soulagement lors de leur premier contact n'avait, semble-t-il, rien de feint.



« L'Unique soit loué, enfin vous voilà ! » avait-il soupiré ce matin, avant de pester au sujet de l'homogénéité des dortoirs. Ce Darius méprisait au plus haut point les petites gens, une attitude commune aux citadins.



Chapitre 11

Aysa-kabir Grande

Leto 08 Juven 771

« Ding ding ding ! DING DING DING ! »

La vieille Stella tressaillit, inspira une pleine goulée d'air sec. Elle toussa. Les articulations de sa main craquaient. Son dos la faisait souffrir. Elle entrouvrit les paupières. Silence. Aucune vibration ne parcourait la surface de la cloche. Le clou pendait, la mèche, intacte, la narguait de sa superbe. Elle avait sonné pourtant, cette saleté, elle en aurait juré devant l'Unique et ses saints apôtres. Qu'importe ! Habillée, elle fourragea à l'intérieur de son coffre en bois, dont elle tira un ancestral briquet à silex.

Son bougeoir flamboyant posé à ses côtés, elle déjeuna d'un reste de conserve, guetta la travée par la persienne, puis cracha dans son pot de chambre. Elle se fraya un chemin jusqu'à la sortie.

4 heures. Sa mante sur les épaules, sa baguette rongée glissée à hauteur de sa ceinture, elle s'apprêtait à héler son premier client lorsqu'on agrippa son poignet. Sa fille, svelte, coquette malgré ses cheveux en bataille et la couleur fanée de sa chemise de nuit, lui rappela d'un ton conciliant le jour de la semaine. « Personne ne travaille Leto, Maman, personne hormis les falotiers et les paysans, tu te souviens ? Rentrons. Je m'en vais te préparer un bon bol de soupe. Ça te requinquera, tiens. » La vieille Stella n'écoutait pas. Implacable, elle poursuivit son service. Elle joua de sa badine, se débattit tant et si bien que son parent résolu de la maîtriser, soutenu par une équipe constituée de valeureux voisins réveillés pour l'occasion. L'incident ne manqua pas d'égayer les foules. Les gazettes du quartier se pressèrent derrière les volets des maisons. « Deux rapides, un marqué. Deux rapides, un marqué », qu'elle meuglait, au supplice.



Myope, à jamais incapable de formuler une pensée correcte, elle serinait sa routine. « Deux rapides, un marqué ; deux rapides, un marqué ! »

*

— Il y a erreur, ce me semble, monsieur Grande, pesta le perceuteur, après dépouillement. « Vous devez encore à la collectivité un sixième du montant prescrit. Peut-être souhaitez-vous ajourner le paiement ? »

— Pas besoin. Je vais vous chercher ça, monsieur. Un instant.

11 heures La posture arquée, le cœur palpitant, Kab égoutta en vitesse une pleine marmite d'eau bouillante rehaussée d'un bouchon de fines herbes, transvasa au sec les pommes de terre à l'aide d'une spatule en bois. Il déposa le tout sur le plan de travail.

Le fonctionnaire s'impatientait. « Un sixième, vous dites ? Pas de soucis », répéta le colosse, histoire de converser. Il consulta l'épargne conjugale, réuni en un coffret hermétique tiré de son emplacement souterrain. Cet argent, il espérait en disposer. Les finances n'étaient guère reluisantes en cette période. Le rude été derrière eux, les maigres économies du couple fondaient comme neige au soleil. En outre, ce matin le nœud du problème consistait à présenter un solde précis. Ni trop peu, ni en excédent, car l'officiel n'hésiterait pas à prélever à son compte le moindre surplus. Aussi préféra-t-il compter et recompter les espèces, aidé des notes rédigées la veille par son épouse. En nages, il entreprit d'animer la conversation. Son interlocuteur éludait ses vaines tentatives.

« Vos compétences nous intéressent, et, au risque de paraître trivial, cette offre-ci pourrait bien changer le cours de votre existence ».

Salarié en Gladiature Moderne, il ne rencontrerait pas pareille difficulté, ça non, pensait-il. Il s'imaginait s'acquitter de l'impôt d'un geste accessoire, presque charitable. Une poignée suffirait. Et que cet avare de fonctionnaire conserve la menue monnaie, qu'il use de celle-ci selon sa convenance. Au fond, n'était pas cela, la fortune ? Dépenser sans effort ?

Lorsque plus tard Talia franchit le seuil du bâtiment, une casserole de



soupe tiède trônait sur la table. Des tomates taillées coloraient les écuelles. Elle l’embrassa sur la joue, ébouriffa Pedro, rangea ses affaires. Toujours, elle avait l’air joyeuse, euphorique presque, au retour de ses sessions à la vieille abbaye. Les cours du soir dispensés par le père supérieur rencontraient à l’en croire un franc succès.

Miguel les rejoignit sous peu, une provision de victuailles chargée sur l’épaule. Ouvertement ravi de la vacance de l’office religieux, il découvrit un assortiment de viennoiseries, un lot de légumes en conserves ainsi que l’un de ses fameux bocal de pâtée, mais passé de date. (Il prétendait à ce sujet qu’il suffisait d’extraire la fine couche de moisissure formée à la surface, proposition aussitôt rejetée par Talia) Le repas entamé, la conversation enfla bon gré mal gré. On aborda les dernières actualités, les réformes engagées en hauts lieux. La vieille Stella, paraît-il, avait vécu ce matin encore un épisode de démence. Le père Viejo, maréchal-ferrant de son état, fermait boutique. L’illustre artisan multipliait les impayés. Les percepteurs ne le lâchaient pas d’une semelle. La qualité de sa production dégringolait en conséquence. Le cercle vicieux. À en croire la rumeur, les sociétés d’exportation jouiraient bientôt d’un statut particulier afin de fluidifier la circulation. « Sottise. C’est un arrangement, un simple échange de bons procédés », commenta Talia, Pedro pelotonné contre son sein. « Les procès paralysent le transit des marchandises. En privilégiant les grandes entreprises, ils réduisent de moitié la charge des tribunaux, sans compter les sommes faramineuses versées en échange de cet arrêté. »

— Peste, grommela Miguel au sujet du père Viejo. (Il éclusa le contenu de son bock, retint un rot) « Quand on y pense, le vieux, il a débarqué ici en même temps que nous, pendant la seconde vague. Il a contribué à bâtir cet endroit. Le voilà hors course, abattu en plein vol. Il a tout perdu. Tout. Des trajectoires de ce genre-là, ça me colle une sérieuse envie de foutre le camp. Pas vous ? »

— Pour aller où ?

— J’en sais rien, mon pote. N’importe où. À part les plaines, hors de question. Je souhaite ça à personne, surtout en plein été. Le cagnard, y’a rien de pire en ce bas monde.



— Mange, au lieu de chouiner sur ton sort, malheureux, reprit Talia. « Maintenant, j’apprécierais qu’on parle d’autres choses. Du positif, ça nous changerait, non ? Qu’est-ce que vous en dites ? »

De grosses mouches bourdonnaient autour des gamelles. Les bancs grinçaient. Sur sa mère, Pedro se dandinait avec plaisir. Il sollicita un verre, but une gorgée. Le contact de l’eau le rebuta.

— Au faite, renchérit Kab, agité soudain, « tu connais pas la dernière. On a reçu de la visite hier, un truc de fou. »

— Raconte.

— Une grande perche, bien fringuée. Une odeur de mûre plein les narines. Il a débarqué en milieu de matinée. « Vous êtes madame Grande, qu’il demande, à la porte, je cherche votre mari. » Il insistait. Moi j’étais pas là bien sûr, je travaillais au chantier. Comme il semblait pas prêt à lâcher l’affaire de sitôt. Talia lui donne un rencard en début de soirée, après la messe. On l’a cuisiné bien froidement tous les deux, le causeur. On se méfiait faut dire, pas vrai mon amour ? On s’attendait à tomber sur des braqueurs. L’éclosion approche, tu sais.

Miguel se pencha en avant, les lèvres humides, les paupières plissées. Il lissa du bout des doigts son bouc hirsute.

— Ton bonhomme, il se flattait pas de gratter chez une équipe de Gladiature moderne des fois ? Les cerfs de...

— De Saint José ! Les Cerfs de Saint José, cria l’autre, les deux poings fracassés sur la table. « Oui, c’est ça ! Comment tu peux être au courant ? Ils sont venus frapper chez toi aussi ? »

— Damir dernier. En rentrant, un gus campait devant ma porte. J’étais pas d’humeur, et je te cache pas que j’étais parti pour le dégager manu militari. Le gonze a su me séduire faut croire, car je me suis comme qui dirait pris d’affection pour son cas. On a passé la nuit à écumer les bars. T’aurais vu dans quelle misère il a fini !

— T’es pas sérieux ?

— Tu me traites de menteur ?



— T'es bête. Je trouve ça surprenant, c'est tout.

Imaginer Darius ivre mort, affalé sur le plancher des vaches. La formule sonnait faux. « On n'a pas eu affaire au même client », songea-t-il.

— Il ressemblait à quoi, ton comique ? demanda Talia.

— Corpulent, je dirais (il s'interrogea) Hum. Il avait les cheveux longs, un peu gras, un poncho, de jolis vêtements, sans plus... Ah si putain ! Il portait des rouflaquettes. À bien y réfléchir, il était complètement ringard ce gus. Oué. Je pense pas l'avoir déjà croisé par ici. Je me serais souvenu d'une trombine pareil. Impayable, je vous jure. Bref, qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu comptes lui filer le train ?

— T'occupes.

Le pas régulier d'un contingent de la garde urbaine enfla jusqu'à frôler presque les murs de la case, puis tourna à l'angle de la rue. L'officier de tête, d'un timbre ferme, imposa le silence aux jeunes recrues.

— On vous a conté les mêmes âneries, je suppose, relança Miguel, « que lui et ses petits copains parcourent les terres à la recherche de la perle rare, que le capitaine du navire a un faible en ce qui concerne les nécessiteux. (Il se détourna en direction de Kab) J'ai demandé chez les Écuys, figure-toi, l'air de rien j'entends, s'agirait pas de leur offrir la réclame à ces ordures. Devine ? Pas une trace des Cerfs de Saint Trouduc dans nos papelards, inconnu au bataillon, les gaillards. Un équipage soi-disant implanté qu'il bavait, l'autre cloche. La blague. Ils nous prennent vraiment pour des cons. »

— Moi, j'y crois.

— Arrête tes conneries.

— J'admets que t'as eu affaire à un sacré numéro. Mais chez nous, ça s'est déroulé différemment. Le mec connaissait son sujet. J'ai pas mal cogité tu sais, et plus le temps passe, plus je me dis que...

— Qu'ils se sont bien foutus de ta gueule ?

— Je rigole pas, Miguel. Si tu devais monter un bobard pareil, t'inventerais une équipe fantoche, toi ? Quel intérêt ? Les Aigles d'Éloi, les



Loups, ou les Étalons de Boscos feraient de meilleurs candidats.

— Pas forcément.

— Ton approche est trop simpliste, mon chéri, intervint Talia, « Mettons qu'ils suivent ton idée. Ils endossent le tabard des Aigles, par exemple. Ils se reposent sur la popularité du Titan noir. Ils gagneront en visibilité, ok. Et après ? Leur combine risque d'attirer l'attention. Ils pourraient perdre le contrôle, subir un démenti, ou pire, s'exposer aux foudres des cellules de supporter locale. Un sacré pétrin en perspective. »

— J'aurais pas dit mieux, aboya Miguel, qui s'octroya en guise d'interlude une rasade d'eau tiède. « L'avantage avec une petite équipe, c'est qu'ils peuvent se permettre de déformer la réalité. Tiens, leur fameux programme justement ! Remarque ils ont joué gros sur ce coup-là. Personne irait s'emmerder à former des crasseux de notre trempe. Ça tient pas debout. T'imagines un peu le coût total des opérations ! »

Le butor postillonnait, s'agitait sur son siège. Sur le point de débarrasser les couverts, Talia posa une main rassurante sur son épaule. Ébranlé, Kab croisa les bras en signe de protestation. D'ordinaire, il concédait sans mal la victoire à quiconque le défiait sur le terrain de la dialectique. Il se contentait d'acquiescer, de suivre le mouvement. Il se savait naïf, malléable. Les bévues commises auprès des commerçants du quartier lui valaient la réputation d'un doux rêveur.

Il n'en démordit pas, cette fois. Inédits ou non, la parole de Darius sonnait juste à ses oreilles. Aussi défendit-il son idée jusqu'au bout.

Le couvert desservi, Miguel résolut de se rouler une cigarette. Talia dégaina sa plume et son encrier. Les garçons, d'un commun accord, sortirent se dégourdir les jambes. Ils marchèrent longtemps parmi la population, saluèrent qui de droit. Le passage des riverains s'amenuisa. Les exploitations paysannes remplacèrent les pavillons alentour.

Ils s'établirent sans y penser à leur point de chute habituel.

— Il m'a dit qu'il a contribué en personne à mon évaluation, le 24. Qu'on s'est battu avec les Griffons, reprit Kab, qui n'en démordait pas. Étendu dans l'herbe, les pieds en éventail, il dégagea d'un geste machinal



une nuée de grillons tapageurs. « Ça s’invente pas quand même ! »

— Ils nous épiaient. Ça prouve rien, soupira son ami. Une clope ?

— Non, merci.

— Tant pis pour toi.

Sa cigarette crépita en une giclée d’étincelle. Deux geysers d’un blanc nacré fusèrent à travers ses narines. Il rajusta son bonnet.

— Je comprends, quelque part, mon pote, que tu t’accroches comme ça. C’est beau de rêver. Mais s’agirait de grandir un peu. (Nouvelle bouffée) Hum. Gladiateur... ça sonne bien j’avoue. Ça m’était jamais venu à l’esprit, figure-toi, alors qu’on passe nos soirées à singer ces types-là.

— Tu t’y vois carrément enfaîte ! éclata le colosse, ragaillardi.

— N’importe quoi. C’est pas mon genre de donner des entretiens à tire-larigot, de signer des autographes et... Bon, ok, qui ne le serait pas ? Mes avis qu’ils palpent de sacrées sommes, les athlètes, hé hé. Hey, va pas croire que je te soutiens pour autant ! Cette histoire, elle pue la merde !

— Imagine un peu, le coupa Kab, imperméable à la critique. « Visualise les grosses bâtisses de la capitale, la cathédrale Sainte Christina et ses échafaudages, les jardins fleuris. On mènerait la belle vie, mon vieux. On pourrait voir les matchs, n’importe lesquels. Une vue imprenable, des places assises. On ferait partie de la famille, hein, alors pourquoi pas ? Ça te ferait pas mal de passer à côté de tout ça ? »

— Ce qui me fait mal, c’est que tout ce que tu vas récolter là-dedans, c’est un trou dans ton épargne. Tu crois pas que t’as assez de problèmes comme ça ? Tu te voiles la face, mon pote.

Sur quoi, Miguel se redressa, dénoua sa ceinture, s’éloigna. Son sexe à l’air libre, il soulagea sa vessie contre le pylône d’une clôture.

— Bon. Si on causait de choses concrètes un peu. La maison, ça va ? Les retouches tiennent les coups ?

— Impec. La pluie a à peiner filtrée hier au soir.

— Bien. Et l’autre timbré, ça avance ?



— Latisma ?

— Le premier apôtre ! Paraît qu'il a tapé un scandale hier justement. Qu'est-ce que t'attends pour intervenir ? Qu'il s'en prenne à ta femme, à ton gamin ? Tu te ramollis, mon pote. Crois-moi, ça va te coûter bonbon un de ces quatre matins. Tu l'auras pas volé, celle-là, en fin de compte.

Kab, qui jusqu'ici brillait d'allégresse, sombra en un mutisme foudroyant. Il songea, tourna, retourna la question, s'efforçant de produire une excuse, un alibi, n'importe quoi. Il ne sut quoi répondre.



Chapitre 12

Miguel Fuerte

Agris 09 Juven 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

*

7 heures. Le trafic battait son plein. La naissance du jour éclairait les fabriques, les usines blotties à la lisière intérieure du Delta. Les falotiers, par équipe de deux, maniaient échelle et gaffe au pied des lampadaires. Depuis les hauteurs, le secteur industriel figurait une véritable fourmilière.

Les sifflets tintèrent. Le tapis libéra une nouvelle fournée. La chaleur ondulait, tannait le cuir des combinaisons. De fins lisérés de fumée opaque s'échappaient des fûts des conduits. De vagues silhouettes munies de gorgerins et coiffées de casques grillagés émergèrent au pied des monticules fraîchement tombés. D'autres circulaient à vive allure, un cylindre, une plaque rougeoyante suspendue au-devant d'eux. Un chuintement suraigu validait les termes de leur périple. Considérant une pièce de métal moulée, Miguel se pencha en avant, attesta de la qualité du produit. Satisfait, il s'empara du lot, reparti de plus belle. Il s'activa à travers le brouillard ardent. Arrivé à destination, il plongea l'objet en un bain saturé d'une eau trouble. « Le boulot ici, c'est pas compliqué, tu verras ! » brayaient les surveillants aux jeunes recrues. « T'attends l'appel, et tu tries. Le bon du mauvais grain, tu connais ? Bha c'est pareil ! » L'emploi des non-qualifiés consistait en effet en une expertise rapide et simpliste. La production des forges tombait en une première cuve. Un signal sonore interpellait les manœuvres. Les composants jugés



recevables, à savoir exempt de défaut majeur, atterrissaient en une seconde alvéole destinée au refroidissement, puis étaient assemblés dans les salles adjacentes. Les « disgracieux », impropres à l'usage, se trouvaient entassés en de vastes conteneurs dédiés au recyclage. Le cycle se répétait, entrecoupé de courtes pauses. Les travailleurs respiraient alors, à l'abri du brasier.

« Cinq minutes », aboya le coordinateur. Les équipiers concernés retirèrent camails et protections, se désaltérèrent à convenance. Leurs gants présentaient des trous béants. Les vêtements fournis par la société s'effilochaient. Ils arboraient des rougeurs sur la peau, des cloques sur les mains. Des traces de brûlure piquetaient leurs bras puissants. Des plaques de chairs translucides déformaient leur visage résigné.

Ils se réunirent bientôt.

— Bon dieu de merde, ahana un vieux briscard à la toison luxuriante. Il déglutit, dégrafa son collet, épongea la sueur sur son front plissé. « Et vous supportez ça tous les jours, les jeunes ? »

— Faut bien.

— T'es nouveau ici, l'ancien. Je me trompe ?

— Eh, vous connaissez pas la dernière, le coupa un ouvrier en nage. « Il paraît que les garde-côtes ont encore repêché une série d'épaves à l'aval de l'estuaire. Des coquilles vides. Pas un macchabée à bord, rien. La belle affaire. Les astrologues accusent les tornades, les monstres marins ou je ne sais quoi. Je vous jure, qu'est-ce qu'ils inventeraient pas là-haut pour vendre du papier. Ils nous prennent vraiment pour des cons.

— C'est clair.

Son casque à ses pieds, Miguel aplatit ses quelques cheveux épars, cracha. La température était telle que son mollard dégrossit de moitié en plein vol. Les sifflets retentirent.

— Terminé ! Retour au fourneau, les gars !

Nanti pourtant d'un physique charpenté, le vieil homme demanda son congé après une énième reprise, événement commun du point de vue



des surveillants. La main-d'œuvre ne manquait pas sur la périphérie. La firme renouvelait ses effectifs à intervalle régulier.

Neuf heures. L'onction matinale obtenue, Miguel franchit le portique d'entrée de la sidérurgie. Son baluchon sur le dos, il chambra à loisir Alvar, le factionnaire installé au poste et préposé à la sécurité.

La procession s'étalait de l'autel de plein air au complexe, formait un genre de fourche à trois dents à l'intérieur. Un surveillant s'époumonait au bout de chacun des embranchements. Ils s'assuraient de la présence des manœuvres de sorte à conserver les meilleurs rendements. En bout de file, profitant des conflits inhérents aux partages des ressources humaines, le butor échappa à la vigilance des matons. Il vira sur la gauche, s'engagea en une allée déserte. Il déboucha bientôt à hauteur de l'arrière-cour d'un vaste entrepôt. Le marquage au sol délimitait l'emplacement de divers fourgons, le tout suivi d'autant d'abreuvoir. Des chevaux sanglés mastiquaient leur pain quotidien.

Une plateforme d'exportation. La sidérurgie pourvoyait les casernes situées sur la périphérie, l'armée royale ainsi que la cité minière de Rinera, dressée en deçà de l'axe Puerta. Le centre névralgique des terres arides. Un commerce surveillé. En pratique.

— Holà, tâcheron, qu'est-ce que tu fiches par là, Bon Dieu de merde ? Tu t'es perdu ? Ce secteur est réservé aux seuls grossistes.

— Abrège, Fito, putain, répliqua Miguel du tac au tac. (Il cracha) Figure-toi qu'il y'en a qui bosse ici, contrairement à toi.

— Charmant.

Habillé d'un bel ensemble aux couleurs bigarrées, le responsable se porta à sa rencontre. Prétextant un salut formel, le butor plaque sa paume contre son uniforme. L'autre recula, épousseta son pardessus.

— Argh. Fais attention un peu ! pesta Fito. Il chercha à se donner une contenance. « J'ai l'air de quoi maintenant, avec toute cette suie ? »

« D'un sac à merde entiché d'un costume trop court à mon goût, si tu



veux savoir », songea Miguel. Fito Perista était un type exécrable, apte à vous rédiger un rapport complet sur présomption, mais incapable de tenir une minute dans la fonderie. Ce blanc-bec commandait au vétérân. Il touchait un salaire trois fois supérieur à celui de l'ouvrier moyen en échange de la gestion du personnel surveillant, un poste ô combien symbolique réservé aux traîne-savates. Il devait son entrée au concours de l'un de ses oncles, huile haut placée sur le Delta. Indécrottable selon la rumeur. Et c'était peu dire. Aussi menait-il la vie dure à ses obligés. Fito imposait SES règles, SES quotas, SON règlement à qui grattait sous sa coupe. Il percevait en guise d'excuses de copieux pot-de-vin, jouait les receleurs sur son temps de travail. Les décideurs n'ignoraient pas ses écarts, ils s'entendaient pourtant à conserver son amitié et celle de son parent. Peu disposé à ménager le sacro-saint garçon, Miguel se permettait de le rudoyer un brin. La menace abstraite d'un hypothétique renvoi ne l'effrayait pas. En outre, sa réputation terrifiait Fito, qui préférait éviter la confrontation. À dire vrai, il s'amusait royalement de cet ascendant psychologique.

— Ah, les Écuyers... Parait que les Griffons vous l'on mit sévère le mois dernier. Ils vous ont soutiré votre emblème, c'est ça ?

— Une bannière. Faut te tenir au jus un peu, ma gueule.

Sur quoi, Miguel décrocha de sa ceinture une bourse fermée d'un nœud. Il la jeta à Fito, qui contempla celle-ci d'un air de connaisseur. Sa langue claqua par trois fois.

— Ça te dérange si...

— Nan. Fais-toi plaisir.

— Je fais gaffe maintenant, tu sais. Et puis, on est jamais trop prudent par les temps qui courent.

Il étudia en détail un premier écu, tata de la bourse. Il se saisit d'une pleine poignée de piécettes. Les bronzines tintèrent, et Miguel remarqua l'extrême pureté de ses doigts crochus. Une putain de peau bébé.

— Qu'est-ce que je te sors à ce prix là ?

— La marchandise habituelle. Deux tiers de ferraille pour un de rivet.



Dix jours grand max.

— Avant l'éclosion, quoi.

Silence.

— Écoute Miguel, on a toujours été en bon terme toi et moi. Mais vous n'êtes pas les seuls à vous préparer. Je dois composer avec tout le monde, si tu vois ce que je veux dire.

Des négociations s'engagèrent. Miguel marmotta de nouvelles propositions, diffama au propos de la concurrence. Selon la rumeur, les types de la coalition du sud riaient aux dépens du digne receleur, critiquaient sa naïveté, ses privilèges. L'intéressé répliqua qu'il ne laisserait pas passer pareils outrages. Il campait toutefois ses positions.

— OK, OK. T'as gagné, éclata Miguel, les mains en l'air en signe de reddition. « La moitié, ça te semble réglo ? »

— Pas de sangles ?

— Nan. On a déjà ce qu'il nous faut.

« Ferraille ; rivets ; sangles », autant de jargon propice à créer la confusion chez les quidams. Le monde de la contrebande regorgeait de tels raccourcis pratiques. Ainsi, la « Ferraille » désignait les articles bon marché à visée d'entretien : des lamelles d'acier, des écrous perdus, de la limaille de fer. Les « rivets » rassemblaient les reliquats standard. Une joue munie d'encoches prélevées d'un futur morion par exemple, un pommeau, l'umbo d'une rondache. Les « Sangles » enfin, organe forgé d'une seule pièce, et par conséquent de haute valeur. On dénombrait par ce vocable les plaques destinées aux armuriers des milices, les jambières, les gants. Férés de divertissement, les Écuyers répugnaient l'usage des armes. Ils endossaient au combat des protections sommaires, des poitrails rembourrés de paille sèche, des casques bosselés, redressés par la compétence de quelques artisans volontaires. Les Aigles ou la Meute, en revanche, s'équipaient tel d'authentiques fantassins. Drapé sous les traits du purisme traditionnel, ils guerroyaient la lame au poing. Insatiable bidasse en quête d'expansion. Les commandes étaient traitées d'homme à homme puis, selon les termes discutés, honorées en temps et en heure.



Les fournitures choisies atterrissaient en un caisson dûment oublié en un lieu prévu, déposées par un employé soudoyé d'avance. Fito ne se contentait pas d'alimenter les casiers des équipes. Miguel le savait acouiné avec les barons. Une affaire juteuse, mais pas sans risque.

L'offre entendue, Fito fixa son attention au loin, s'accorda un instant de réflexion. Il se déclara satisfait.

« Pauvre cloche », jubila Miguel, à part lui. Blessé dans son amour propre, cet imbécile s'était laissé piéger aux jeux de la surenchère. La transaction accomplie, il s'en retourna vers l'entrée. Il feignit une bête erreur d'embranchement, rejoignit les manœuvres.

Il reprit son poste sur la chaîne de production.

Midi. Groupées par pairs, par trios, par quatuor, mères et enfants s'agglutinaient autour des gazettes du quartier. Celles-ci dispensaient à loisir leurs discours toniques, soupe infâme, insipide, bouillie maintes et maintes fois prémâchée, servie à volonté. Miguel écrasa son mégot.

Incapable de supporter plus longtemps les cancons des rombières, le butor coupa la queue d'un air affairé, sans se soucier un seul instant de l'avis du commun. Il filait tel un foudre de guerre, menaçait qui se permettait d'intervenir de lourdes représailles. Les bedeaux, en apparence stricts et fermés, ne tenaient guère à s'attirer des problèmes. En présence du clerc, il s'inclina, fervent, leva vers le ciel l'index de sa main droite.

— Je vous pardonne, mon fils, ânonna le religieux, puisse l'Unique vous accompagner sur ces terres, et par delà le grand continent.

L'onction à peine ordonnée, Miguel s'inséra sur la file sortante, quitta l'autel. Il s'alluma une nouvelle cigarette, rajusta sa casquette plate. Il considéra la cohue par-dessus son épaule, tourna à l'angle de la rue. Adossé à l'abri des regards, il tira une latte. Ses doigts tremblaient. Ses orteils semblaient sur le point d'éclater les coutures de ses sandales. Rires et bavardages tintèrent à ses oreilles. Il se pencha la tête la première, décrivit la population rassemblée. L'oraison quotidienne obtenue, les bonnes gens s'engageaient sur la travée, embrassaient leurs enfants, les



confiaient à qui de droit. Elle n'était pas là. La fumée s'éleva par panache saccadé. « Dépêche, dépêche, dépêche... ». Il renouvela son inspection.

Une fois, deux, trois. Enfin, il repéra sa cible.

S'humectant les lèvres, il sortit de sa cachette, suivit celle-ci le temps d'un court trajet. « Visage rigide ; cheveux châains ; nombreuses breloques ; dignes d'une quinquillerie. Ça correspond. »

Quelle approche, ce coup-ci ? ; quelle ruse lui permettrait de boucler la chose vite fait ? Bha ! Il improviserait sur place.

Le moment venu, il dépassa la jeune femme au pas de course, rua. Il l'entraîna de force en un boyau désert du dédale de la périphérie.

— Qu'est-ce que vous... Arrêtez ! Arrêter, vous me faites mal ! »

Elle entreprit de se débattre, de hurler. Miguel lui fourra une chaussette sale en travers du gosier. « Ta gueule ! Ferme ta putain de gueule ! ». Les secousses reprurent. Ses nombreux bijoux carillonnaient. La malheureuse battait des bras, des pieds. Elle suffoquait, scrutait les alentours à la recherche d'une aide providentielle. Au loin, le grondement des foules se poursuivait. Un vendeur à la sauvette installé de l'autre côté de la rue rassembla ses effets en une couverture vert-olivâtre. Il haussa les épaules, détourna la tête, puis disparut sans demander son reste.

— Graciela Chirrido, je présume ? avança Miguel, la clope au bec. La jeune femme déclina. Il raffermi sa prise. « Oué, je te déconseille de mentir, j'ai l'œil pour ce genre de truc. (Il expira par les narines deux geysers blancs) Écoute, je m'en vais te libérer, à présent. On va causer bien tranquillement, comme de vieux amis. Un cri de détresse, et je frappe juste ici, au creux de la mâchoire. Avec ça, autant dire que les grandes tirades, c'est terminé jusqu'au Nouvel An. On est d'accord ? »

Nouveau tintement métallique. Peu disposée à coopérer, l'intéressée semblait au contraire mémoriser le profil de son agresseur. Ses boucles d'oreilles, ses bracelets garnis de symboles ésotériques cahotaient. Sa respiration s'accélérait au rythme de ses imprécations étouffées. Il l'avait observé tout à l'heure. Cette mégère imposait le respect aux commères du quartier. Un vrai moulin à paroles.



Une majorité d'êtres humains rechignaient par nature à courber l'échine. Une poignée seulement renouvelait cet exploit devant un péril concret. En un mot : « Que de la gueule ! »

Miguel résolut d'ôter le bâillon malgré l'absence de réaction.

— Argh ! Non, mais vous êtes malade ! Vous êtes qui, bordel ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Le Greffier m'envoie.

— Hein ?

— Vous lui devez de l'oseille. Je suis venu prélever son dû.

— Je le connais pas ! s'insurgea l'autre. Je dois de l'argent à personne, moi. Et j'ai du travail. Les gens honnêtes, vous savez, il gratte à l'usine. Ils s'inventent pas une vie !

Dès lors, la susnommée Graciela ne cessa de jouer les martyrs. Elle prétextait une erreur sur la personne, entendait en référer en hauts lieux. Elle tenta par deux fois de lui fausser compagnie, manœuvre avorté par la menace d'un châtiment corporel.

— Puisque je vous répète que je le connais pas, ce bonhomme, encore moins votre Copra. Vous allez me foutre la paix, oui ou merde ?

— Copa, rectifia le butor, « Écoute, cocotte, j'en ai ma claque de tes salades. Tu vas me dire où tu planques ton blé. Mieux, tu vas me conduire sur place, histoire d'être sûr que tu me prends pas pour un con. Pas la peine d'essayer de me la faire à l'envers. Je connais toutes les combines, toutes, et je manque pas d'imagination, tu peux me croire. Je faisais déjà raquer les commerçants de mon bled quand j'étais minot. Ils filaient droit les mecs, pas un pet de travers. À moins que tu préfères un aperçu ? (Il approcha son visage de celui de sa victime, souffla. L'autre détourna la tête) On m'a donné ton adresse, et je pourrais bien renouer avec la tradition d'ici cette nuit, si tu vois ce que je veux dire. »

Le coup porta cette fois-ci. La jeune femme retrouva la mémoire. Elle convint aussitôt de payer séance tenante les dettes engagées auprès du prêteur sur gages. Sa cassette déterrée, ses fonds perçus, vérifiés, Miguel



abandonna sa proie à la solitude.

« Suivant », lâcha-t-il à haute voix.

Mères et enfants truffaient les voies de la première avenue. Des gamins circulaient. Qui chargés de lourds sacs de farines, qui mâchonnant un quignon de pain, ou fouillant à l'intérieur des poubelles. Des troupes de musiciens en haillons égayaient ce spectacle hétérogène.

Descendant le boulevard, Miguel avisa un long convoi tracté de chevaux puissants. Des grillages épais protégeaient l'habitable des véhicules. Des miliciens armés veillaient ses fourgons. Les ordres tonnaient à qui mieux mieux. Debout sur leur promontoire, les cochers s'entretenaient avec les palefreniers. Une fortune immense, démesurée dormait à deux pas, tant et si bien qu'il ne pouvait en saisir la réelle étendue. Sur chacun des wagons luisait la mention « MDL », ou Medellín. Basée au cœur de la ville fortifiée de Rinera, la société exploitait un important gisement d'argent. Elle garnissait les manufactures, les bijouteries chics, pourvoyait aux besoins à l'effort de guerre. Elle fournissait les chantiers navals dressés à l'embouchure des terres fertiles. Que ne pourrait-il entreprendre, le magot tiré des caisses de cette seule expédition en poche. Il s'imaginait prétendre à quelques titres de noblesse. Il planterait là ses créanciers. Il quitterait Pigante. Adiós, bon débarras ! Tout est permis à qui dispose des fonds nécessaires.

Il s'ébroua. Cette somme, jamais il n'en verrait la couleur. Alors à quoi bon ? Il était né le cul dans la merde, il terminerait ses jours au fond du charnier, comme tout le monde. La rage au ventre, il délava la côte. Il ignore les murmures, les commentaires des va-nu-pieds qui s'agitaient à l'ombre des tonnelles. Un sexagénaire installé à l'ombre cru bon de ricaner à son passage. « Ah ! Tu te marres, hein, Copa, salopard », éclata Miguel, sans prêter attention à l'ancien. Celui-ci faillit en basculer à la renverse. « On compte sur toi, chantait-il, détachant chacune des syllabes. Vous m'avez refilé vos pires clients. La lie de cette putain de société à la manque ! Vous me paierez ça, les gars. Paroles ! » Ainsi poursuivit-il sa route parmi les décombres, les clochers détruits du dortoir ouest. Les



portes, les volets des cases claquaient derrière lui. Les chalands s'éloignaient d'un accord tacite. Il gagna le boulevard, ruine intangible, rongée d'humidité. Les guetteurs employés par les barons le surveillaient.

— Hey Fuerte, Fuerte, mon vieux, où est-ce que tu crois aller comme ça ? T'as un sacré culot de te pointer ici après ce que t'as fait.

« Merde. » Ignorant l'appel de ses détracteurs, le butor réajusta son bonnet, arpenta les lieux d'un pas paisible, s'accroupit. Il repéra à proximité un genre de planchette gravée commémorant les actes d'un glorieux héros. « Saint José, saint patron des artisans et travailleurs. »

Ou est-ce qu'il avait entendu ça, déjà ? Il se retourna.

— Puisque vous comptez me filer le train, les mecs, autant vous rendre utile. Je cherche un certain Trampa. Enrico Trampa. Ça vous parle ?

— T'as de la veine, c'est justement un gars de chez nous, rétorqua d'un ton nonchalant le chef de bande, un grand gaillard aux oreilles décollées. « On peut te présenter si tu veux. »

— Je crains qu'il s'agisse d'une affaire privée, Pariss. Le Greffier m'envoie récupérer son grisbi. Vous êtes plutôt en bons termes, non ?

— J'irais pas jusqu'à dire ça. Mais si le Greffier prétend qu'un de nos gars lui doit de l'oseille, je suppose qu'on peut lui faire confiance. À moins bien sûr que t'aies inventé toute cette histoire. T'es sûr de ton coup ? À la différence de toi, Enrico c'est pas le genre à laisser traîner des ardoises. J'ai pas raison, les mecs ? De toute évidence, il y a erreur sur la personne. Enfin, la hiérarchie tranchera. Vide tes poches. On part en balade.

Aussitôt deux gorilles l'encerclèrent. Ils l'invitèrent à ouvrir son sac, à retourner ses fontes. Ils palpèrent ses vêtements. Enrico Trampa... La coïncidence était trop belle. On l'avait chargé de cette besogne à dessein, en connaissance de son passif avec ses subordonnés. Il était clair que Pariss ne se contenterait pas d'une simple entrevue.

« À quoi tu pensais au juste, à beugler comme une oie en pleine rue, à une heure de pointe qui plus est ? se fustigea-t-il. T'aurais eu plus vite fait de louer les services des crieurs publics, pauvre crétin ».



Il haïssait ses types. Il haïssait ce qu'ils lui renvoyaient. Jadis, il partageait de semblables aspirations. Ce désir ardent d'indépendance, cette unité fraternelle, cette soif de sang. Né durant les guerres vertes, et par conséquent privées de l'apport essentiel d'une figure d'autorité (la conscription s'emparait en ce temps-là des hommes en âge de combattre) Miguel se targuait à ses seize ans de disputer le plein contrôle de sa paroisse. À l'époque, il arpentait son domaine en grand seigneur, pillait les commerces, rackettait les faibles, annihilait ses rivaux. À la maison, il terrorisait sa mère et son frère aîné. Dévorer, ou être dévoré. Son credo ne souffrait aucune exception. Accompagné toujours de Kab, son féroce lieutenant, il s'était taillé une solide réputation.

Il regrettait aujourd'hui cette période de sa vie.

— Doucement. Les préliminaires, c'est le plus important.

— Ferme-la, Fuerte, gronda Pariss. « Ferme-la, où je te jure que... (il se tut, perplexe). Attends un peu. Qu'est-ce que tu caches, là ? »

Miguel parut découvrir ce détail insolite.

— Oh, ça ? Je suppose que je serre les poings parce que je peux pas vous encadrer. Les vieux réflexes.

L'inspection se poursuivit. Le chef de bande sortit de son étui un stylet rudimentaire, contourna le captif, lequel le gratifia d'un léger rictus. « Ouvre. Vite », grinça Pariss, l'arme au poing.

— Rhooo, ça va. Si on peut même plus plaisanter. Qu'est-ce que tu crois, que j'ai ramassé des petits cailloux ? Sans déconner, vous avez quel âge ? C'est des feintes de gosses ça. Regarde, si ça peut te rassurer.

Bras tendu, il dévoila, imperturbable, le contenu de ses doigts calleux. La gauche, puis la droite. Vides. « Tu vois ? Pas de quoi s'affoler, mon grand. » Et ce disant, il asséna un uppercut magistral à Pariss, si bien que ses jambes se dérobaient sous son poids.

La pointe vola. Ses comparses répliquèrent, mais trop tard, déjà Miguel déjouait la charge du premier, fracassait d'un coup de pied les parties génitales du second. Occupé à passer à tabac Pariss, il encaissa un direct en plein visage, se ramassa sur le sol. Il se redressa, commenta l'état



remarquable de la dentition du dernier assaillant en lice. Passionnés par l'échauffourée en cours, badauds et fouineurs les encerclaient. Il dévia une seconde attaque, plaça une feinte, exécuta un croche-pied. La chute calculée de son ennemi lui valut de timides applaudissements. Il dégagea du pied le stylet perdu.

— Toi, enchaîna Miguel en direction de l'assistance. « Toi, là... Oué, toi... approche... Approche où je t'en colle une. (Il cracha, reprit son souffle) Enrico Trampa... ça te parle ou quoi ? »

17 heures. De retour de son expédition, Miguel arrêta son choix sur une brasserie en bordure de périphérie. Il commanda une bière, savoura son repas. Installé près des cuisines, il retira ses sandales, lissa son long bouc. Il siffla la sortie des hanches sensuelles d'une jeune serveuse, laquelle lui rendit son hommage par un clin d'œil complice. Simple démarchage publicitaire destiné à hameçonner les clients.

Un groupe d'ouvriers proposa à qui souhaitait participer un jeu de cartes. Il résolut de quitter les lieux.

Il regagna son appartement, claqua la porte. Il jeta son paquetage sur le lit, dissimula le pécule récolté à la sueur de son front à l'intérieur de son sac de frappe. Poêlons et ustensiles macéraient çà et là. De formidables moutons de poussière volaient à mesure de ses déplacements. Le seau d'eau relatif à sa toilette était vide, renversé sur le sol de terre battu. « Ah, putain. Mais qu'est-ce que j'ai foutu encore... ». Hier au soir, il était rentré rond comme une queue de pelle, incapable de poser un pied devant l'autre. Il avait entrepris divers exercices physiques, dont une série de pompes sautées, des étirements, suivi de la confection rapide d'un léger frichti. Le ballonnement n'avait pas cessé. Pires, il avait rendu son dîner par la bouche et les narines. Il avait salopé ses vêtements. Il s'était accordé une douche, une bonne douche tiédasse, tout habillée. Il avait bien dormi.

Après une visite au puits communal, Miguel se retrancha chez lui. Il alluma un cierge, vérifia par trois fois le verrou, crocha le volet. Il écarta d'un geste sec la tenture suspendue camouflant la remise, en exhuma une



pièce de tissu. Il en dégagea une lame fine et pointue, dont il caressa les courbes du bout des doigts. Il soupira de soulagement.

Cela le rassurait de la savoir auprès de lui.





Chapitre 13

Aysa-kabir Grande

Damir 12 Juven 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

*

6 heures. Trois tonalités claquèrent. Les couvertures frémirent. Abruti par la fatigue, Kab se renversa sur le dos. Il parcourut la couche à l'aveugle, en quête de réconfort. Personne. En lieu et place de son épouse ne demeurait qu'un espace vacant. « Ah, c'est vrai. Elle bosse du matin, cette semaine. » Il se laissa glisser hors du lit, enfila sa chemise sans manches, déplia le volet.

« Merci. Courage, Madame », lança-t-il, sans réfléchir.

Sur le point de rentrer, il s'attarda, penché à la fenêtre. Un genre de naine à capuche patientait sous le chambranle. Le lampadaire planté en bordure de la travée éclairait ses traits disgracieux. Il voulut s'excuser, mais l'inconnue lui coupa la parole. La vieille Stela était souffrante. La naine la remplaçait jusqu'à nouvel ordre. Sur quoi, elle tourna les talons, passa au logement suivant. Kab haussa les épaules, s'en retourna à l'intérieur. Il aurait souhaité connaître l'état de santé de la malade, si elle avait besoin d'une aide quelconque, n'importe quoi. La récurrence de ses crises de démence l'inquiétait. Inutile d'insister, les suppléantes ne partageaient pas ces choses-là. Elles conservaient jalousement leurs cancons à l'abri du public, de peur d'en éventer l'exclusivité.

Son sac sur l'épaule, Kab buta contre un objet posé sur le sol. Il



étouffa un juron, s'accroupit, à la recherche du coupable. Épaulé par la lumière extérieure, il exhuma une toupie à bord pointu, un jouet acheté peu après la naissance de Pedro. Un an déjà. Il s'étonna de la file du temps. Les moissons approchaient. D'ici deux semaines environ, la fête de l'éclosion battrait son plein. Il lui tardait d'y participer.

De retour sur les chantiers, il s'attela à ses corvées quotidiennes. L'installation des échafaudages achevée, il s'affaira à l'inventaire, consignait les outils, les matériaux disponibles en ce début de matinée. « Une activité capitale au bon fonctionnement de l'entreprise », cancanait à tout bout de champ le contremaître Amargado. Les vols étaient monnaie courante. Et malgré le passage des patrouilles, malgré les châtiments exemplaires administrés aux maraudeurs, chaque semaine apportait son lot de disparition inexplicable. Des marteaux, des clous, des planches, de la colle, du mortier. De maigres larcins, mais qui constituaient un sérieux préjudice sur le long terme. On parlait même de sabotage. En vérité, les hommes de l'urbaine rechignaient à défier la mainmise des barons. Les chefs d'équipes puisaient dans les stocks, puis s'arrangeaient à incriminer un ou plusieurs de leurs subalternes. (Amargado bénéficiait de la combine, mais traquait sans répit les mouchards) Faute de considérations, les profiteurs s'arrogeaient d'eux-mêmes une prime au rendement, ou se ménageaient une épargne auprès des trafiquants locaux.

Conscient de ses malversations, Kab s'accordait à fuir ce type de transaction. Il préférait jouer les ignares.

Au détour de cette réflexion inopinée, il perdit le compte de son calcul, recommença. Les mathématiques n'étaient pas son fort. Pire, il avait régressé depuis ses jeunes années sur les bancs de l'école monastique. Son père, maussade, taciturne, l'enjoignait à l'époque à travailler dur. Il l'encourageait à sa façon. Les sœurs en revanche désespéraient de ses piètres aptitudes. Aujourd'hui encore la situation se répétait. À la maison, Talia peinait à lui inculquer les bases de l'algèbre, lui serinait d'un air faux qu'il progressait à bon rythme. Sur les chantiers, Amargado amusait la galerie de ses lacunes. Ce dernier le chargeait chaque matin du chiffrage des fournitures. Il le pressait, s'offusquait de son manque de vivacité une fois la tâche engagée, avant de railler ses



résultats auprès des chefs d'équipes. Il déclarait à ce sujet chercher à parfaire sa formation, prétexte idéal au renouvellement de l'expérience. En conséquence, Kab redoutait ce rituel désagréable. L'inventaire complété, l'humiliation fut cette fois-ci de courte durée. Amargado se contenta d'un rapide commentaire. Surpris de ce ménagement, Kab s'attela de belle humeur au transport de marchandises. Le contremaître le laissait tranquille depuis son accrochage avec le Mancro. Ne l'avait-il pas félicité même de son initiative ?

Préposés toujours au projet de réhabilitation du quartier ouest, les ouvriers circulaient d'une baraque à l'autre, retiraient la chaux gâtée des toits, réparaient les charpentes. Ils constataient des dégâts, dressaient des bons de commande en présence des locataires. Les Mancros soutenaient bon gré mal gré l'effort de guerre, un peloton armé dépêché des ghettos sur les talons. Un paysage ravagé courrait à perte de vue. Les coulées provoquées par les pluies torrentielles de 769 avaient réduit ce secteur à l'état de ruine éventrée. La révolte fomentée au lendemain du désastre avait retardé d'une année au moins la mise en branle des travaux. (Selon les communiqués poussifs des scribouillards de l'administration) À l'heure actuelle, les pavillons commerçants, les auberges disposées en bordure de la première avenue affichaient de décentes devantures. À mesure que l'on s'éloignait du boulevard toutefois, les conditions de vie se dégradaient. En lisière des faubourgs, le long des sentiers creusés par l'habitant, s'élevaient des lignes de constructions en parti écroulées. L'éclairage public manquait, ou ne fonctionnait pas. De hauts monticules formés des décombres récoltés de-ci de-là après la catastrophe bordaient la voie. Des cabanons sordides, des réduits bâtis en guise d'abris provisoires permettaient aux miséreux de coucher au sec en cas de nouvelles intempéries, ou d'éviter les rafles des brigades de salubrité. Des nuées d'insectes vrombissaient autour des cases. Des meutes de chiens errants donnaient la chasse à quiconque s'isolait à la nuit tombée. Les rats pullulaient. Postés à l'angle des cours, à la terrasse des rares débits de boisson, les mouchards au service des barons épiaient les faits et gestes des entreprises de gros œuvres. Ils n'appréciaient guère les étrangers. En ce qui concernait les dortoirs, les prescriptions des propriétaires étaient claires : limiter les dépenses superflues ; ne rafraîchir que le strict



nécessaire. Aussi, les soins portés aux structures étaient régulièrement revus à la baisse. Les possédants se félicitaient de telles restrictions. Les travailleurs, en premières lignes, subissaient la colère des habitants.

Midi. Les cloches du Delta, suivi de celles disposées au détour de la périphérie, s'éveillèrent. Les ouvriers profitèrent d'un répit bien mérité. L'onction accordée, Kab mangea de bon appétit, isolé du reste du groupe.

L'après-midi se révéla autrement plus mouvementé.

La pause terminée, la compagnie gagna un énième pâté de maisons. Le soleil trônait au zénith, la chaleur lestait les corps. Une délégation composée de famille nombreuse les attendait de pied ferme. Elle quitta la tonnelle des lavoirs publics, emprunta un itinéraire connexe au leur. Ils critiquaient à voix basse la nature des matériaux, décriaient les procédures engagées. Un premier jeu d'échafaudage installé, les conjurés entreprirent d'attaquer la conduite des manœuvres. « Pas d'esbroufe, hein, les mecs ? On s'est compris ? » fulminaient les badauds « C'est quoi ça ? Une pointe de colle ? ; Y'a intérêt à ce que le boulot soit correct, où mes cousins et moi, on vous fait la peau ! » Mal à l'aise, Kab réceptionna une botte de chaux surannée, l'entreposa. Il présuma percevoir plusieurs commentaires à son intention, se détourna en direction d'Amargado.

Une cigarette fumante au coin du bec, sa casquette de supérieure vissé sur le crâne, le contremaître apaisait du mieux l'indignation générale. Il affirmait haut et fort connaître les fraudes appliquées par ses employeurs, moquait la prétendue récession pleurée par les élites. Il ne cachait pas son scepticisme à ce sujet.

— Oh, les caisses sont vides. Merde ! La presse est détraquée. Comment s'en sortir ? En ponctionnant les fonds des honnêtes gens, pardi ! Faut pas croire, on est tous logés à la même enseigne !

Tout à son ouvrage, le colosse tendait l'oreille. Amargado égrainait sa harangue. S'agissait-il de ses convictions réelles, ou de simples fadaises propres à s'attirer l'affection de son auditoire ? Quand même, il rencontrait un certain succès auprès des insurgés.

L'incident survint peu de temps après. Deux ouvriers préposés au



recensement avaient validé la restauration d'une étable échouée à hauteur de l'esplanade. Celle-ci, envahie à l'époque par les eaux, présentait deux trous béants sur son flanc gauche. La structure s'affaissait sur ses fondations. Le locataire, un vieil éleveur d'une politesse excessive, avait accueilli la nouvelle avec plaisir, arguant qu'il commençait à désespérer, que son commerce périssait. Son épouse n'avait pas manqué ajouté que l'état du bâtiment n'octroyait au bétail qu'un espace limité, qu'ils avaient dû se séparer de bon nombre de leurs animaux. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils constatèrent de la présence de tendeurs (d'épais chiffons imbibés utilisés en guise de joint) dans les mains de leurs bienfaiteurs. L'éleveur songea d'abord à une mesure préventive, se retrancha derrière la plaisanterie. Il déchantait devant la réaction des deux techniciens fraîchement débarqués, qui lui confirmèrent la nature définitive de ladite installation. À ce stade, il changea d'attitude. La suffisance remplaça la modestie, la violence le savoir-vivre.

À peine les premières bandes de colles recouvrirent leur champ d'action qu'une avalanche de reproches foudroya les deux ouvriers. Ils rebroussèrent chemin, sortirent de l'étable en marche arrière. Armé d'un poinçon réservé d'ordinaire à l'abatage des bovins, l'éleveur les tenait en respect. Il exposait à présent un teint cramoyé.

Sa respiration saccadée secouait sa poitrine. Ses mollets tremblaient. Il pivota sur lui-même, défia l'assemblée.

— Qu'est-ce que vous regardez, les gazettes ?! Postillonna-t-il. « Le premier qui s'en mêle, je lui ratisse les boyaux, vu ?! (Il tressaillit, tapa du pied) Bougez pas, vous, ou ça risque de gicler sec ! »

Les ouvriers se figèrent sur place. Alerté par le vacarme, Kab renonça aux livraisons. Il intégra au pas de course un groupe de collègues, se rapprocha à son tour. Sa carrure imposante lui permit d'observer la scène en détail. L'agitation régnait parmi l'assistance. Travailleurs et chalandes se confondaient en un maillage complexe. À deux pas, le peloton préposé au gardiennage des esclaves s'efforçait de réunir les effectifs. Les Mancros piaillaient, renâclaient, mais pliaient face à la menace des armes.

— Maintenant, vous allez retourner là-dedans, vociféra l'éleveur.



« Vous allez retirer vos merdes fissa, réparez ce que vous pouvez. S’il faut, vous m’en construirez une nouvelle d’étable. Une spacieuse. Ça fera bien. Une somme que je verse au taulier, même pas foutu de tenir les murs debout. Je raque pourquoi moi au juste, hein ? »

— Arrête, mon chéri, s’il te plaît. Tu vas nous attirer des ennuis.

— Des ennuis ? DES ENNUIS ? Ha ! Il bomba le torse, approcha son poinçon de l’encolure des deux hommes. « Convoquez la garde si ça vous chante, les gars ! J’en ai rien à cirer ! De toute manière, on finira tous au fond du charnier, les orbites farcies de belles mouches bleues. Allons ! Appelez-les, que je vous dis, hésitez pas surtout ! »

— Tais-toi, TAIS-TOI ! gronda sa femme. Deux gamines pleuraient, cramponnées à ses jupons.

— Qu’est-ce que c’est que ce bordel ! Qu’est-ce qui se passe ici ?

Jouant des coudes, pestant à l’adresse des flâneurs, le contremaître Amargado déboucha en vue du fauteur de trouble.

— Hey, du schnoque, c’est quoi le problème ? ajouta-t-il, implacable. « Oh, dans quel pétrin vous vous êtes pas fourré les gars ! »

— La ferme ! Vous...

— Pas nous. Eux. (Il pointait du pouce les hautes tours du Delta, campées derrière les remparts) « Mes hommes font juste leur boulot. Vous croyez peut-être que ça leur est égal ? »

— Facile à dire, répliqua l’artisan. « Tout à l’heure, vous aurez tiré un trait sur cette histoire. Vous toucherez vos petits sous. Vous embrasserez vos rejetons à l’heure du coucher. C’est terminé pour nous. Cette étable, c’est tout ce qui nous tient encore à flot, et vous m’annoncez qu’elle restera en l’état ? Que le diable vous emporte. Je vous souhaite des arriérés, que les bridages vous délogent. Le temps viendra. La frontière est mince, vous savez. Vous et moi avons beaucoup en commun. »

Bousculé, Kab éprouva un sentiment de promiscuité à l’égard du producteur. De toutes les cités construites autour de l’axe Puerta, Pigante figurait parmi les plus salubres. Un service spécialisé collectait les ordures



ménagères, dégageait les corps des animaux crevés, récurait les gouttières des bâtiments municipaux. Ils arrachaient aussi les mauvaises herbes. Les vagabonds, les squatters ou les mendiants n'étaient guère les bienvenus sur Pigante. Les malheureux surpris à dormir à la belle étoile écoipaient d'une première amende forfaitaire calculée suivant la période de l'année, puis se présentaient au tribunal, la boule au ventre. Après trois avertissements, ils étaient boutés hors de la ville. Condamnation à perpétuité. Les magistrats n'observaient à ce sujet aucune exception.

Son discours craché à toute volée, l'éleveur renouvela son appel. « L'étable ou la mort », clamait-il, les deux ouvriers en joue. « Je reculerais pas, ça non ». La foule commençait à soutenir son initiative. Amargado dégrafa les attaches de son gilet, retira sa casquette. À l'évidence, la ténacité de son interlocuteur contrariait ses plans. Doté au départ d'un flegme imperméable, celui-ci semblait se liquéfier sur place à présent, partagé entre son dévouement envers ses hommes et le respect des consignes. Il risquait son poste à enfreindre le règlement, sans compter les émules conçus par son éventuel laxisme. « Graciez une fois la victime du bourreau et les détenus du monde entier s'empresseront d'exiger une remise de peine ! » C'était là la devise du contremaître.

La rumeur enflait. Des critiques, des outrages soulevaient les auditeurs. La place croulait sous le poids des doléances. Les bras en l'air, paumes ouvertes, bien en évidence, le responsable avança en direction des otages. « Reste où tu te trouves, mon petit père. Bouge pas, ou tes copains payeront l'addition ! » menaçait l'insurgé.

À la surprise générale, Amargado s'engagea formellement à rebâtir l'édifice. Il prêta serment, pressa l'ensemble des effectifs présent.

« Vous avez entendu le client, les mecs ? Au boulot ! Me faites pas répéter », prononça-t-il, du bout des lèvres.

Un chef d'équipe demanda une confirmation, puis, en l'absence de réponse claire, consentit à suivre les directives du contremaître. Cependant la foule ne décolérait pas. Elle conspuait les travailleurs, hurlait au passe-droit. D'aucuns menaçaient d'en référer aux tribunaux, d'autres postulaient à une seconde inspection. Cependant l'éleveur ne daignait



toujours pas relâché sa prise.

— On peut dire que t’as touché le gros lot, mon vieux, grinça Amargado. « Maintenant, laisse filer mes gars. »

— Et qu’est-ce qui me garantit que tu me joues pas du pipeau ? Rien, nada ! résista l’insoumis. « Un papelard signé, je demande. Pas moins. J’ai compris ton manège. »

— Ma parole te suffit pas ?

— Fais ce qu’il te dit, chéri, pour l’amour de Dieu.

Les négociations n’avançaient pas. Le digne artisan réclamait la justice, mais se savait au fond perdu, promis à battre la campagne à la poursuite d’un nouveau havre de paix. Un rêve idiot, un mirage auquel aspiraient les nomades, les désœuvrés, les bandits de grand chemin. Une mort atroce les attendait, lui et les siens.

— Un papier ! Une preuve ou rien !

Des projectiles commencèrent à pleuvoir. Amargado approcha. L’élève hurlait. La femme pleurait. Les gamines s’accrochaient à sa blouse crottée. La populace s’ingéniait à défendre leur voisin.

On annonça la présence d’un régiment de la garde l’urbaine.

Aussi sec, le déséquilibré se jeta sur Amargado, lequel plongeait de côté. La pointe de l’arme entama la chair à hauteur de son flanc. Il s’en fallut de peu qu’il fût transpercé.

Ses longs doigts charbonneux fichés en travers de son vêtement, Kab l’empoignait par la manche. Ils échangèrent un regard entendu. « Chef, ça va ? » « Oué ». Agité de convulsion, le contremaître parut poser les yeux sur lui pour la première fois. Un rictus déforma ses lèvres. Un appel retentit au loin. Ceinturant de ses bras puissants le corps transi de son supérieur, Kab reçut sur le crâne un objet lourd. Une mitraille de gravillons suivis. Une marée humaine submergea les manœuvres. Le colosse cracha, ramassé sur lui-même. Il aperçut les visages connus de plusieurs de ses collègues aux prises avec les riverains. Disparus, l’élève et ses otages, sa femme explorée et ses deux enfants. Alliés et ennemis se confondaient.



Seul subsistait le chaos, l'insondable mêlée générale. S'assurant de la relative sécurité d'Amargado (sa plaie suintait à travers son bleu de travail) il résolut d'extraire ce dernier du champ de bataille.

Un solide gaillard entreprit de le corriger. Il se retourna d'un bond, accueillit du même coup la charge conjointe de deux de ses semblables. Un liquide chaud coulait sur sa nuque. L'émotion durcissait ses traits. Les muscles bandés, il terrassa sans trop de difficulté les deux béliers, projeta d'une embardée le premier de ses opposants. Un jeu de quilles grandeur nature. Aussitôt, trois nouveaux adversaires se présentèrent devant lui. Un quatrième le ceintura par la taille. Galvanisé par la douleur, il entraîna derrière lui son agresseur, qui relâcha peu à peu son étreinte. Un flot continu sur les talons, le contremaître bringuebalant sur son épaule, il piétinait les corps, sillonnait la masse grouillante, à l'affût de la moindre échappatoire. Il se contentait de repousser d'une main ses assaillants, s'appliquait à éviter au maximum d'exposer ses parties sensibles. Il ignorait les insultes, se détournait à la vue des humiliations, des tabassages en règle. Les cris d'orfraie, les gémissements des blessés lui collaient la migraine. Amargado toussait, crachait. Il réclamait à tout bout de champ qu'on l'abandonne à son sort, qu'il se débrouillerait. Le colosse le rassurait d'une parole maladroite. Il confrontait les vagues successives, encaissait l'impact des projectiles, les coups de poing, les lésions. Un goût ferreux imbibait l'intérieur de sa bouche. Il ne pensait qu'à fuir, se mettre à l'abri. Son précieux chargement le ralentissait.

Il repéra au loin la place sablonneuse et ses lampadaires couchés, les étals vides des commerçants. Les chalands criblaient de pierre leurs opposants. Les curieux encourageaient les dérivés.

— À la garde ! s'époumonait-il. À moi la garde, à moi la garde !

Amargado remua. Des écorchures, des hématomes parsemaient ses traits grossiers. Il semblait sur le point de perdre connaissance. Kab avisa une ruelle obscure, adjacente à sa position. Le monde tournait. Son corps le lançait, endolori du plexus solaire à la pointe des pieds. À deux pas du passage, des sarments l'enserrèrent à hauteur des hanches, le retinrent par les avant-bras. Un homme tapi dans son angle mort se précipita sur lui. Il s'accrocha à sa nuque, ses ongles noircis lui labourèrent les chairs. Il



eut beau se démener, s'agiter de droite à gauche, il ne parvint à s'en dépêtrer. Un coup puissant lui arracha un geignement.

Entraîné par l'élan, il s'effondra, mais s'arrangea à tomber sur le dos afin de ne pas aggraver l'état du contremaître. Libéré de l'étreinte salvatrice, celui-ci atterrit à proximité. Kab tenta de se relever, chuta.

Un choc en plein visage le cueillit au vol, produisant du même coup un acouphène.

— Ramenez-vous ! On a fini par l'avoir ! triompha une voix.

— Matez un peu ses pois, les mecs. Jaune pisse, et cette peau... Argh ! Déjà que les Marhas me débeectent, mais un bâtard. (Il se pencha au chevet de l'intéressé) Rien de personnel, hein, négrillon, mais on va te régler ton compte vite fait. On évite la contagion.

Étendu sur le sol, Kab grimaça. Son cou lui brûlait. Sa jambe droite le lançait. Du sang s'écoulait de sa plaie ouverte. Il avait songé au départ que les émeutiers visaient Amargado, qu'ils le tenaient comme qui dirait pour responsable de leur malheur. Il se trompait. Ils le visaient lui. Lui le grand diable, lui le pestiféré. Son immense stature profitait à ses détracteurs. Il se maudit d'être aussi bête. Reniflant du nez, le meneur ennemi le gratifia d'un épais mollard, pointa en sa direction une longue planche flanquée d'une couronne de clous tordus. « L'enfoiré, il m'a baisé les rotules avec ça. Plus moyen de courir. »

Il renouvela sa tentative, une fois, deux. Ses agresseurs l'assommèrent, l'empoignèrent par les cheveux.

Ils le tirèrent jusqu'à la ruelle.

S'en suivit une raclée mémorable. Les quelques témoins chassés, pieds, planches et poings s'en donnèrent à cœur joie. Les rires couvraient les invectives, les attaques ad hominem. Roulant sur le ventre, Kab parvint non sans mal à se protéger la tête. Les clous lui raclaient l'échine. Ses os vibraient. Le dos de sa chemise sans manches se déchira. La chute du tissu releva les cicatrices de ses vies passées. « Tu te ramollis mon pote », lui susurra Miguel à l'oreille. Son ami n'était pas là, bien sûr. Lui aurait balayé fissa cette bande d'amateurs. Ils étaient quoi ? Quatre ? Sept en comptant



les trois derniers ? L'affaire d'une minute, maximum. Il étouffa un sanglot, grinça des dents. Il hésitait à mener l'offensive. « Tu te ramollis, mon pote, répéta l'apparition. Crois-moi, ça va te coûter bonbon un de ces quatre matins. Tu l'auras pas volé, celle-là, au bout du compte. »

— Hey ! Où tu vas comme ça, mon con, t'es le suivant sur la liste !

La pluie cessa, Kab risqua un coup d'œil à l'extérieur de sa coquille. Pantelant, ses cheveux en bataille, Amargado les observait. Un nuage de rouge carmin colorait son haut et ses mains. Il déglutit, tituba, s'adossa contre la façade d'une construction rudimentaire.

— Foutez le camp d'ici... bredouilla-t-il. « Il est à moi. Laissez-le. »

— Restez pas là, chef ! explosa Kab. « C'est après moi qu'ils en ont. Ils vous suivront pas. Sauvez-vous ! »

Le contremaître ne bougeait pas.

— Oh, comme c'est mignon ! Le fidèle toutou protège son maître.

— Tu crois qu'il lui suce le tube à l'occasion ?

— Franchement, je préfères pas savoir.

Profitant de ce moment d'inattention, Kab échappa à l'emprise de ses tortionnaires. Il se saisit d'une chaussure, entraîna son propriétaire par terre, le plaqua au sol. Ses associés le rouèrent de coups.

— COUREZ ! COUREZ, PUTAIN ! JE VAIS PAS POUVOIR LES RETENIR BIEN LONGTEMPS ! RETROUVEZ VOS HOMMES ! VOUS OCCUPEZ PAS DE MOI ! FILEZ ! J'AI LE CUIR SOLIDE !

L'émeute requit en fin de compte le concours de deux pelotons de la garde urbaine. D'aucuns objectèrent par la suite que la réaction des locaux était justifiée, qu'elle reflétait les failles d'un système à bout de souffle. Les militaires n'en avaient cure. Les traditionnelles sommations d'usages effectués, les factionnaires sonnèrent l'assaut. Ils enfoncèrent les lignes ennemies, dispersèrent les mutins. Faute de place en cellule, une majorité d'entre-eux reçurent une convocation au tribunal de haute instance. Les plus réfléchis écopèrent d'une amende symbolique. Quant aux irréductibles, ils furent jugés à l'emporte-pièce, puis mis à mort par les



patrouilles en présence. Bilan : seize morts, une vingtaine de blessés graves. Par bonheur, les Mancros avaient été évacués en priorité, évitant par la même une boucherie sans nom. Un congé exceptionnel fut accordé aux survivants. Parmi les victimes figuraient l'éleveur et les siens. Lapidés par les masses, les deux ouvriers au centre de la prise d'otages succombèrent avant la venue des secours. En convalescence, le contremaître Amargado insista pour informer en personne les familles de la perte des concernés. Kab apparut comme le miraculé d'un odieux règlement de compte. Les empreintes de pas, les témoignages récoltés concouraient à la thèse sus-citée. Lui-même appuyait cette théorie. En outre, il prétendit que l'Unique en personne veillait à sa santé, car ses agresseurs avaient lâché l'affaire dès l'arrivée des forces de l'ordre.

Une ample couverture jetée sur les épaules, il fut relâché après une simple visite au dispensaire. L'étendue des dégâts effraya Talia, qui convoqua le père Escalon. Celui-ci procéda à des sutures.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, s'inquiétait la jeune femme, à son chevet. « Pourquoi ces hommes s'en sont-ils pris à toi ? »

— Je vais bien, ne cessait-il de répéter, insensible à la douleur, le sourire aux lèvres. « je vais bien, c'est tout ce qui compte. »

Au soir, ce cher Latisma renouvela son forfait. Grisé par alcool, il enfonça presque la porte de son appartement, retourna ce qui sembla être sa couche personnelle. Il pesta au sujet de son emploi perdu, se précipita dehors, battit Gastar. Le corniaud pleurait. Haletant, Kab résolut de sortir lui parler. Talia obtint de le remplacer.

Elle n'en retira à l'évidence qu'un résultat mitigé, car l'ivrogne poursuivit sa comédie encore longtemps. Une nuit blanche les attendait.



Chapitre 14

Talia Grande

Tétir 31 Joven 771

La mine boudeuse, une cigarette fumante entre les dents, le falotier cala son échelle. Il se hissa à hauteur du lampadaire, crocha le filin sans y porter attention. Son collègue resté au sol tira sur le cordage, souleva par l'entremise d'une poulie le contenant nécessaire au ravitaillement. Le réservoir rempli, il entreprit de raviver la flamme à l'aide du percuteur. En contrebas fourmillaient brocanteurs et musiciens. Des cuisiniers préparaient de copieux banquets. De charmantes jeunes filles vêtues de costumes affriolants jetaient par volée entière des pétales de fleurs séchés, dansaient en prévision du chant des instruments. Des spectacles de rues, des numéros comiques répétaient à guichet fermé.

L'opération terminée, il descendit quatre à quatre les barreaux de l'échelle, enjoignit à son acolyte de presser le pas.

— On enchaîne. On va rater la fête sinon !

*

Dix-huit heures. Massés les uns sur les autres, les habitants piétinaient sous la voûte céleste. Ils bavardaient de tout et de rien, de l'invraisemblable fixité de l'armistice aux cancons habituels. On condamnait à mi-voix l'extrême barbarie des bridages, lesquels s'étaient permis d'expulser un couple à la veille de l'éclosion.

Les bedeaux réclamèrent le silence.

— Mes frères, mes sœurs, déclara le prédicateur depuis son pupitre.



Il feuilleta son missel¹ « voici venu le temps de l'éclosion. L'hiver s'achève. La terre nourricière a terminé de régénérer ses enfants. Vous le savez, le cycle des saisons est différent ici, en Agesto. Les neiges n'y tombent pas.

« Les étés sont torrides. La végétation forme un bulbe protecteur dès l'arrivée des premières chaleurs... »

Sur un mot du vénérable orateur, l'assemblée entonna un chant en l'honneur de l'Unique, loua la divine bonté du démiurge. S'en suivit la chronique prétendument exhaustive du pèlerinage de Saint Sebastian, missionnaire émérite et grand ordonnateur des moissons. Une harangue sans fin, débitée avec fièvre. Bientôt les fidèles s'impatientèrent. Les bedeaux eux-mêmes semblaient boudier l'officine du pasteur. Au centre de cet auditoire contrarié, Kab se languissait du monde extérieur. Il ne prêtait guère attention aux propos échangés, s'occupait à observer le ciel, ou guettait les réactions de ses compatriotes. Il renifla, s'étira soudain de tout son long, au grand dam de ses voisins. D'une bourrade, Talia l'invita à mieux se tenir, lui reprocha son incivisme.

Elle-même commençait à s'agacer de ce discours interminable.

Enfin, le prédicateur retira ses lunettes, referma l'épais volume. Il se signa. L'assemblée retint son souffle.

— Je vous pardonne, mes enfants, puisse l'Unique vous accompagner sur ces terres, et par delà le grand continent. Disposez, à présent.

— Allez, viens, s'écria la jeune femme. Elle rit. « À moins bien sûr que tu n'aies peur de moi ? »

— Et comment que j'ai peur de toi, tu gagnes chaque année.

Coulée dans un haut de corps marron-beige et coiffé d'un genre de toque légère, Kab souriait de toutes ses dents. Talia quant à elle portait en ce jour peu commun un ensemble uni couleur vert pomme enserré d'un ceinturon, un bonnet rouge, des mitaines (résultat d'un pouce manquant sur une paire de gants usagée), ainsi que des sandales de cuir bouilli.

1 Livre de messe



Tradition oblige, une mèche de ses cheveux noirs tressautait devant son œil gauche. Main dans la main, le couple serpenta à travers les rangs des badauds, pénétra la place. Ça et là s’organisaient course de sac, jeux de quilles et autres activités de plein air. Des compétitions départageaient les plus gros mangeurs, les orfèvres, ou les couturières de talent. Une scie installée bien en évidence invitait quiconque souhaitait s’essayer au dur labeur du bûcheron. Enfin, campé en une estrade montée, un orchestre égayait les festivités. Une piécette versée à qui de droit, Talia récupéra un coffret en bois, lequel fut transporté à deux pas, au pied d’une table à tréteau fourni de deux tabourets. Le plateau posé, Kab lut à voix haute :

— EMPIRE (puis, en caractères minuscules)

« Les... Ba... euh... Les bâtisseurs de la capitale. »

La jeune femme se délesta de sa hotte d’osier, en extirpa Pedro. Les paupières grandes ouvertes, le petit garçon considérait les attractions alentour. Il pointa du doigt l’orchestre.

— Zik ! Zik !

— Musique, mon chéri. Tu as bonne mémoire, dis-moi. On ne les voit pas souvent ces gens-là. C’est dommage d’ailleurs.

— Mon amour ?

— Ah, pardon. Hum. Honneur aux vaincus, tu ne crois pas ?

Ses pions dûment arrangés sur la zone de départ, Kab lança les dés. « Six et un. Sept », annonça-t-il, avant de déplacer les pièces souhaitées.

Basé sur l’antique jeu de l’oie, « EMPIRE » consistait en une course sur plateau semé d’embûches. L’objectif ? Terminer le premier le chantier du siècle, celui de la grande cathédrale de Sainte Christina. Les joueurs manipulaient à cet effet huit jetons (les bâtisseurs) lesquels progressaient sur la piste jusqu’à accéder à l’étape finale. La clôture des travaux. Des événements aléatoires jalonnaient leur périple, divisés en trente-six cases gravées d’un numéro. Celles-ci renvoyaient à un fascicule annexe. Une terrible attaque de bandit, un nouvel impôt ou pire, la goutte ou la malaria ralentissait ou éliminait les forces en présence. Des bénédictions, au contraire, octroyaient un bonus au lancer, (temporaire ou permanent) le



sauvetage in extremis d'un ouvrier, un apport salutaire de main-d'œuvre ou l'emploi frauduleux de saboteurs dans le camp adverse. L'objectif pouvant être atteint en trois coups consécutifs, (deux dés de six, donc trois fois douze) la durée des sessions variait sensiblement. Les débutants misaient gros d'entrée de jeu, n'investissaient leurs points de déplacement qu'en deux ou trois bâtisseurs maximum. Tout le contraire des joueurs avertis qui, conscients des périls encourus au cours de la traversée, morcelaient les gains selon les circonstances. En règle générale, le groupe l'emportait sur l'aptitude renforcée du seul individu.

Une erreur commune consistait à scinder à parts égales les scores obtenus, et ce afin d'avancer à tâtons, sans risque de perte ni d'entrave. Les événements de pestes toutefois enrayaient l'action de telles expéditions. Elles liquidaient en plus des bâtisseurs présents ceux stationnés sur les cases adjacentes. Une véritable hécatombe.

— Quatre et cinq, dix ! Ha ! Qu'est-ce que tu dis de ça, hein ? déclara Kab. « Ce coup-ci, tu mords la poussière ! »

Talia, sans se laisser impressionner, prit connaissance de la situation. Elle souffla sur sa mèche rebelle, répliqua, d'apparence résignée.

— Ah ça. C'est coton, en effet. En ce qui te concerne.

— Comment ça ?! S'offusqua l'autre. (Il étudia le plateau) « "Bon présage". C'est pas mauvais comme truc, non ? Déjà que je mène... »

— Tout à fait. "Bon présage" te garantit un score optimal pendant trois tours. Une aubaine.

— Ah, tu vois !

— Sauf que tu as fait neuf, mon amour. Quatre et cinq donnent neuf. Pas dix. Et la case d'à côté...

— Hum ?

Silence.

— Rhooo putain. Mais c'est pas vrai !

Talia remporta cette manche, puis les deux suivantes. La quatrième



en revanche la laissa bouche bée. Préférant malgré les conseils de son épouse centraliser sa stratégie autour d'un pion unique, Kab obtint en guise de préambule une paire de six, embraya en pôle position. La jeune femme railla son audace, mais encaissa coup sur coup les calamités, accumula les contretemps. Elle ne dépassa jamais la moitié du plateau, assista, impuissante, à l'ascension fulgurante du loup solitaire. Peu familier au succès, Kab savourait ses réussites au compte-goutte. Il sursautait, vérifiait par deux fois chacun de ses résultats. Il occupa sous peu "l'antichambre", place forte, recherchée par les amateurs, car basé non loin de la ligne d'arrivée. Elle se situait entre la case "calomnie" (entrave de deux tours, associée au nombre de malus identiques subis en cours de partie) et "excommunication" (éviction pure et simple du pion touché). En un mot, la providence avait frappé. Il triompha au lancer suivant.

— Pff, souffla Talia, empourpré. « Franchement, ça devrait pas être possible de gagner de cette façon. Aucun mérite. »

— La chance, ça se travaille ma petite, fanfaronna Kab. « C'est même une qualité rare ! Une dernière ? »

Le nécessaire de jeu rendu à son propriétaire, le couple poursuivit la traversée. Ils arpentèrent les allées marchandes, devisèrent au sujet de telle ou telle nouveauté proposée cette année. Un monde fou circulait dans un ballet incessant. Sur le bas-côté, des jongleurs réclamaient l'aumône, des enfants malingres rameutaient les flâneurs à l'abri des regards. Des hurrahs endiablés s'échappaient des bistrots, des débits de boissons. Des serveuses distribuaient des toniques. Des nuages noir de mouches vrombissaient autour des réverbères. Des familles entières lorgnaient sur Kab ou Pedro, étouffaient de vives exclamations à l'endroit de leur ménage singulier. Les persiflages, les remarques fuseraient une fois hors de portée. Les commères du quartier ne manqueraient pas de commenter l'événement le surlendemain, à l'occasion de l'onction commune. Depuis longtemps imperméable à la critique, Talia avisa un théâtre de rue, où s'escrimait un équipage de poupées grotesques façonné à l'effigie de personnages de haute importance. Sur scène, fagoté d'un épais manteau à fanfreluches, Sa Majesté le roi Rodrigue IV en personne frappait du bout de son sceptre le plancher. Il administrait les



treize Capitania, chacune matérialisée par un pantin flanqué d'un étendard figurant l'aspic étoilé. Le vice-roi les accompagnait. Symbolisée par quelques répliques de poissons d'eau douce piqués au bout d'une tige, une horde de Mancro défiait l'autorité du monarque. Ceux-ci ricanaient, se vantaient de cuire au feu de bois les corps des fantassins tombés au champ d'honneur. Les témoins condamnèrent à l'unisson le comportement des autochtones.

Elle persuada Kab d'assister à la représentation, transvasa Pedro de son panier aux épaules de son père. La tête haute, ses bajoues royales bringuebalant au rythme de ses récriminations, Sa Majesté Rodrigue tira de son fourreau une rapière factice, puis donna l'assaut d'une voix suraiguë. Des trompettes tonnèrent.

Les capitaines, au lieu d'accéder à sa demande, préférèrent s'adonner à moult querelles intestines. Le vice-roi lui-même ne prêtait guère l'oreille à sa parole. Le rideau chuta, révéla un décor différent. Transportée en un luxueux bureau par une habile mise en scène, Sa Majesté invectiva par courrier les troupes en présence, poussa la provocation jusqu'à jurer par le diable. L'assistance, scandalisée, conspua le digne souverain. Alors, se dressa dans son dos la silhouette d'une autre marionnette, celle du suprême avatar de la grande église de l'Unique. Le premier apôtre des temps nouveaux. Le silence gagna la tribune. Des serments, des « chuuts ! » frénétique soulignèrent l'apparition du pontife.

— Comment osez-vous, ô, roi Rodrigue, gronda l'apôtre, « N'êtes-vous pas, par la grâce du sacrement, son divin représentant sur ces terres sauvages ? Si ? Eh bien, c'est chose révolue. Vous jurer par le diable, et nul ne saurait toléré pareil outrage. Aussi je vous bannis, et m'en vais trouver sans délai un meilleur intermédiaire. »

Ce sur quoi il disparut.

— Fi ! Fi ! cracha le roi, se tortillant tel un nourrisson.

Nouveau levé de rideau. Soumises aux ordres de l'autorité cléricale, les treize Capitania entonnaient un chant d'adieu. Elles s'installaient sur le pont des galères du Saint Empire, saluaient l'horizon sans défauts, un décor superposé peuplé d'arbustes, de fougères, de virevoltants. Les



soldats jetaient sans regret leurs oriflammes à la mer. Le vice-roi, paré d'une armure d'apparat et d'un coffre au trésor, commandait à l'amarrage. Comme ils s'apprêtaient à lever l'ancre, le roi Rodrigue et sa suite surgirent à bord d'une barque. On aurait cru un rustre envahisseur tant son hirsute toison insultait la fonction régaliennne.

— Hey là, mes sujets, où voguez-vous ? (puis, face à la nonchalance de la garnison) Répondez, par l'Unique, votre roi vous l'ordonne !

— Mais, votre majesté, nous partons, s'excusa le vice-roi.

— Et pourquoi donc ?

— L'illustre apôtre a parlé.

— Que nenni ! On reste, tempêta le roi.

— Je crains que non, monsieur.

— Mais si !

— Mais non !

— Mais si, insista l'autre.

— Non !

— Si ! Si si si si et SI ! éclata Rodrigue IV, qui, dégainant sa rapière, prit soudain conscience de son isolement.

Incapable de forcer le passage sans faire usage de la violence, les galères coulèrent sans vergogne l'embarcation royale.

Le spectacle terminé, le rideau découvrit la totalité des pantins apparue sur scène. Ils saluaient, levaient au choix un étendard, une épée ou la reproduction fidèle du livre saint en ce qui concernait le premier apôtre. Le roi, présenté au-devant de ses sujets, coiffait et décoiffait sa couronne. Une ovation générale secoua les premiers rangs de l'auditoire, composé en majorité d'enfants en bas âges.

Des retours ô combien mitigés divisaient le reste de la population.

— Sympa, cette conclusion, statua Talia.

— Tu trouves ?



Profitant du départ des mécontents, la jeune femme entraîna son colossal époux à hauteur du chapiteau. Elle approcha les artistes durant l'entracte, discuta des dialogues, du scénario, du décor. Elle obtint sans difficulté un entretien privé auprès du metteur en scène.

Les musiciens et interprètes partageaient une vision commune de la narration. À les écouter, il existait deux sortes de dramaturges, les amuseurs publics et les conteurs engagés. Les premiers convoitaient l'appui d'un protecteur influent. Ils tissaient des intrigues simples, sans profondeur, veillaient à ne froisser personne afin d'éviter les conflits. Habiles à former des alliances, ceux-là s'assuraient ainsi une ascension rapide au sein du microcosme théâtral. Les seconds, au contraire relégué au plus strict anonymat, s'ingéniaient à rudoyer leurs auditeurs, les choquait si nécessaire. Ils produisaient moins, mais mieux, assumaient leur parti-pris au risque de s'égarer. Ils révélaient les écarts des puissants, jouant sur le frêle équilibre juridique de la comédie burlesque. En outre, son interlocuteur prétendait appartenir à la catégorie sus-citée. Il décriait l'inaptitude du roi Rodrigue et de ses conseillers, tournait en ridicule sa maison, sa campagne. (Une gabegie formidable cédée à l'en croire aux grandes industries) Il dressait au surplus un portrait édifiant de la mainmise de la religion sur le pouvoir central.

Peu disposés à suivre la conversation, Kab et Pedro s'abîmaient à contempler les rouages de la logistique. Talia, réjouie, enivrée, s'entretenait avec le personnel. Elle admirait, craignait et envoyait tout à la fois le metteur en scène, une figure stricte et vaniteuse, mais ô combien charismatique ! Encadrée d'un colloque formé d'artistes chevronnés, elle hésita à aborder son œuvre, et finit par y renoncer. Elle s'estimait immature, illégitime. Elle redoutait la critique aiguisée du moindre de ses semblables. Pire, elle craignait apparaître à leurs yeux telle une arriviste.

— T'as pas à rougir devant cette bande de rigolos, ma puce.

— Bha si, au contraire. J'ai encore beaucoup à apprendre, s'étonna Talia. « Pourquoi tu dis ça ? Le spectacle n'était pas à ton goût ? Ils ont eu des paroles déplacées en ta présence, c'est ça ? »

— Non, du tout.



— Quoi alors ?

Le petit Pedro assis à califourchon sur ses épaules, Kab se pinça les lèvres, souffla. Il hésita avant de poursuivre :

— C'était vraiment pas mal, les marionnettes bougeaient bien. Mais futé comme t'es, il me semble que tu serais parfaitement capable de reproduire la chose. Et puis ton bonhomme, là. Le... le... (« metteur en scène », corrigea la jeune femme) Oui, voilà. Il se la pétaït de trop, tu trouves pas ? À l'entendre, il risquait de finir au gibet à la fin de son petit numéro. Je remets pas en cause son travail, hein. J'ai beaucoup ri. Mais des gaillards qui passent leur temps à insulter le roi, j'en connais un paquet sur le dortoir. C'est pas des héros pour autant, que je sache.

— Tu confonds la rue et les discussions entre amis.

— Y'a une différence ?

— Bien sûr. Quand tu bavardes avec tes proches, tes opinions ne concernent que toi. On appelle ça la sphère privée, et elle dépasse rarement le cadre familial. Sur scène, tu distilles tes impressions à un large public. Tu t'adresses au monde entier, si tu préfères.

« N'empêche », admit-elle, à bien y réfléchir la Gladiature Moderne emprunte beaucoup au théâtre. Les sportifs que vous admirez ressemblent à s'y méprendre à des comédiens. Les entrées en fanfares, les joutes verbales, les pseudonymes, les costumes d'apparat, l'analogie est troublante, qu'est-ce que tu en penses ?

« Oué, je sais pas trop. » En bout de piste, accoté au pavillon des éleveurs de bétail, un étal en particulier attirait l'attention des chalands. Celui de Boris Dulzor, maître pâtissiers et détaillant itinérant. L'intéressé, un vieux monsieur replet, au teint jauni, affublé d'un long bouc retenu par une cordelette, se livrait à son activité favorite : la vente à la crier. Un nœud complexe serré à la pointe de sa pilosité le distinguait du commun. Fier de sa réclame, le commerçant entretenait un fort accent étranger. Il conversait avec de la clientèle, vantait les mérites de ses produits. Il supervisait deux commis préposés à la confection des commandes.

Le couple considéra un instant la marchandise. Beignets, chausson



aux pommes et pain bis se disputaient la vedette. Des crêpes, des croissants, des ficelles nappées d'une couche de sucre circulaient à l'envi.

La pièce revenait chère, toutefois. « Le prix de la qualité » revendiquait le patron. Chez Dulzor, on achetait peu, mais sans jamais rien regretter de son investissement.

— Quelque chose te plaît ?

Kab sursauta, arraché, semble-t-il, à ses rêveries. Talia, lové contre lui, reformula sa question.

— Alors ?

— Mais je croyais que... enfin, on roule pas sur l'or cette année.

— Je gère, t'inquiète, répondit la jeune femme, « et puis il faut savoir se faire plaisir de temps en temps... »

Le colosse opina, l'embrassa sur la joue.

Il entreprit un examen minutieux des viennoiseries.

Après un bain de foule prolongé, après un détour au théâtre de marionnette, Kab se déplaçait avec langueur. Le rythme saccadé de sa respiration dénotait d'une gêne évidente. Une grêle d'hématomes, de contusions tuméfiait son joli visage. Ses genoux meurtris s'affaissaient sous son poids. Des écorchures sillonnaient son cou d'ébène, sans compter les entailles multiples sur son dos. Il ne s'en plaignait pas, cependant. Les premiers soins appliqués par le père Escalon, il avait enchaîné les nuits blanches, soit à cause de la douleur, soit des crises récurrentes de Latisma. Sans emploi, le voisin s'enivrait à présent en quasi permanence. Impossible de le raisonner. Malgré tout, Kab se présentait chaque matin sur les chantiers, s'échinait à l'inventaire, au transport de marchandises. La perspective des licenciements futurs l'effrayait. Aussi s'activait-il tant et si bien qu'il était nécessaire le soir venu d'éponger ses plaies. Il refusait d'engager des frais supplémentaires quant à sa guérison, prétextant que celle-ci suivait son cours naturel. Certes, il avait fait montre d'une capacité de récupération hors du commun, mais de là à prétendre à un complet rétablissement... Une profonde lassitude se lisait sur ses traits, et cela inquiétait Talia. Elle consultait régulièrement l'abbé sans le lui dire.



La file d'attente achevée, ils furent accueillis en grande pompe par Boris Dulzor en personne, lequel salua Kab en particulier. Les politesses d'usages échangés, il leur offrit de goûter un échantillon de la dernière sucrerie à la mode. Un genre de cylindre fourré à la crème.

— Un éclair à la vanille que ça s'appelle, annonça le pâtissier, « me demandez pas pourquoi, j'en sais foutre rien. Notez que c'est une spécialité du nord, les Belgans, hein. Les Ordannais et leur maudite cuisines seraient capables refiler la colique à tout un régiment de peau verte ! Ça vous tente du coup, un éclair chacun ? (Il ébaucha un clin d'œil complice, ajouta sur le ton de la confiance) moitié prix en ce qui vous concerne, bien sûr. Entre immigrants on se comprend. »

Le couple approuva de vive voix. Talia se déclara conquise, et par le goût, et par la nouveauté. Kab, indécis quant à lui, s'estima entre de bonnes mains, celles d'un professionnel.

« Vous serez pas déçus, les tourtereaux, c'est moi qui vous le dis. Rétablis-toi bien, Akhun'. À l'année prochaine ! »

« Éclair au poing » (la formule amusait beaucoup Talia, qui avait relu depuis peu l'épopée d'un dieu païen muni d'un trait de foudre en guise de javeline) éclair au poing, donc, le couple joua des coudes, slaloma entre les slogans racoleurs. Ils s'installèrent en retrait des festivités.

— C'est que ça se refuse rien, ma parole !

Savourant de même une viennoiserie du célèbre artisan, Miguel se tenait en amont de leur point de chute. Son bouc taillé, son béret raccommoqué, sa chemise de corps propre et son pantalon à bretelle renseignaient quiconque le rencontrait du présent jour de l'année. À ses côtés, une jeune femme vêtue d'un corset noir surmonté d'une robe couleur châtaigne affichait une toilette du plus bel effet.

Elle esquissa une révérence à l'adresse des Grandes.

— Oh, la gueule ! Putain, ça s'arrange pas, toi, reprit Miguel, la bouche pleine. « On peut dire qu'ils t'ont pas raté, les bâtards. »



— Qu'est-ce que tu fais-là ? interrogea Kab.

— J'engraisse. Ça se voit, non ? Mais où avais-je la tête, je vous présente ma fiancée. Juliet. Vous vous êtes jamais croisé encore, il me semble. Bha voilà, c'est fait.

Assis par terre, adossé à deux pas d'un entrepôt destiné au fourrage de quelques riches exploitants, le quatuor aborda l'actualité récente, embraya sur divers sujets d'ordre nostalgique. Kab et Miguel parlaient fort. Juliet écoutait. Elle ne s'exprimait que par monosyllabe.

Musiciens et artistes de rue se succédaient sur la travée. Un paysan, la mine ravie, exposait une sélection de volaille de qualité. « Leurs œufs sont succulents, leur chair se bonifie d'année en année ! », prétendait-il. Talia picorait à petite bouchée son éclair à la vanille, en savourait la texture. Elle en offrit une portion à Pedro, sermonna Kab, qui s'empiffrait.

— Je te jure, ils me tuent, ces maudits curetons, bougonna Miguel. « Une heure, une heure qu'il nous a tenus au chaud, l'autre malformé. Et pour quoi faire s'il vous plaît ? Nous conter les misères de Saint Sebastian, patron des plantes vertes ou je sais pas quoi. Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre que ce gars-là ait donné de sa personne à la communauté ? Je lui ai pas réclamé l'aumône, que je sache. »

— Le récit des Saints permet la transmission orale des valeurs d'antan, Miguel, soupira Talia. « Là, tu restes en surface. »

— Parce que toi tu sais tout mieux que tout le monde, peut-être ?

— Non. Je creuse la question, nuance. Tu connaîtrais ces démarches si tu assistais aux cours du soir des moines de Sainte Myriam.

— Et en quel honneur j'irais subir vos laïus ?

— Tu pourrais apprendre à lire, par exemple.

— Je sais lire. Merci, répliqua le butor, piqué au vif. « Ça va m'apporter quoi, au juste, d'enrichir mon vocabulaire ? Une prime à la production, des vêtements propres ? Dis-moi un peu. »

— Tu te trompes, s'emporta Talia, empourprée, « on s'élève par la pensée, on change sa condition. »



— Tu crois ?

— J’en suis sûr.

La friction du silex, un souffle bref. Le visage de Miguel apparut à la lueur d’une gerbe étincelle. Il alluma une cigarette.

— Ton vieil abbé raconte des âneries. Il exhala une fumée blanche, cracha. « Sur le Delta, ils bouquinent, et pas qu’un peu si tu veux mon avis. Ils ont que ça à faire je te ferais dire... Tu peux réduire l’écart si ça te chante, tu briseras rien du tout. Quand le pauvre se cultive, le riche se cultive aussi. C’est comme cette idée d’offrir l’asile aux vagabonds du coin. C’est bien joli, mais niveau perte de temps ça se pose là. Les miséreux s’agglutinent au refuge, ils bouffent à l’œil, ils prient. Ils crèchent sur place une semaine, un mois, un an, peu importe. Les brigades les attendent dehors. Elles ont leurs indics, tu saisis ? Une descente, et tac, un wagon de mendiants sur les bancs des accusés.

— Ça y est, t’as fini ?

Debout, Juliet le dévisageait. Le nappage de son éclair à la vanille peinturlurait ses lèvres fines. Elle recoiffa ses cheveux châains.

— C’est quoi le souci ?

— Tu nous les brises, prononça-t-elle lentement. « Talia suit des cours du soir, ce religieux vient en aide aux nécessiteux. C’est peut-être une bonne chose, c’en est peut-être une mauvaise, mais c’est pas tes affaires, alors pas la peine de jouer les philosophes. Ce que tu peux être fatiguant, quand tu fais ça. »

— C’est toi qui pourris l’ambiance, on discutait tranquille.

La querelle, explosive, s’étira durant deux longues minutes, lesquels parurent une éternité aux Grandes. Miguel n’en démordait pas. Il se vantait de sa sagacité, raillait la naïveté de son auditoire. Juliet, quant à elle, ne manquait pas de refroidir ses ardeurs par de subtils sous-entendus à son endettement. À la première occasion, Talia suggéra une marche digestive, Kab sauta sur l’occasion. Il prétendait en effet avoir repéré une mailloche au cours du trajet aller, attraction où petits et grands concouraient à tour de rôle à propulser une bille de bois jusqu’au sommet



d'une tour graduée. Le tintement d'une cloche récompensait l'adresse des plus solides concurrents. Ils tournèrent un quart d'heure au moins sous les indications du colosse, lequel jurait de l'existence du dispositif. En désespoir de cause, le groupe opéra un retour sur l'air de jeu. Miguel proposa une partie de quilles. Juliet s'empressa de relever le défi.

Le match terminé, les hommes s'isolèrent à la demande de Miguel. Les dames s'entretinrent de banalités.

Enfin, ils se quittèrent d'un commun accord.

Plus tard, Talia commentait en détail cette première entrevue. Juliet lui semblait être une chic fille, fière de ses principes et la tête sur les épaules. Au-delà de son apparente timidité, la jeune femme se révélait dotée d'une forte personnalité, un impératif pour qui prétendait cohabiter avec Miguel. Kab et elle scindaient la masse des badauds.

— Une vraie matrone, déclara le colosse, euphorique. « J'ai bien cru que ça allait encore péter quand Mig en a remis une couche avant de lancer la boule. Ils passent leur temps à s'engueuler, ma parole ! »

— C'est comme ça qu'ils fonctionnent, j'imagine, proposa Talia. « J'espère que ça marchera, cette fois. »

— Moi aussi.

« Ah, et te bile pas pour ce qu'il t'a dit tout à l'heure, reprit Kab. « Il est sur les nerfs ces temps-ci, pire que d'habitude. Ça s'arrange pas de son côté. Ses débiteurs lui mènent la vie dure. »

— Miguel n'a jamais eu sa langue dans sa poche. Je ne vois pas où est le problème. Déjà après le spectacle de marionnettes, tu t'es senti obligé de me remonter le moral. Je suis encore capable d'accepter la critique, tu sais. Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ?

— C'est-à-dire que tu traverses une période difficile, alors je pensais...

— Je vais bien, mon chéri. Vraiment.

— D'accord.



Elle mentait, bien sûr. Son expression morose, son teint crayeux en témoignait. Depuis la mi-Juven, (soit une quinzaine) elle n'avait pas écrit une seule ligne qui la satisfît. Elle raturait, recommençait sans cesse. Elle occupait en vain une cellule au refuge de Sainte Myriam.

Le père Escalon avait beau la rassurer, l'inciter à préférer la qualité à la quantité, à ne pas hésiter à s'aérer l'esprit, rien ne fonctionnait. Rien. Elle passait ses soirées à cogiter sur son bureau, ses nuits à remuer, à toiser son encrier bouché, sa plume racornie. Elle ne produisait au retour de ses trêves qu'un entrelacs d'intrigues compliquées, de réflexions brouillonnes, sans saveur. En ces instants, la colère la privait de son discernement. Le désespoir la rongait. Elle avait songé au départ que la présence de Pedro affectait sa concentration, que les possibles licenciements sur les chantiers la travaillaient, puis survinrent les crises répétées de Latisma, les visites impromptues de sa sœur cadette, la monotonie de l'atelier, l'agression récente de Kab. Piètres alibis. Elle lâchait prise. Voilà la vérité. Elle lâchait prise malgré les conseils de son mentor. Elle lâchait prise car un authentique lectorat lui manquait. (Et lui manquerait toujours ?) Aujourd'hui plus que jamais, elle sentait la route se dérober sous ses pieds. Sa volonté s'étiolait.

De retour sur la place, Kab repéra enfin la fameuse mailloche, guida sa moitié sur les lieux de l'épreuve. « À qui le tour, braillait le promoteur. Défiez vos amis, prouvez votre force ! Un score supérieur à cinquante, et vous repartez avec un lot tiré au sort. Quatre-vingts ou plus, le choix vous appartient ». L'annonce d'un nouveau challenger enchantait les témoins. Kab s'empara d'une seule main du marteau réservé aux carrures lourdes, le souleva sans la moindre difficulté.

Il pulvérisa presque l'interrupteur.

« Cent ! Cent ! s'époumona le promoteur. (L'apparence de Kab semblait le révolter) C'est... C'est invraisemblable. On l'applaudit bien fort ! » Reposant le marteau sur son présentoir, le colosse fut conduit à la table des récompenses. Il reçut un assortiment de vêtements neufs.

— Au fait, tout à l'heure, il te voulait quoi, Miguel ? relança Talia, après coup. « C'est pas dans ces habitudes de jouer les cachottiers. »



Tendu, Kab pinça du doigt sa lèvre inférieure, se gratta le cuir chevelu. Il égoutta le temps d'un soupir la sueur formée sur son front.

— Je crois pas que ce soit le moment.

— Ça concerne l'agression ?

Il acquiesça, sans enthousiasme.

— Il... Écoute, c'est pas la première fois qu'il me cuisine. Il souhaitait savoir si je me souvenais de quelque chose. Il m'a demandé si je connaissais les types qui m'ont tabassé, s'ils étaient déjà venus m'enquiquiner avant, ce genre de truc.

— Hein ?! Qu'est-ce que c'est que ce cirque, encore ?

— Œil pour œil, dents pour dents, cita le colosse, mélancolique. « une vieille pratique datée de nos mauvais jours, avec la bande. En gros, il faut une réponse à ce qui m'est arrivé, sans quoi le parti adverse sortira vainqueur. Miguel pense comme ça. Il compte rendre justice par lui-même. Il espérait même que je l'accompagne. »

— Tu l'as envoyé chier, rassure-moi, tu ne lui as rien dit ? explosa Talia. (Il opina) « Il sera condamné s'il tente quoi que ce soit, ou pire, il va s'attirer de gros ennuis. Il est complètement cinglé. »

— Je sais. Je lui en toucherais deux mots, seul à seul. Il est plus réceptif lorsqu'on est tous les deux.

Rhapsodes et jongleurs rivalisaient d'ingéniosité. L'orchestre philharmonique répétait à l'approche du bal. Les guitares et autres instruments accordés, ils entonnèrent une estampie. Sur la piste, de fringantes jeunes filles produisirent les premiers déhanchés, chacune vêtues de jolis costumes printaniers. Leur frère, leur cousine, leur mère les accompagnèrent bientôt. Un cœur tendu entre les générations. De simple murmure, leur voix enfla, enfla jusqu'à former un chant profane.

Les Grandes commencèrent à danser. Pedro gloussait, logé à l'intérieur de sa hotte. Il repéra du haut du promontoire paternel une fillette d'à peine cinq ans, laquelle sautillait sur place.

— Voyez-vous ça, s'amusa Kab, « le petit en pince pour une gamine.



Celle avec les couettes. »

— C'est du sérieux, dit donc. Pedro, ouhouuu, mon chéri ?

L'intéressée dévisagea Talia d'un air boudeur, souffla.

— On le dérange dans ses affaires, je crois.

Sur l'estrade, les musiciens redoublaient d'efforts. Une session de claquette s'engagea. Les hommes, les femmes, les imitèrent. Ravie, Talia traçait des cercles concentriques autour de son époux. Vint ensuite de récente chorégraphie, des danses frénétiques, de la jota, du flamenco. Enfin, un slow. Les couples défaits au cours des chants précédents se soudèrent derechef, s'enlacèrent. Les célibataires se retirèrent.

— J'y pense, susurra Talia, esquissant un mouvement de recul, « demain, on devrait commencer à semer. Le printemps débute, et les récoltes ne tarderont pas cette année. Si... »

— Stop, la culpa Kab, « relax, laisse-toi aller, pour une fois. »

Elle s'abandonna à ses caresses, se blottit contre lui. Ils échangèrent un baiser. « Je t'aime, toi ; je t'aime, ma chérie. Joyeuses fêtes. »

L'orchestre fredonnait. Ivres de joie, les bonnes gens dansaient. Les deux amants ballottèrent de droite à gauche. Talia crut apercevoir au loin ses deux sœurs. Cati accompagnait sa fille. Ginna s'abstenait de lui tenir la main. Dolorès, femme fière et autoritaire, ceinte d'une belle robe de couleur vive, s'entretenait auprès de sa petite société habituelle.

Elle détourna la tête, le cœur serré.

« Sur le Delta, ils bouquinent eux aussi, et pas qu'un peu si tu veux mon avis. Ils ont que ça à faire. »

« Ils t'accepteront jamais là-haut. »

Au fond, Miguel avait raison. Elle était née roturière, ignare. Elle échouerait sans doute à gagner la capitale et ses merveilles.

Peut-être la vie ne consistait qu'en un balai absurde, un théâtre de marionnette où le mérite n'existait pas, où la naissance, l'environnement et l'éducation prévalaient sur l'ardeur et la persévérance. Les amuseurs



publics pullulaient. Pourquoi lutter, en ce cas ? Quelle folie la poussait à avancer, à s'imposer une discipline stricte, à déployer une énergie formidable, sans bénéfices ni garanties ? La perspective de l'abandon la rassurait. Elle s'y refusait toutefois.

Elle ne s'imaginait pas vivre dénuée de toute volonté artistique.

— KAB ! HEY KAB ! RAMÈNE-TOI. ON A BESOIN DE TOI ! perça à travers ses songes une voix bien connue. Celle de Miguel.



Chapitre 15

Aysa-kabir Grande

Tétir 31 Joven 771

Guitares et cymbales délivraient leur comptant de mélodies entraînantes. Les riverains dansaient, éclairés par les halos diffus des réverbères. Le couple Grande suspendit son étreinte.

— Miguel, c'est toi ? demanda Talia. « Où est Juliet ? »

— Ça fait une plombe que je te cherche, s'écria l'intéressé, ignorant son intervention. « Les Griffons ont débarqué. Paraît que ces primates promènent partout notre fanion, t'y crois ça, mon pote ! Allez, on bouge. Vous vous bécoterez plus tard ! »

Lassé de l'actuelle partition, l'orchestre initia un nouveau mouvement. Les noceurs ajustèrent la pantomime.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'insurgea la jeune femme. Elle se détourna en direction de Kab « T'avais une rencontre de prévue ce soir, pendant la fête ? Tu plaisantes, rassure-moi ? »

La bouche ouverte, les bras ballants, Kab entama une ébauche de justification laborieuse. Miguel tressaillit. Furieux, il s'en retourna sur ses pas, s'étonna que Talia ne fût pas déjà au courant. Il ne manqua pas de railler l'étourderie de son comparse. Les Griffons, en effet, avaient dérobé au cours du mois dernier l'étendard de guerre du collectif. Les Écuyers comptaient laver cet affront. Il ajouta qu'ils commençaient bientôt. Kab s'était engagé à participer. Il participerait, donc. Elle n'avait pas son mot à dire. Sur quoi, il grommela un juron, planta là les deux époux.

— Écoute, mon amour...



— T'es désolé. Tu as donné ta parole. Tu dois partir, enchaîna Talia, les larmes aux yeux. « Te fatigue pas, va. J'ai compris... »

« Sérieusement, vous pouvez pas organiser votre machin un autre jour. Je sais pas moi, demain, à l'aurore par exemple ? Vous avez toute l'année. On fête l'éclosion une fois par an, c'est vraiment trop demander de passer un moment ensemble, en famille ? »

À court d'arguments, il tâcha de l'embrasser sur la joue. Elle se déroba. Sanglées dans son dos, remuaient deux petites menottes. Pedro s'égayait des accords confondus des musiciens.

— J'en ai pas pour longtemps.

— Oué, bien sûr.

Miguel s'éloignait. Il sillonnait la place sans ménagement, à peine conscient de l'indignation générale suscitée par sa présence. La gorge sèche, un duvet trempé ruisselant de son cou bovin, Kab formula un ultime chapelet d'excuses, s'élança à la poursuite de son ami.

Noir de monde en début de soirée, les allées marchandes respiraient depuis l'ouverture du bal dansant. Antiquaires et détaillant assuraient l'inventaire. Des trafiquants proposaient aux chalands le service d'habiles gamins en bas âges, ou d'élégants coffrets blasonnés du symbole de l'aspic. À force de longues enjambées, Kab rattrapa Miguel.

Remonté au moment de son départ, celui-ci fulminait à présent. Il semblait hors de lui, en proie à une rage sans borne, irrépressible.

— Salopards, raclure de fond de chiotte, enfants de putain, grinça-t-il, dès lors que Kab réengagea la conversation. « Défendre le quartier, mon cul. Ah ! Qu'est-ce qu'il aurait dû faire d'après toi, Sabio ? Retoquer ? Ignorer le chantage ? Ce coup-ci, je vois pas comment. Si le secteur tombe, les accords sautent illico. On perdrait jusqu'au droit de se réunir. Terminé, les veillées nocturnes. Exit, les tournois, les banquets. Il aurait été chouette le vieux Duen. Privé de la majeure partie de sa clientèle, c'est à



dire nous. Ils nous ont baisés en beauté. Merde ! »

— Au fait, merci. Je parle du bobard.

— Pas de quoi, mon pote. J’imagine que madame refuserait net si elle savait où tu cours. Juliet était folle de rage en tout cas.

Ils virèrent à gauche, empruntèrent un passage étroit situé à l’angle d’un étal recouvert de vêtements reprisés. Miguel cracha.

Un grondement sourd enflait sur le boulevard.

Elle refuserait, certainement. Elle ne comprendrait pas. Le vol de l’étendard et l’espièglerie des Griffons consistaient en un leurre commode, un cache-misère inventé sur le fil par Miguel. Les Écuyers ne combattraient pas les Griffons, non. Ils lutteraient ensemble, convoqués sur ordre du suzerain local. Un raid se préparait. Les Aigles, bande de supporter violents occupant les quartiers nord, confronteraient tantôt la Meute. (Homologues campés au sud de la périphérie) Ces deux factions partageaient une animosité commune, une haine réciproque. Les Aigles aspiraient à déloger quiconque menaçait leurs précieux avant-postes. La meute lorgnait sur les emplacements couverts par les Aigles. Bande paisible, de prime abord étrangère à la foire d’empoigne des deux géants, une relation houleuse rattachait les Écuyers à cet incident. Demeurant sur le territoire des Aigles, et par conséquent liés par serment oral, ils apportaient une contribution au trésor en échange d’un semblant de tranquillité. Une pratique trompeuse, singée sur celle des barons. Peu scrupuleux à l’égard de leurs subordonnés, les Aigles enrôlaient chez eux les meilleurs éléments, n’hésitaient pas à les mobiliser en cas de problème. Ils menaçaient d’éviction quiconque les critiquait. Par chance, Sabio, le président élu des Écuyers excellait dans l’art des pourparlers. D’ordinaire, il marchandait avec brio la dîme, recevait en feinte amitié les responsables. Il manœuvrait de sorte à réduire au mieux la participation du groupe à l’effort de guerre.

Pas cette fois. La Meute projetait une percée historique, soutenue par une alliance solide. Un régiment complet. Aussi les Aigles mandaient en défense la totalité de l’union du nord.



Loin des réjouissances, en un carrefour saturé aux heures de pointe, flottait une étendue de banderoles et d'oriflammes. Les emblèmes de chevaux cabrés, d'oiseaux rudimentaires cohabitaient en pleine rue. Pièce maîtresse de cet étrange défilé, un ensemble de toiles cirées retenues d'une tringle figurait autant de phénix majestueux aux ailes déployées. « Honneur à Boscos ! Honneur à Boscos », s'époumonaient de maigres cellules stationnées çà et là. « Qu'il chevauche sans répit à la faveur du créateur ! » Équipée de plastron garni de paille sèche, de bracelets de protection, de bottes épaisses, de boucliers sommaires, les hommes se confondaient, désorganisés. Les Griffons côtoyaient les Écuyers, les Écuyers côtoyaient les Hongres, les Alérions, groupuscule quasi anonyme affecté récemment au bloc, découvraient l'ampleur des ramifications. Les dissensions, les rivalités faisaient l'objet d'innocentes plaisanteries. « ÉLOI GUIDE LE BRAS DES JUSTES, IL JUGE ET PUNIT LES PLEUTRES, SANS DISTINCTION ! » Un rugissement féroce succéda à cette assertion. Le corps des Aigles présenta ses respects à son capitaine. Eux frappaient en cadence sur les rondaches, multipliaient les étreintes, les pitreries, les provocations scabreuses. Un contraste saisissant séparait les soutiens du peloton principal, composé en majorité de flambards avide de sensation forte. Une rigueur toute militaire enflammait les cœurs de cette soldatesque aguerrie. Au total, une soixantaine d'âmes au moins occupaient la chaussée.

Amasser sur le bas-côté, des grappes de flâneurs en liesse encensaient les combattants. « Les supporters des supporters. Les poltrons relégués au cul de la caravane », ironisaient les gars. Quelques poivrots se risquaient à conspuer les hooligans.

— Allez, grouille, piailla Miguel. « On arrive juste à temps... »

Arrivée à hauteur de la colonne, ils montrèrent patte blanche. Deux crieurs flegmatiques préposés au contrôle d'identité condamnèrent l'attitude désinvolte des deux retardataires. Un rabatteur du nom d'Alistar présenta à Miguel de sincères salutations. Ils convoquèrent Sabio, lequel confirma de l'authenticité de leurs témoignages. Enfin, ils s'engouffrèrent parmi l'attroupement, jouèrent des coudes jusqu'à pénétrer les rangs des Écuyers. En pôle position, le président trottnait clopin-clopant, scindait la



foule, subissant les affres de sa jambe meurtrie. Il intima au duo de presser le pas, se déclara heureux de les retrouver. Duen les attendait, une armure capitonnée jetée sur les épaules, une calotte couronnant sa toison poivre et sel. Le vieux marin s'affairait à l'examen des effectifs. Ainsi, il resserrait les arceaux des poitrails, ajustait la quantité du rembourrage, testait la viabilité des manœuvres. Il flanqua à l'aide du pommeau de son casse-tête une succession de coups secs sur les casques de ses semblables. La résilience de ceux-ci parut le satisfaire.

— Désolé pour le retard, s'excusa Kab.

— Y'a pas de mal. Ça va comme vous voulez, les gars ? demanda-t-il après une franche accolade. « Vous vous sentez d'attaque ? »

— Du diable si je me sens d'attaque, se récria Miguel. « On va expédier ça vite fait, et retour au bercail. (Il considéra un à un les hommes de son bataillon, arrêta son regard sur la nouvelle recrue en date, enrôlée sous son parrainage) Hey, petit. Te laisse pas impressionner par ces bidasses, je parle des Aigles. Ils gueulent. Ils tapent du pied. Ils se donnent de grands airs, mais ils sont pas foutus de tenir les latrines propres en notre absence. Tu piges ? Ils ont besoin de nous, pas l'inverse. »

— À l'avenir, évite ce type de commentaire, Miguel, grinça Sabio. « J'aimerais conserver l'amitié de nos alliés. S'ils nous entendaient... »

— On serait mal. Très mal, compléta Duen.

Celui-ci assistait Kab et Miguel dans l'équipement de leurs attirails personnels. Ils tournoyaient sur eux-mêmes, levaient les bras. Ses mensurations excédant celles du commun, Kab se contenta d'un casque et d'un amas des linges épais rembourrés à convenance. Ils reçurent chacun un bouclier ainsi qu'une arme contondante. Les Aigles chantaient. Les badauds se félicitaient. Kab considéra le gourdin nouveau, jura au souvenir douloureux de son passé funeste. Il ne partageait guère aujourd'hui les façons des Aigles. Il était contraint toutefois de renouer avec ses démons.

— Ils ne vont plus tarder, à présent, reprit le président d'un air grave. « Veillez à rester groupé. Suivez les consignes, agissez en conséquence, mais ne discutez pas les ordres. Vous le regretteriez. Kab, tu surveilles



l'avancée de la situation, préviens-moi, (ou Duen) au moindre problème. Miguel, tu gardes un œil sur le nouveau. Écoute-moi, mon garçon, le goût du sang n'appartient pas à notre répertoire. Si la peur te comprime les viscères, si tu penses pas être capable de continuer, cache-toi. Arrange-toi pour ne pas trop attirer l'attention. Contrairement à nous, les Aigles ne plaisaient pas. Ils livrent une guerre. Tu comprends ? ».

L'intéressé opina.

Sabio éleva la voix, adressa un communiqué officiel à l'ensemble de ses administrés. Un tonnerre d'applaudissements précéda sa parole.

« Messieurs, la bataille à venir sera sans merci. Certains seront blessés. C'est inévitable. Mais nous combattons vaillamment. Nous honorerons les couleurs de notre maison. N'oubliez pas qui nous sommes, de valeureux soldats au service de nos maîtres Étalons ! »

Son discours à peine proféré, l'effervescence secoua les forces en présence. Les éclaireurs affirmaient avoir entraperçu un agent du parti adverse à deux rues d'ici, proposition étudiée sur-le-champ par les stratèges de l'union. Était-ce un piège, un guet-apens tendu à dessein ?

Peu importe. L'appel retentit, le capitaine allié, véritable dogue à la bedaine proéminente, se hissa au sommet d'un marchepied prévu à cet effet. Il était paré d'une cuirasse recomposé doté d'un gorgerin. Une coque protégeait son entrejambe, des jambières primitives ses mollets charnus. Un morion à aileron en parfait état coiffait son visage empâté. Une lourde masse reposait contre lui.

Un concert de murmures, de doigts levés souligna son apparition. La rumeur se chargea de présenter l'illustre orateur. Il s'agissait du Rhino, officier supérieur connu d'un bout à l'autre de la périphérie. Ses prouesses aux combats, son charisme, sa volonté sans faille lui valaient la réputation d'un être indestructible, d'un titan au caractère spartiate. Un égo surdimensionné animait cet organisme adipeux. Aussi rapide que puissant, doté d'une force inouïe, il effrayait jusqu'aux hommes de main des barons, lesquels évitaient de lui chercher noise. Ses colères légendaires défrayaient la chronique. L'existence seule de ce mastodonte reléguait la Meute au rang de numéro deux.





— Tenez les flancs, aboya-t-il à l'adresse des soutiens. « On vous demande pas d'enfoncer les lignes ni d'appliquer un semblant de stratégie. Procédez aux rotations. Contentez-vous de suivre les ordres et tout se passera bien. Je ne tolérerais pas le plus petit trou de souris. »

Les consignes tonnèrent en tête de colonne. Le peloton principal imposa son rythme. Les Griffons, les Écuyers s'adaptèrent en conséquence. Les équipes fraîchement acquises à la cause de la Meute marchaient à pas comptés.

Le butor souffla sur son mégot, remisa sa cigarette à l'intérieur de son cabas. Il critiqua la mollesse de la jeune recrue.

— Pas de blague cette fois, hein Miguel, on les laisse pas nous submerger, devança Kab, occupé à s'échauffer.

— Tu parles de la dernière avec les Griffons ?

— Oué

— Ils nous avaient piégés en beauté, observa Duen.

— Queee dal ! C'est nous qui avons été mauvais, y'a pas à chier.

La bataille engagée, les Aigles ruèrent à bride abattue, levèrent les boucliers, poussèrent à l'unisson un cri sauvage. La collision ébranla les ailiers, qui subirent sans tarder le harcèlement des commandos ennemis. Posté sur les flancs, Kab encaissa une charge, porta sa rondache à deux heures. Il corrigea d'une botte un malabar hirsute, ferraila en dépit de ses réticences. Son casque amortit un coup de fauchon destiné à le désorienter. Sa cuirasse molletonnée le préservait des chocs. Sa respiration s'emballa. Les bosses, les hématomes mouchetant son visage le lançaient. Ses muscles se raidirent. Un picotement aigu se logea au niveau de ses rotules. Il était bien décidé à défendre coûte que coûte sa compagnie. Il ne lâcherait rien, ça non.

Un compagnon d'armes chuta. Il avança sur lui, s'arrangea à garantir de sa sécurité, puis réclama une rotation. Miguel foudroya de la tranche de son gourdin le crâne d'un fantassin, évita la réplique cinglante d'une tierce personne. Il brillait par sa technicité, sa précision, sa vitesse. « Pas



étonnant que les Aigles cherchent à s’en emparer », songea Kab.

Les gémissements de ses voisins, le carillon des matraques bourdonnaient alentour. Les directives échangées à tue-tête le renseignaient du bon déroulé des événements. Sortir vainqueur d’une joute et lutter en rang requerrait deux jeux de compétences distinctes. En combat singulier, on préférait décomposer les mouvements du parti adverse, on anticipait. Une invasion lente et sinueuse. Ici, pas le temps de réfléchir. Comme à la guerre, un soldat mou à la détente recevra la bastonnade, même traitement à qui ne fournirait pas une réponse correcte durant un court laps de temps. En pleine mêlée, les coups perdus n’étaient pas rares, les empoignades récurrentes, déséquilibrées. Il était crucial d’enchaîner les escarmouches sans tomber. De tenir, tenir encore, ne jamais flancher. Camarades et opposants renouvelaient sans cesse leur provision d’hommes. D’ingénieux roulements initiés permettaient aux légionnaires un léger répit, d’où l’extrême longévité des lignes.

En règle générale, Kab ne participait pas aux rotations. Sa résilience naturelle tolérait un effort régulier. Sa stature décourageait les importuns. Ce soir, il s’accordait une halte de temps en temps.

Devant, on aboyait une série d’ordres confus, langage délibérément hors de propos, mais d’une clarté flagrante à qui disposent des clefs de compréhension nécessaire. Les ailiers repoussaient du mieux les tentatives d’invasions successives. Vacillante, déformée par le poids des masses, une phalange céda soudain. Celle des Alérions. Aussitôt, un flot discontinu déferla à hauteur de la brèche pratiquée. Un détachement composé de guerriers chevronnés rattachés à la Meute déboula sur le champ de bataille. Kab sonna l’alerte, sans résultats. Le vacarme nuisait à la communication. Qu’à cela ne tienne, il quitta son poste, gagna non sans mal l’épicentre de la tempête. Sa matraque levée, son bouclier plaqué sur sa poitrine, il réduisit la distance, marqua les hordes d’assaillants survoltés. Il se traînait de l’avant, recroquevillé, encombra le goulet de par sa carrure imposante. Estocs. Frappes de tailles. Prise au corps. Deux, trois, quatre adversaires simultanés résolurent de le renverser. Et pas des rigolos. Les hommes de la Meute n’hésitaient pas à viser la tête, martelaient ses cuisses nues. Ils s’essayèrent à le désarmer, le couvrent



d'injures. Kab ne flanchait pas. Au contraire. La douleur galvanisait ses forces. L'adrénaline fluidifiait son rythme cardiaque. Il refusait la défaite. Non pas qu'il favorise les Aigles, ligue ô combien semblable à la Meute à bien y regarder, non, il refusait de livrer son port d'attache, sa bouffée d'oxygène à la frénésie meurtrière de deux gangs rivaux, inaptes à représenter la Gladiature Moderne. L'union du nord et la coalition du sud se vantaient d'honorer les pratiques de leur écurie bien-aimée. Ils partageaient dégoûts et ressentiments. La belle affaire. Ils se fichaient pas mal de la Gladiature et de son histoire, de ses joutes, de sa mythologie. Seule la confrontation les intéressait, le triomphe de leur culture sur celle d'autrui. Quand on se passionne réellement. On approfondit le sujet, on en savoure les subtilités. Pas la peine de jouer les puristes.

Il en était là de ses intimes réflexions quand deux de ses détracteurs lui bouchèrent la vue à l'aide de leur pavois. Dès lors, il eut beau s'agiter, reculer, pivoter, ses forces l'abandonnaient. (Il aurait juré même avoir atteint plusieurs de ses alliés à cause d'un faux mouvement) À ce moment, une ombre se faufila parmi les rangs. Les menaces, les bravades échangées renseignèrent le colosse de l'arrivée d'un renfort de taille. Libéré de ses sarments, il se porta aux côtés de son ami.

Miguel, dans une cacophonie infernale, molestait quiconque se dressait sur sa route. Un filet carmin bariolait son visage. Son long bouc défait foisonnait sur sa poitrine.

— Bha alors, on la joue casse-gueule ?!

Il entraîna au corps à corps un gringalet coiffé d'une visière. Le malheureux regretta à coup sûr son enrôlement.

— Duen te remplace sur la ligne. Une chance qu'il t'ait vu galoper. Sabio était furax. C'est pas passé loin. Mec, t'as chamboulé toute la formation ! T'aurais pu les prévenir que tu bougeais.

— Je l'ai fait. Ils entendaient pas.

— Pour ça, faudra vous arranger entre vous... (Second face-à-face) Bref, recommence pas. C'est pas ton genre d'habitude d'agir sur un coup de sang. T'as les nerfs ou quoi ?



— Et toi ? T'es pas censé protéger le gamin, ou quelque chose du style ? Il est où, au fond de ta poche ?

— Il apprend. Il assimile, répliqua le butor, enchaînant d'un crochet magistral le premier de ses agresseurs. Il cracha. « Il reviendra avec une paire de bleus, une patte cassée au pire. Pas grave. Il s'en sortira mieux la prochaine fois. Je dois reconnaître qu'il bouge pas mal. On croirait pas comme ça, mais il sait se défendre. »

On annonça bientôt une seconde percée, cette fois située à l'avant-garde. Le Rhino, paraît-il, avait mené une offensive d'envergure, une charge explosive achevée d'un massacre en règle. Aussi, les hommes de la Meute se retiraient. Miguel se porta aux côtés de Kab. « Merde, déjà ! On commençait à peine à s'amuser », pesta-t-il. Il déglutit, haletant. En nages, le cortège se félicitait de sa performance, encensait le peloton principal. Les conspués reculaient, honteux, prêts à fuir. Ils lâchaient en route les étendards de guerre, les armes.

La peur pénétrait les esprits.

« REMUEZ-VOUS ! ROSSEZ-MOI CETTE RACAILLE ! »

« RETRAITE ! RETRAITE !! »

Alors, on enjamba les corps des blessés. Les rires sinistres, le tambour des bottes, les cris d'orfraie recouvrirent les vivats enjoués des ailiers. Les flâneurs réclamaient le prix du sang.

La bataillon adverse implosa. Les troupes de la coalition s'élançèrent en direction des faubourgs, d'autres courraient à l'ouest se réfugier dans les champs, d'autres encore se ramassaient face contre terre, en position fœtale. Une violence inouïe s'abattait sans distinction. Les coureurs étaient rattrapés, encerclés puis battus. On abandonnait sur place les groupes défaits des prisonniers. On lapidait par plaisir les fugitifs.

Soumis à la tradition, les soutiens étaient conviés à prendre part au raid punitif. Kab et Miguel feignaient s'associer à ce rituel désagréable. Ils



ne tenaient pas compte des résignés, s'arrangeaient à se laisser distancer par les fuyards. Lorsque la lutte s'imposait, ils manquaient exprès la cible, ou se contentaient d'une légère correction. Les Écuers appliquaient une politique claire : la révolte se paye, l'incompétence ne récolte que railleries. À l'évidence, les Aigles connaissaient la combine, mais de là à les accuser d'y recourir... Il arrivait pourtant qu'ils fussent contraints d'agir sans la moindre retenue, soit que la profusion de témoins complique la tâche, soit que la victime elle-même nuise à la comédie de par sa gaucherie. Kab appréhendait de tels cas de figure. Ignorer les suppliques, contempler l'espace d'un instant l'expression passive du malheureux, voir son corps se recroqueviller... Il lui semblait que les gémissements lui perçaient la poitrine. Sur le moment, Miguel affirmait n'éprouver qu'une profonde aversion à l'égard des vaincus, que si la situation fut inversée, eux n'auraient pas hésité à les achever. Il regrettait malgré tout, maquillait son repentir par de fines allusions concernant l'action des Aigles en général. Aux commandes de cette odieuse chasse à l'homme, le Rhino paraissait en grande pompe. Il coordonnait les frappes, confrontait les poches de séditieux. Il appréciait tout particulièrement mater en personne les officiers ennemis. Il tâchait en outre de refréner les ardeurs de ses obligés, lesquels s'adonnaient quelquefois à des brimades par trop cruelles. Les Aigles approuvaient l'usage de procédés humiliants, pas celui du meurtre de sang froid. Un châtiment singulier était réservé aux membres reconnus coupables de sévices sexuels.

— Tain, il se planque ou quoi, bougonna Miguel.

— J'espère qu'il va bien, s'inquiéta Kab, sur ses talons.

— Évidemment qu'il va bien ! Puisque je te dis qu'il se défend. Faut te le chanter en quelle langue ? Si je me suis cassé, c'est parce qu'il se débrouille. Il jouait les timides au début, mais il touche sa bille le même. Il gère son espace. Attends, tu crois quand même pas que j'aurais lâché un faiblard dans un guépier pareil. Je suis pas con non plus, je te signale. Hey, je gagerais même qu'il te donnerait du fil à retordre. Oué, t'as très bien entendu mon pote. M'étonnerait pas que les Aigles décident de nous le siffler d'ici peu. Ils débarquent tôt, en général.

Ils se séparèrent. Kab accrocha un énième déserteur. Il l'aborda par la



gauche, tâcha de se saisir de lui. La fuite calculée de son opposant l'entraîna parmi les dédales de la périphérie.

Il retrouva Miguel, poursuivit les recherches.

La victoire proclamée, les ailiers avaient ordre de rassembler les blessés à l'écart. Des estafettes tirées au sort (souvent sélectionnées par pur bizutage) procuraient les soins adéquats, de fines compresses imbibées d'alcool accompagnées de simples recommandations orales. (Les Aigles exploitaient ce rapide examen à dessein de repérer de potentiels talents) Sabio, comme de coutume, s'assurait en personne de l'intégrité de ses effectifs. Sans doute ne s'alarmait-il guère de l'absence de la nouvelle recrue, qu'il visualisait sous bonne garde.

Un savon mémorable attendait Miguel s'il se présentait bredouille à l'appel, d'où l'empressement des deux amis.

Ils découvrirent l'intéressé en pleine course, à deux pas d'une enseigne barricadée en prévision de l'échauffourée. Celui-ci chassait en solitaire deux soldats ennemis désireux de quitter la place. Un escogriffe et un trapu. Des trentenaires, soit une demi-décennie d'écart.

— Ah, tu vois, il se porte comme un charme, proclama le butor, qui semblait s'adresser autant à lui-même qu'à son acolyte.

Redoublant d'efforts, la recrue avala la distance, agrippa les braies de l'escogriffe, le déséquilibra. Ils chutèrent en une ruelle adjacente au commerce. Alterné par les cris de son compagnon, le trapu tourna les talons, prêt à en découdre. Il brandit sa matraque. Kab entreprit de porter secours au gamin. Miguel interféra, arguant que le petit s'en sortirait à merveille, qu'il s'agissait d'une occasion en or de juger de ses compétences sur le terrain. Le colosse se rangea à son opinion, et ils convinrent de rester discrets. D'une agilité déconcertante, le poulain étourdit, puis lourda l'escogriffe. Il confronta son agresseur. Un échange s'en suivit, une feinte. Le poids de la fatigue lui pesait. Son attention partagée entre deux menaces potentielles, la recrue rencontra des difficultés. Le trapu le frappa à hauteur du plexus, l'enchaîna d'un direct. Une giclée de sang en souligna l'impact. Manquant chuter, il constata par mégarde la fuite du premier de ses opposants. Un sourire carnassier



germa sur sa lèvre fendue. Il esquiva un ultime assaut, administra une combinaison, conclut d'une balayette.

Un succès mitigé selon son mentor et parrain.

— Il a du cul, critiqua celui-ci, triturant son long bouc, « s'il avait pas eu affaire à une lavette, il aurait perdu... (Silence) Attends, il nous fait quoi là, le morpion ? Le type a pas eu son compte ? »

— Hum ?

La recrue, à présent, dansait autour de sa victime, rouait de coups ses flancs. Il cognait de telle sorte à le priver de sa mobilité. Son entreprise terminée, il retira son casque, tira ses braies, décalotta son armure, le retourna sur le ventre. Il étouffa ces appels à l'aide d'un tissu réservé au préalable, abaissa son pantalon.

« Détends-toi l'ami. Profite, soupira-t-il, je sais qu'au fond, t'en meurs d'envie. Il n'y a pas de honte à prendre du plaisir.

Et puis, tu raconteras rien à personne, oh non, pas ce genre de chose. Ça sera notre petit secret à tous les deux. Allons... »

Il n'eut pas le loisir de continuer. Miguel l'empoigna par les cheveux, le jeta au bas de son piédestal. Désorienté, le garçon roula sur le sol, se redressa, le menaça, avant de reconnaître en lui un membre des Écuyers, de surcroît son supérieur. Alors, il salua en bonne et due forme, remonta son pantalon, se confondit en excuses, joua les imbéciles. La présence de Kab ne semblait guère l'intimider.

Il s'apprêtait à fournir à son vis-à-vis de foisonnantes explications lorsqu'il reçut un cuisant uppercut. Miguel le contourna.

— Il prend l'air, ton engin ? demanda-t-il, les bras croisés, désignant du menton son sexe dressé. Son interlocuteur balbutia un début de réponse. « Ferme ta gueule. Ferme ta putain gueule ! Détraqué de mes deux. Je peux pas le croire, t'es vraiment qu'une merde. »

Prostré, secoué de convulsion, le trapu poussa à travers son bâillon un cri déchirant. Il toussa, tâcha de se relever. En vain.

— Bouge pas, toi... HEY !



Exploitant ce bref intermède, le jeune homme engagea une course effrénée. Il échappa d'un cheveu à Miguel, tituba. Dès lors, il accéléra de plus belle. Au vu de la disposition des lieux, des acteurs, de sa trajectoire, sa seule chance de salut consistait à retourner sur ses pas. Miguel jura par le diable, somma Kab de l'intercepter.

Le géant se dressait déjà sur sa route.

À la surprise générale, la recrue résolut de marcher sur lui. La peur, l'urgence de la situation motivait-elle son acte ? La condition physique de sa cible lui laissait-elle présumer de son avantage ? Possible. Il ignorait toutefois à quel point son opposant brûlait de le démolir. Il avait peu fréquenté le nouveau depuis son adhésion. Il doutait même de lui avoir un jour adressé la parole. Le gamin avait agi jusqu'ici en parfait affilié. Il payait à l'heure sa cotisation, secondait au service, se passionnait. Toujours de bon aloi, attentif aux consignes, respectueux de ses collègues et du règlement. Apprendre qu'il trompait son monde, qu'il maquillait une part d'ombre, une nature abjecte, pire, qu'il manipulait les Écuyers afin d'assouvir ses pulsions libidinales attisait les flammes de sa colère. Une rage sourde, dévorante, lui labourait les tripes. Ses ongles perçaient presque sa peau. Il en tremblait. Aussi, la réplique formulée à l'issue du premier contact désarçonna l'impertinent. Kab, la posture droite, encaissa sans broncher. Il le frappa en plein tête, le repoussa, le rattrapa au vol. Il le plaqua de toutes ses forces contre la devanture de l'enseigne, le souleva à mi-hauteur. Un reflux mêlé de morve et de sang lui jaillit des narines. La recrue ne cessait de s'agiter. Il étouffait.

— Doucement, bordel, pesta Miguel, se précipitant sur lui. « Pas la peine de l'amoher à ce point. Allez, on l'embarque. (et, en direction du trapu) Toi, mon petit père, tu vas nous suivre bien gentiment. Tu témoigneras tout à l'heure. D'ici ça, si tu pouvais faire profil bas... »

Après la bataille, l'incident fut rapporté à Sabio, lequel convoqua une assemblée exceptionnelle. Un jugement pour le moins expéditif fut rendu dans l'arrière-cour du Râtelier des braves, le bar du vieux Duen.

Son calvaire narré de bout en bout, la victime se retira, troublée. Elle s'engagea sur l'honneur à ne révéler à personne sa mésaventure, en



échange de quoi les Écuyers garderaient le silence à leur tour. Conspué, l'accusé essuya les insultes, les sifflets, les récriminations. Le choix de la sanction créait la polémique. D'aucuns réclamaient un tabassage en règle, d'autres souhaitaient le pendre haut et court. Rendre justice en personne. L'emploi de la peine capitale rencontrait un franc succès.

— Du calme ! du calme, s'il vous plaît, s'écria Sabio. « Il n'y aura pas d'exécution, ni maintenant, ni jamais. Pas sous mon mandat, messieurs. Allons-nous nous salir les mains sur cette charogne, allons-nous risquer un séjour aux camps de travaux forcés ? Non. »

« Nous ne sommes ni juges ni bourreaux. Je laisse ça aux magistrats. Nous allons respecter la loi, à la lettre. »

Le scrutin clos, les discours d'usage dispensés, le vieux Duen ôta les équipements du garçon. Son plastron, d'abord, puis ses genouillères, son casque, son bracelet de force, symbole de son appartenance au groupe. L'assistance l'encerclait, grave, solennelle. Il se présenta devant son supérieur. Miguel cracha sur ses chaussures. Reconnu en partie responsable de l'accident, (car chef de bataillon affilié à l'incriminé) celui-ci avait subi un savon terrible de la part du président.

Sa respiration saccadée, son mégot fumant, consommé en un temps record détonait chez lui d'une humeur massacrate.

— Lâche tes fringues. Magne-toi, aboya le butor.

Le proscrit parut stupéfait.

— Nous t'avons soigné, à nos frais. Tu as eu droit, il me semble, à un procès équitable. À ta place, je m'estimerai heureux qu'on en reste là, releva Sabio. « T'approches plus jamais de ce bar, t'entends, changes de trottoir quand tu croises l'un des nôtres. Et tiens ta langue, sans quoi je donne pas cher de ta peau. Tu piges ? »

Ses vêtements brûlés, le garçon s'enfuit nu comme un ver, sous une haie de déshonneur occupé à fêter son départ.

Trois heures. Sur le chemin du retour, Kab se repassait la scène en boucle. Il cherchait à comprendre. Ce gosse, vingt ans à peine... Il va sans dire qu'il avait déjà humilié de la sorte un paquet de gens, peut-être parmi



ses proches, qui sait ? Quel dieu malfaisant pouvait engendrer de pareilles horreurs ? Il comptait poser la question à Talia.

Il justifierait par la même de son retard. Une pierre, deux coups !

Le hululement des chouettes et les aboiements des chiens ponctuaient la nuit. La flamme du réverbère planté en deçà de son domicile vacillait au gré du vent. Il était rincé. Il remonta le sentier au pas de course. Pas de Latisma. L'ivrogne écumait sans doute les cabarets à cette heure-ci. Une aubaine ! Il allait pouvoir dormir sur ses deux oreilles, profiter d'un repos complet, d'une trêve apaisante. Le bonheur. Il s'imaginait installé sur la paille, son fils à sa droite, sa bien-aimée lovée contre lui, lorsqu'il poussa la porte. Le grincement suraigu lui révéla un spectacle affligeant. Le verrou posé à l'entrée avait été forcé, les rangements ouverts, le contenu de la remise éparpillé çà et là. La housse du lit avait été percée, puis déchirée sur toute la longueur. Enfin, des trous peu profonds pavaient le sol de terre battu. Pedro jouait sur le lit. Talia se jeta à son cou, trempa sa chemise sans manches de sanglots amères.

Quelqu'un s'était introduit chez eux en leur absence. On les avait dépossédés de l'intégralité de leurs économies.



Chapitre 16

Aysa-kabir Grande

Damir 02 Cérés 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

Fourbu, le haut du crâne douloureux, la vieille Stella stoppa d'un geste malhabile la cloche murale, repiqua le clou dans la cire. Assises sur le sommier, elle examina ses pieds disgracieux, sa poitrine molle et fripée. Elle jura. Au menu de ce matin figurait une portion généreuse de gruau, une tourte accompagnée d'un verre d'eau, un repas princier concocté par sa fille et destiné à célébrer sa guérison.

Son déjeuner absorbé sans effusion, elle enroula sa mante autour de ses épaules, remisa à sa ceinture sa baguette de bois rongé. Elle cracha dans son pot de chambre, souffla la bougie, avant de prendre sa lanterne.

Premier passage : 4 heures. Deux rapides, un marqué. Deux rapides, un marqué. Elle répétait au mot près sa fidèle routine, sillonnait au pas de course les sentiers sinueux du dortoir. Deux rapides, un marqué. Deux rapides, un marqué. Les volets claquaient. Les gonds couinaient, découvrant les veuves et les couples mariés, les ivrognes, les célibataires, les estropiés. Couchés à la belle étoile ou roulés en boule au pied des maisons, des démons féroces guettaient son arrivée. Elle ne craignait guère la morsure de ces bêtes pathétiques, ces compagnons fielleux condamnés à se régaler des restes. Ah ça, ils gueulaient, les clébard. Ils trépignaient d'impatience. Ils montraient les crocs, désireux de défendre coûte que coûte le petit lopin de terre loué à prix d'or par leur maître et geôlier. (Étaient-ils conscients de la vacuité de l'exercice, de la beauté du monde extérieur ? Sûr que non) La vieille Stella exérait les chiens. Elle ne supportait ni l'odeur des pelages sales ni les jappements plaintifs des



canidés. Elle grinçait des dents au son des aboiements.

6 heures. Deux rapides, un marqué. Deux rapides, un marqué. Deux rapides, un marqué. Elle déboucha en vue du logement des Grandes. Comme d'habitude, le grand diable se précipita à la fenêtre.

— Bon retour, Madame. Merci, s'écria Kab.

*

7 heures Sur les chantiers, Amargado le gratifia d'une tape sur le flanc, le complimenta de telle sorte à attirer sur lui l'attention. Il lui confia l'inventaire, tâche ô combien monotone réservée en guise d'entraînement aux mathématiques. La basse besogne accomplie, les sarcasmes de son supérieur encaissés, Kab reprit son poste de coursier-livreur.

Le service à peine entamé, il multiplia les allées retours, accourut sans trêve ni relâche selon les caprices du contremaître. Il écoutait, ou plutôt distillait les consignes, pardonnait les offenses, ignorait les pamphlets débités à la gloire des manœuvres autochtones. À l'en croire, les Mancros étaient des êtres décadents, paresseux par nature et désordonné. L'exact opposé de son bien-aimé champion.

Il ressassait sans cesse l'incident survenu fin Baccré¹, certifiant qu'il écorcherait vif l'homme-murène si ce dernier s'avisait de recommencer.

Kab ne tenait pas à entretenir le sujet. Il acquiesçait toutefois, cautionnait la moindre de ses allégations. Les muscles endoloris, il trotta à bon rythme. Le soleil naissant l'aveuglait. L'oxygène lui brûlait les poumons. Profitant de ses capacités, de son caractère par trop conciliant, ses collègues se disputaient son renfort. Un chargement à transporter ? Demandons l'appui du grand diable, ses bras puissants nous permettront de ménager nos forces. Un oubli, une livraison ? Ses longues jambes, sans doute, le porteront plus vite à destination. D'aucuns riaient en cachette de son état, moquaient son visage boursoufflé, les écorchures sillonnant son cou, sa légère claudication après une course éreintante. Ils le conviaient ouvertement à ne pas se surmener, prétendaient qu'ils y

1 Voir chapitre 01



perdraient au change un élément précieux. Un déluge de joyeux compliments parachevait son intervention, autant de sucreries délivrées par automatisme, singé sur l'attitude du contremaître.

Seul son chef d'équipe ne sollicitait jamais son concours. Taciturne, celui-ci lui adressait un salut modeste chaque fois qu'il se croisait.

La conduite d'Amargado le préoccupait. D'ordinaire peu disposé à son égard, le responsable redoublait ces derniers temps de perversité. Il le réclamait sans arrêt, l'affectait en plein service au récurage des outils, ou mandatait le remplacement ou la permutation de deux échafaudages analogues. Toujours, il soulignait l'importance cruciale de la tâche entreprise. Toujours, il raillait sa nonchalance, son manque d'autonomie. « Allez du nerf, champion, sermonnait-il, une cigarette fumante coincée entre le majeur et l'index. Tiens, si tu sais pas quoi faire de tes miches, ça te dérangerait de piquer une tête à la réserve ? J'aurais besoin de... » Et ainsi de suite. Le soir de l'éclosion, il lui avait ordonné de le suivre sans discuter, d'où son retard aux nocturnes. « Un petit coup de pouce entre copains, ça mange pas de pain, hein », lui avait-il annoncé d'un air méprisant « rien de bien méchant, t'angoisses pas. » Rien de bien méchant non, hormis le complet transfert du mobilier d'une amie proche. Si Talia l'apprenait, il ne donnait pas cher de sa peau.

Il lui semblait pourtant que leurs rapports s'étaient bonifiés, qu'un lien ténu s'était tissé entre eux suite à son face-à-face avec le Mancro. Ne l'avait-il pas félicité en privé de son initiative ? En outre, il s'était porté à son secours durant le soulèvement des riverains. Il l'avait protégé. Alors pourquoi ? Pourquoi le persécuter ? Pourquoi ce soudain revirement ? Merde. Il me doit la vie, ce sinistre salopard !

Au retour d'un énième transport de fournitures (les ouvriers avaient sollicité en urgence la livraison d'une imposante pièce de bois qui s'était révélée tout à fait inutile) Kab s'accorda une courte pause à la dérobee. Sa respiration s'emballait, ses muscles de ses jambes se tétanisaient. Ses forces le quittaient sans prévenir, tant sous l'effet d'un effort important qu'à l'issue de simple promenade. Une chance qu'aucune de ses crises ne l'ait foudroyé au cours de la bataille contre la Meute.



Il jouait les durs en présence des copains, rassurait Talia quant à son état. Il souffrait beaucoup en vérité.

Les séquelles de son passage à tabac lui gâchaient l'existence.

Qu'à cela ne tienne. Il procéda à une série d'étirements, écarta les jambes, poussa, les paumes plaquées contre la cloison d'une ruine en partie écroulée. Son dos craqua. Amargado finirait par se laisser de cet épisode difficile. Au pire, il s'adapterait.

Il relativisait. Ses tourments passaient pour risibles en comparaison du vol. La cassette découverte, déracinée, c'est l'avenir de son ménage qui était compromis. Au lendemain du crime, ils avaient déclaré par principe l'intrusion aux agents armées de la garde urbaine. Une réponse vague, dénuée d'enthousiasme avait confirmé leurs soupçons. Ils ne traqueraient ni ne condamneraient les coupables, dussent-ils se présenter au poste à l'aurore. Ils doutaient même de la véracité de leur déposition. Talia, quant à elle, affirmait contrôler la situation. Par chance, les malfaiteurs n'avaient pas trouvé la plume et l'encrier remisé dans son bureau. L'opuscule manuscrit cédé par le père Escalon avait également échappé à la rafle. Ses larmes séchées, des excuses discrètes formulées à son intention, la jeune femme avait entrepris d'éplucher les comptes, projetant d'emblée de réduire les dépenses. Elle envisageait de réclamer une avance sur salaire à l'atelier. Kab avait glissé une référence à Dolorès, mais elle avait éludé le sujet. Il était bien sûr inconcevable qu'elle accepte de recevoir la charité de la part de sa sœur aînée, pas après les propos qu'elle avait tenus. « La pente est raide, mais praticable. Prends soin de toi. Je gère. », ne cessait-elle de lui répéter. En vain. Un impondérable, une erreur de calcul, voire une hausse-surprise du montant de l'imposition, les mettraient à la merci des barons et des prêteurs sur gages. Un mauvais pas, et la perspective de l'exil les rongeraient. La spirale infernale.

Relégué au second plan, car incapable de protéger ses proches, Kab s'estimait oisif, désœuvré. Sa simplicité d'esprit, son inculture le condamnait à se reposer sur autrui. Il se reprochait son inutilité flagrante.

Midi. Les clochers chantaient. En file indienne, les ouvriers se pressaient en direction de l'autel. Rires et chahut résultaient de cette



familière expédition. Un vacarme assourdissant animait les masses d'un bout à l'autre de la colonne, jusqu'au portique d'entrée du lieu saint, où, par quelques procédés surnaturels, chacun se perdait en chuchotis étouffés. L'onction accordée, son panier-repas récupéré, Kab remontaient le couloir bruyant formé par ses confrères lorsqu'un sifflement caractéristique attira son attention. Celui de son chef d'équipe.

Confondu, il regarda par-dessus son épaule, haussa les sourcils, dévisagea son supérieur. Ce dernier compléta son appel d'un signe.

— Les gars ont mouchardé. Amargado sait pour tes pauses, susurra-t-il d'un air sévère. « Il compte te pincer sur le faite, faire un exemple. (Il éleva la voix) Hey, champion, t'es dispos tout à l'heure ? J'aurai besoin d'un petit coup de main si ça te dérange pas. »

17 heures. Un demi-seau d'eau tiède lâché au fond d'une casserole, Kab tira de sous le foyer une corbeille d'osier ovale. Il tria les pommes de terre, ajouta au bouillon un zeste de fines herbes. Il attisa les braises à l'aide du soufflet, sans résultat. Un monceau de bois mort permit de pallier cet imprévu. Il renifla, songeur, assis au coin du feu.

— Ça va ? demanda Talia, occupée à relire l'opuscule.

— Fatigué, répondit Kab, laconique.



Chapitre 17

Monsieur Camelio

Cronir 08 Cères 771

Neuf heures. Le timbre grave, supérieur des clochers se propageait sur le Delta. Sur le boulevard, les bonnes gens précédaient la marche des pasteurs, lesquels agitaient sans cesse leur bâton de pèlerin.

Monsieur Camelio se pencha à la fenêtre du deuxième étage, contempla, sévère, le vaste cortège aux couleurs bigarrées.

Sa langue claqua en signe de désapprobation.

— J’ai l’honneur, poursuivit-il à l’intention de son secrétaire, « Hum. Par la présente, j’attire votre attention sur l’article 122-5, entrée en vigueur au cours de l’année 742. Le volet sus-cité permet l’usage modéré de châtement corporel à l’endroit de la domesticité. Aussi... »

Il se détourna du cadre de la fenêtre, parcourut d’un pas décidé son cabinet de travail. Sur son bureau, une plume d’oie et un encrier orné de fines arabesques, deux rames de dossiers classés par ordre alphabétique. Un autel miniature érigé en l’honneur de l’Unique.

La pratique de la religion était selon lui une affaire personnelle, un rituel propre à chaque individu. Quelle valeur, en effet, tiré d’une oraison forcée, scandée à heure fixe au bon vouloir des ecclésiastiques ? Aucune, en vérité, cela va de soi. La prière, solitaire, solennelle, consistait en une parfaite introspection, doublé ou non d’un entretien exclusif avec le créateur. Rassemblée en place publique, bousculée par la houle d’une foule compacte, l’âme humaine se refusait à communier. Pire, elle régressait sur le plan spirituel.

La dictée terminée, son secrétaire personnel relut à haute voix le



texte, suggéra un amendement ou deux, rectifia la ponctuation. Il présenta le document, dans l'attente d'une signature.

— Au courrier, conclut Monsieur Camelio après avoir apposé sa griffe, « daté, sous tampon du tribunal Luis Oriol. »

— Bien monsieur.

Le commis disparu, il s'installa derrière son bureau, décacheta à l'aide d'un coupe-papier plusieurs enveloppes. La première missive, un compte rendu préliminaire, vint garnir la pile de droite, destinée à la convocation des prévenus, aux demandes obséquieuses, aux pièces à conviction. La pile de gauche (sa préférée) rassemblait les réquisitoires des avocats, les rapports d'audiences. Greffier de son état, Monsieur Camelio jugeait du bon déroulé des affaires courantes. Il assistait aux instructions par l'entremise de ses commis, surveillait la fraude. Silhouette furtive, immobile, il ne s'exprimait que par monosyllabes en présence des fonctionnaire de la magistrature, plissant les paupières ou haussant les sourcils en signe d'assentiment. Il n'appréciait pas particulièrement son travail, mais touchait un revenu important enrichi d'avantages en nature. Il bénéficiait en outre de primes conséquentes, disposait d'un appartement défiscalisé, payé au deux tiers à la charge du contribuable.

Midi sonnait lorsqu'il quitta son cabinet. Son attaché-caisse au poing, son surcot boutonné au col, il salua d'un signe son secrétaire, y adjoignit un « bon appétit » glacial.

Sur la terrasse de sa brasserie préférée, il déjeuna seul d'une pièce de viande assaisonnée accompagnée d'une purée aux pois cassés et d'un bol de soupe chaude. Il sirota un verre de vin.

Il interpella un garçon vêtu d'un pantalon de toile, d'une chemise trouée et d'une calotte. Le canard local atterrit sur la table en échange de la somme exigée. Le compte juste, sans monnaies ni pourboire.

« Naufrage en haute mer. Deux galions repêchés sur le détroit », titrait, en lettres capitales, la gazette du jour. Imprimé en caractère gras, l'article contenait en détail la chronique des derniers événements, tissait de frappantes analogies entre les épaves précédentes et cette énième



tragédie. La présence dans les cales de cargaisons intactes (mais tout à fait hors d'usage) l'absence de trace de lutte, d'impacts spécifiques aux canonnières écartait d'emblée l'action des pirates. La récurrence des faits, la disparition systématique du personnel de bords inquiétaient cependant les autorités. Scientifiques et astrologues spéculaient sur la formation de maelstroms, ou de l'existence de monstres marins gigantesques. D'autres attribuaient l'anéantissement des équipages aux sirènes, vision spectrale, avide de sang humain. Selon les Saintes Écritures, ces êtres surnaturels attiraient par des chants lyriques les matelots, les écorchaient à l'aide de griffes empoisonnées. Elles prenaient possession de leurs corps transis par l'entremise des plaies pratiquées. Elles agissaient ainsi, paraît-il, par soif de vengeance, offensée de ne jamais goûter aux plaisirs matériels. Pragmatique, Monsieur Camelio craignait l'ingérence de tribus Mancros signataire du pacte de non-agression. Armistice oblige, la presse ne se risquerait pas à provoquer les ambassadeurs du peuple bleu. Il estimait la thèse des sirènes séduisantes, mais se refusait toutefois à les rattacher à l'incident, car cela supposait qu'elles fourmillent sur les côtes. La perspective de se retrouver nez à nez avec de pareilles abominations au cours de ses voyages lui était intolérable.

Repu, tant de son pain quotidien que des nouvelles du monde libre, il se tamponna les lèvres à l'aide d'un mouchoir, coiffa son feutre. Il régla la note et gratifia le digne commerçant d'un copieux pourboire.

En deçà des remparts, à l'angle de la première avenue, crieurs publics et publicitaires promulguaient à qui mieux mieux leurs slogans. Des artisans chevronnés exhibaient des collections de bijoux, des mouchoirs de poche, des parures. Des affiches grand format plaqué sur de vétustes présentoirs vantaient les mérites de nouvelles lotions médicamenteuses, de gris-gris ou de talismans célèbres. Des familles entières chinaient, pointaient du doigt un commerçant en particulier, ou se disputaient l'emploi du pécule conjugal. Une odeur de tabac froid flottait çà et là.

Progressant d'un pas alerte, Monsieur Camelio traversa la place. Il



considéra l'étal d'un brocanteur, examina attentivement une toupie supposée robuste. Un jouet pour enfant.

Il bouscula par mégarde un inconnu, lequel jura à voix haute. Le teint hâlé, la quarantaine, celui-ci se fendit d'un bref communiqué à l'endroit du greffier, l'empoigna par le col. Le digne fonctionnaire l'observa de biais, l'œil vif, par-dessus son épaule. Dès lors, l'agresseur relâcha sa prise, recula, manqua s'étaler par terre. Les transactions alentour cessèrent, l'assistance retint son souffle.

L'inconnu tomba à genoux, balbutia un chapelet d'excuses.

— Ce n'est rien, voyons, assura Monsieur Camelio, le sourire aux lèvres. « Il nous arrive à tous de nous égarer de temps en temps. Je ne vous tiendrais pas rigueur de cette étourderie. Pour cette fois. »

Et ce disant, il tourna les talons, ignorant les cigarettes fumantes, les rumeurs échangées à son sujet.

Sa ronde toujours en cours, il fut rejoint par deux silhouettes familières. La première, celle d'un hercule aux bras puissants, flegmatique, engorgeait à lui seul les rayons du soleil. La seconde, fine et musculeuse, un air de dandy, recoiffa d'un geste nonchalant ses longs cheveux châtons. Une queue de cheval cascada dans son dos.

— Une belle journée, monsieur, lança Copa.

En l'absence de réponse, le nouveau venu enchaîna sans tarder. Il dressa un bilan rapide de la situation, cita de nouvelles entrées, calcula les sommes engrangées. Les Aigles et le reste des barons du quartier ouest se tenaient à l'écart de son industrie.

« Les affaires vont bon train, ce me semble », constata Monsieur Camelio, satisfait. Son interlocuteur acquiesça. La saison, en effet, était propice à la pousse de flambants arbrisseaux. Effrayés à l'approche de l'été, atterré du reste par un durcissement clair de la fiscalité, les locaux redoutaient la perte de leur petit confort quotidien. Aussi se laissaient-ils tenter par l'emprunt. Le temps d'une mauvaise passe. « Rien de grave, non. Je gère. Pas de quoi s'inquiéter », déclaraient-ils à leurs conjointes, leurs amis ou leurs enfants une fois la première échéance ratifiée,



comptine reprise, rabâchée au cours de semaines, des mois, des années à venir. Passés au crible, manipulés de telle sorte qu'ils contractent un engagement durable, beaucoup tombaient dans l'alcoolisme, la drogue ou la mythomanie. Des frais supplémentaires en perspectives.

Rompu à ce type d'exercice, Monsieur Camelio disposait d'un cheptel dévoué, parfaitement dépendant de son activité. Il n'éprouvait à cet égard aucun remords. Ces gens-là n'étaient satisfaits de rien, ne proposaient rien. Ils se contentaient de blâmer l'action des pouvoirs publics, de moquer la petite bourgeoisie sans saisir un traître mot du langage compassé des élites. Il est aisé bien sûr de jouer les planctons, de laisser les flots vous submerger. Alors sombrez, riverains, sombrez et de grâce, taisez-vous.

À mi-parcours, il résolut de s'accorder une douceur. Il coupa la file d'un étal à pâtisserie, héla d'une voix flûtée l'humble artisan. Tronco, l'hercule flegmatique, s'assura de la passivité des clients.

— C'est... je vous l'offre, cher monsieur, bégaya l'intéressé. « Tenez, servez-vous. Vos amis aussi. »

— Ils n'ont pas faim, rétorqua Monsieur Camelio. Il détacha de sa ceinture une bourse en cuir couleur d'ébène, piocha à l'intérieur. « Prenez. J'insiste, Monsieur. Vous exercez un emploi difficile, en ce sens respectable. Il serait inacceptable de ne pas rétribuer vos efforts. »

Cet intermède terminé, il enjoignit à Copa de poursuivre son exposé. Des noms connus sonnèrent à ses oreilles.

L'homme de main rappela à son bon souvenir le dossier Delboisau.

Petite femme replète, veuve endurcie vivant sur la pension militaire de feu son époux, Sanchia Delboisau figurait à elle seule une manne financière sans équivoque. Costume d'été somptueux, manteau de vison et parure de mode se succédaient dans sa penderie, autant d'articles de location cédés à des prix prohibitifs. La journée, elle sillonnait les rues pavées du Delta, explorait les jardins, visitait les boutiques. La nuit, on la retrouvait installée à la table de grands restaurants, au bras de quelques cavaliers illustre (le plus souvent rémunérés) ou aux premières loges de



fabuleux spectacles. Elle dépensait des sommes considérables en maquillages, soin du visage et coiffure. Toujours à l'affût des derniers ragots de l'actualité mondaine. Et malgré le faste de ses atours, malgré l'opulence supposée de son existence, Sanchia Delboisau dormait parmi les nécessiteux. Avide d'un remariage, elle avait soldé ses biens au fur et à mesure, meubles et galons compris. Elle escomptait ainsi s'attirer les faveurs d'un bon parti, reléguant au secret sa scandaleuse indigence. En vérité, sa faillite personnelle n'échappait à personne. Pire, elle égayait les puissants, qui s'ingéniaient à l'exposer aux regards de la communauté. Une aubaine. Bouffie d'orgueil, la bougresse vivait en marge de la société. Elle dépensait sans compter, s'obstinait à conserver les apparences. La simple mention d'un vernissage, d'un opéra inédit l'empourrait jusqu'à la racine des cheveux. Dès lors, elle sollicitait une audience avec Camelio, lequel riait à chacune de ses plaisanteries, écoutait ses histoires, pleurait ses misères. Il la traitait telle une reine, l'idolâtrait. Elle était son premier rôle, la pièce maîtresse d'une antique tragédie ô combien lucrative.

— Reste le cas Fuerte, déclara Copa.

— Fuerte... Fuerte, soliloqua le greffier, qui remontait, la mine grave, la file des brocanteurs.

Il invita le dandy à lui fournir de plus amples précisions.

— Miguel Fuerte ; la trentaine ; parieur compulsif, le genre à brûler la chandelle par les deux bouts si vous voyez ce que je veux dire. Il multiplie les emprunts auprès des petits pour rembourser les gros. Il a servi dans l'infanterie début 64. Revenu la même année. On avait de bons rapports jusqu'ici, monsieur. De belles ardoises, aucun retard à déplorer, pas chez nous en tout cas. Il se tenait à carreau. Il a commencé à merder fin Baccre. Deux semaines d'arriérés. On l'a collé au charbon, des clients pas faciles, enfin vous imaginez... Il a joué les chiens fidèles au départ, le temps de se faire oublier. Puis il a foutu le camp avec le magot.

— Une battue, alors.

— Il est peu probable qu'il ait quitté la région.

— Déployez vos hommes, mais gardez-le en état. Les moissons



approchent. Il ne manquera pas d'honorer ses dettes.

— Bien monsieur.

Dix-neuf heures. Aux sorties des nocturnes, Monsieur Camelio réintégra les beaux quartiers. En rentrant, il remisa sa vieille redingote en un coffre de bois vermoulu, déchaussa ses bottes. Il rendossa sa toilette classique. Sur la périphérie, il avait acquis au cours de ses dernières années la réputation d'un homme puissant, un caïd, certes, mais tolérant, doué d'un sens aigu des affaires, de la politique et de la justice, ses bons rapports avec les chiens fous qu'étaient les Aigles en attestaient.

Tablier serré à la taille, un couteau en main, il s'installa en cuisine. Il dépiauta consciencieusement les corps sans vie de deux lapins des plaines. Il retira la peau, sépara la tête du tronc, avant d'inciser l'abdomen. Un sang pâteux imbibait ses doigts. Les organes glissés hors de la plaie ouverte, la viande apprêtée, il éminça les oignons, les carottes. Les choux-fleurs, une fois récurés, parachevèrent son entreprise. Sa cuisine portée sur le feu, il tira sur un cordon.

Au tintement d'une clochette de bronze succéda une voix chargée d'un fort accent étranger.

— Monsieur aurait besoin aide ?

— « Monsieur aurait-il besoin de mon aide », corrigea son propriétaire, « Makha, pourriez-vous, je vous prie, courir me chercher deux rations d'eaux ? J'ai peur d'en manquer ». Il touilla les aliments. « Nous dînons du gibier ce soir. Cela conviendra-t-il à vos petits ? »

— Oh oui, bien sûr, Monsieur, s'écria la madone, tout sourire, « ils seront très contents. »

— Tant mieux.

Il dressa la table, sortit la vaisselle, les serviettes, qu'il entreposa bien en vue. Ce soir-là, Madame rentra tôt de sa marche quotidienne. Monsieur Camelio prêta une oreille attentive à ses doléances.



Le couple dîna en tête à tête. Makha et sa famille s'assurèrent du service. Les convives sustentés, assiettes et couverts disparurent sous le concours des domestiques. En guise de digestif, Camelio réclama trois coupes d'un alcool corsé. Au retour de Makha et de ses enfants, le Greffier les invita à s'asseoir un instant.

— Mais, monsieur... s'alarma la jeune femme, rassemblant sous ses jupons sa progéniture.

— Détendez-vous, Makha, tout va bien, vraiment. Mon épouse et moi-même n'avons rien à vous reprocher. Au contraire. Depuis votre arrivée, votre petite famille s'est parfaitement intégrée à notre quotidien, vous avez su en peu de temps vous rendre indispensable. C'est pourquoi j'aimerais poster un toast en votre compagnie. Tenez...

Et, joignant le geste à la parole, Monsieur Camelio découvrit deux peluches cousues à l'effigie de créatures fabuleuses, lesquelles atterrirent bientôt entre les mains des deux enfants.

— Une affaire urgente requérait mon attention en ville tout à l'heure, je n'ai pas pu résister, justifia-t-il sous les yeux de son épouse.



Chapitre 18

Miguel Fuerte

Pallas 11 Cères 771

En chute libre, le soleil zébrait de teintes chatoyantes les reliefs du firmament. Les ombres s’allongeaient, progressaient sur les sentiers creusés, les boyaux sinistres de la périphérie. Elles cherchaient à pénétrer les murs lézardés, les rainures des volets, les panneaux des portes en bois.

Elles occupaient les patios des gargotes et des débits de boisson.

Attablés en terrasse, les ouvriers trinquaient à loisir, riaient aux éclats ou claquaient les fesses de jeunes serveuses préposées au service de nuit. Des spectacles de rues égayaient les masses endiablées. Des vendeurs à la sauvette s’immisçaient sans prévenir parmi les groupes d’habitues, promulguant les bénéfiques supposés du port d’une amulette magique, de la consommation d’une lotion tonique ou d’un procédé aux vertus miraculeuses. Ils recommandaient aux amateurs des coffrets gravés du symbole de l’aspic. L’irruption momentanée de ces passagers clandestins, l’insistance suspecte de certains de leur représentant débouchaient sur de féroces empoignades. Conduit par l’alcool, les chalands n’hésitaient pas à déloger d’une botte les rétifs, au plus grand bonheur du reste de la clientèle. Peu soucieux du sort de loqueteux en mal d’audimat, les patrons des rades préféraient se tenir à l’écart de ce type d’altercation.

— Une déveine amoureuse ? Un employeur tyrannique ? Des dettes de jeux ? pérora un petit homme voûté à barbe fourchue. Un cache-nez dissimulait les vestiges de son appendice nasal « Talisman contre la guigne, mon bon ami. Article de première main. Efficacité garantie. »

Négligeant la parole du bonimenteur, Miguel porta à ses lèvres un



bock d'étain rempli à ras bord, avala cul sec. Le conteneur reposé sur la table, il jura. Mal à l'aise, l'orateur compléta son discours, convaincu de ferrer le poisson. Le butor ne l'écoutait pas. Sur le qui-vive, triturant son long bouc hirsute, il sirotait un breuvage imaginaire. Sa respiration saccadée, le teint rougeaud de ses pommettes dénotait d'une ivresse déjà consommée, ou d'une course folle. La cigarette coincée entre ses doigts nus grésillait. Sur ses jointures brillaient des plaques sanguinolentes.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, toi ? T'as un problème ?

— Je... Euh... Non, pas du tout, s'embrouilla le charlatan, déstabilisé. « Pardonnez-moi, mais vous n'avez pas l'air dans votre assiette. Aussi, je me permets de vous déranger une minute. La chance vous sourit, mon ami, si j'ose dire. Je propose ce soir des talismans contre la guigne. »

Sur quoi, il dégagea le col de sa chemise, révélant les traits d'un collier nanti d'une gemme rutilante. « Voyez, j'en use moi-même au quotidien. Je puis vous assurer de son efficacité ».

— Il s'agit d'un charme dit supérieur, lequel produit de l'éther blanc et renforce le magnétisme intrinsèque de votre organisme. En d'autres termes, il vous protège des émanations néfastes du malin. D'un prix modique, ces pierres ont subit un...

— Je t'arrête tout de suite, trouduc. J'en ai rien à secouer de ton baratin. (Silence) Ça fonctionne ton truc ? Oui ou non ?

— Oui.

— Combien ?

— Cinq... Je veux dire, quinze bronzine. Je te fais un rabais.

— File m'en trois. Dépêche. Je décolle, là.

Le montant versé, le butor enfila coup sur coup les trois colliers, régla sa note. Il quitta d'un bond la terrasse.

Les mains fourrées dans les poches, son bonnet abaissé jusqu'aux lobes de ses oreilles, Miguel sillonnaient la campagne. Un couple d'adolescents se sépara à son approche. Des filles de joie l'interpelèrent. Sans résultats. Au détour d'un carrefour bondé, il renversa sans s'excuser



un coursier affairé au transport de courriers postaux. Fauve farouche, il jetait par-dessus son épaule des regards angoissés, scrutait les badauds, pressait le pas. Les pierres amassées autour de son cou s'entrechoquaient. La présence de figures familières, le timbre de voix connu de quelques locuteurs distants le poussaient à revoir sans cesse son itinéraire.

Il errait seul, sans logis, à la recherche d'une échappatoire.

À couteaux tirés avec la plupart de ses créanciers, ses récents exploits lui avaient valu de décrocher la timbale. Il était la cible d'une battue. Les hommes du Greffier lui donnaient la chasse.

Il avait appris la nouvelle le soir même, évitant par la même un traquenard tendu à son intention. Les agents du prêteur sur gages campaient les abords de son pâté de maisons. Des gorilles dépêchés sur place interrogeaient ses voisins. Les chiens. Ils témoignaient sans pression. Sans doute jubilaient-ils à l'idée de sa disparition. Il avait reconnu d'emblée la silhouette musculeuse de Tronco. La réaction exagérée du maçon d'en face, qui avait crié son nom, avait éventé l'affaire. (Cette balance récolterait au centuple les fruits de sa déclaration une fois le quiproquo résolu) Certes, il avait filé la queue entre les jambes, jetant à bas les étals, bousculant dans sa fuite quiconque se dressait sur sa route. Il était fauché comme les blés. Aussi, négociateur ne changerait rien à sa situation. Pire, il ne connaissait que trop bien la nature des traitements réservés aux mauvais payeurs. Il était parvenu à semer ses poursuivants, s'était accordé un remontant à la terrasse de cette gargote miteuse. Il doutait au fond des bienfaits vantés des trois talismans achetés à prix d'or, mais se refusait à croire à leur complète inaction. De puissantes reliques existaient de par le monde, préservant, paraît-il, leur propriétaire des calamités. Serait-ce trop demander de disposer du modèle d'en dessous ?

Une idole bas de gamme, pourvue d'une quantité négligeable d'énergie spirituelle. Bref, une protection, même lacunaire.

Le hululement d'une chouette retentit au loin. Dérobé à la vue des passants, Miguel s'adossa contre la façade d'une enseigne abandonnée. Il expira tout son saoul, fourragea à l'intérieur de sa sacoche. Le crépitement du briquet à silex éclaira par flashes successifs son visage patibulaire. Une



énième cigarette s'enflamma entre ses dents. Il aurait payé cher pour obtenir un entretien avec le Greffier, une chance de s'expliquer, de défendre son cas en hauts lieux. Il ne s'agissait au bout du compte que d'un regrettable accident. Le prélèvement réalisé sur les recettes du groupe avait suivi un raisonnement selon lui implacable. Il avait entrepris de morceler les fonds, puis de les présenter en secret à la table de jeu du Trullo. Confiant quant à ses capacités, persuadé de sa bonne fortune, il songeait alors amasser un pécule important, suffisant à éponger ses dettes, voir à se constituer une épargne flambant neuve. Mais il avait tout perdu. Tout. Il se reprochait son geste à présent, qu'il jugeait d'une stupidité sans nom. Il aurait préféré encore dîner en compagnie du diable en personne. En mouvement de nouveau, il gravit un léger talus, emprunta un réseau de raccourcis réputé des seuls adeptes. Pas un réverbère n'éclairait ces gorges étroites. Les ténèbres grandissantes assureraient sous peu son anonymat. Le cri d'une chouette résonna au nord.

Une autre chanta à l'ouest.

Une autre encore piaillait derrière lui.

Il dressa l'oreille. Un geyser d'un blanc nacré jaillit de ses deux narines. La fréquence des cris, leur emplacement titilla ses pensées. Une bise glacée souleva ses vêtements. Un code...

« Merde. Merde. Merde ». Il accéléra la cadence, multiplia les crochets, les demi-tours, les subterfuges. Il s'embrancha par surprise, dévia sur la gauche, rebroussa chemin, de sorte à détalier en sens contraire. Le hullement des oiseaux redoubla. La disposition des signaux le renseignait sur la stratégie ennemie. Par expérience, il visualisait les détachements postés à chacune des issues, et déduisit la relative faiblesse des équipes formées. Ils ne tarderaient pas à le localiser. Les foulées rapides de ses détracteurs piétinaient à deux rues, si bien qu'il résolut de forcer le passage.

Surgissant du dédale de galeries sinueuses, il étourdit d'un galet un éphèbe en plein dialogue, acheva son œuvre par un violent uppercut.

— Bouge pas, coco. On va s'occuper de ton cas, pesta le chef de bande, un hercule au physique disgracieux. « IL EST LÀ, LES MECS ! »



— Ta gueule ! Allez vous faire enculer, aboya Miguel, aux abois.

Hors d'haleine, il évita d'un cheveu un crochet meurtrier, empoigna par le col un type au crâne rasé. Il fracassa son visage contre son genou. Un pas chassé doublé d'une balayette brisa la charge d'un échelas en marcel, lequel s'étala de tout son long. Une main plaquée sur le front, l'œil enflé, injecté de sang, l'éphèbe tituba à sa rencontre. Scène burlesque, tragique d'un gosse entré trop tôt au service des gangs locaux. Miguel intima au garçon de débarrasser le plancher en vitesse, ordre exécuté aussitôt. Il se détourna, disloqua d'une botte la rotule du type au crâne rasé, acheva l'échelas resté au sol. Il encaissa un direct à l'estomac de la part du chef de bande, roula sur le dos, déséquilibra d'un coup de pied la carrure imposante de son opposant, qui chuta à son tour. Une prise de soumission lui permit de neutraliser le meneur adverse. Dès lors, celui-ci fut battu comme plâtre. L'hercule supplia. Il récolta en prime un mégot brûlant inséré de force à l'intérieur d'une narine. Les gémissements ténus de ses compagnons accompagnèrent son martyr.

— « Je m'en vais m'occuper de ton cas », c'est bien ça ? imita le butor, assis à califourchon sur le corps du vaincu, il bouchait du pouce le canal fumant. « T'es un bon, toi, je te jure. Un as parmi les as. Qu'est-ce que tu croyais, petit poulet, que t'allait te farcir un coq de combat ? Toi et tes potes vous comptiez toucher le gros lot en rentrant, c'est ça ? Manqué, face de rat. T'aurais mieux fait de rester couché ! »

Deux sections conjointes débarquaient sur les lieux.

« QUOI, IL Y A UN PROBLÈME ? QU'EST-CE QUE VOUS REGARDEZ, ENFANTS DE PUTAIN ? VOUS VOUS BRANLEZ LES COUILLES EN ATTENDANT LE DÉLUGE OU QUOI ? » brailla-t-il, triomphant, à l'adresse des renforts. Il cracha à la face du malheureux bouc émissaire, condamna la perte d'une cigarette neuve. « BOUGEZ-VOUS LE DERCHE. SORTEZ L'ARGENTERIE. IL Y EN AURA POUR TOUT DE MONDE ! »

La nuit tombée, la lumière tamisée des lampadaires jalonnait la voie. Les falotiers remisait leurs outils. Fort d'une avance considérable,



Miguel bascula par-dessus un parapet, emprunta un couloir interminable, puis pénétra l'arrière-cour du Râtelier des Braves. Il martela l'entrée de service, (deux coups puissants, un faiblard) enfonça presque la porte du quartier général des Écuysers.

Aussi sec, la vigie railla la conduite du retardataire. Miguel dirigea sur lui un masque bardé d'entailles, d'ecchymoses et de contusions. Il renifla. Son oreille gauche dégouttait. Une empreinte de sang maculait sa chemise de corps flétrie. Il hésita à lui rétorquer qu'il n'était pas d'humeur à plaisanter, qu'une intense douleur lui battait les tempes.

Un attroupement se forma autour de lui.

« La vache, qu'est-ce qui t'est arrivé, Fuerte ? Une bagarre ? ; c'est quoi ces colliers ? ; t'as gagné, rassure-moi ? ; on parle de Miguel, les gars. J'ose même pas imaginer la gueule du mec d'en face »

Rassemblée par îlots, les habitués éclusaient des chopes autour de table à tréteaux. Des débats animés confrontaient l'avis tranché de fervents admirateurs. Au fond de la salle, il repéra la choucroute de Kab. Le colosse devisait en privé avec Sabio. Il semblait mécontent. Une ovation en provenance de l'arène de combat le renseigna sur la tenue d'un tournoi. Accoudé au bar, en dessous de l'antique gouvernail gravé des initiales de la brasserie, il commanda un rafraîchissement. Le vieux Duen le cuisina, l'air de rien. « T'es sûr que ça va, mon gars ? s'enquêt-il. J'ai un bon copain qui travaille au dispensaire, il pourrait te recoudre. Ça va finir par s'infecter ton truc, là. » Le butor opina, sans conviction. Sa consommation absorbée, il quitta le comptoir, s'installa seul, une caisse à ses pieds.

Il consulta une brochure promotionnelle, tira de son paquetage un condensé des meilleurs commentaires sportifs. Des vertiges minaient sa concentration. Les conversations alentour l'irritaient. Ils ne l'avaient pas raté, les bâtards... L'œil torve, son attention portée à quelques frivoles distractions, il manqua chuter de son tabouret à l'écoute du timbre de voix flûté du dénommé Copa. Il se détourna en direction de l'entrée de service.

— Miguel. Miguel Fuerte, vous dites, s'écriait la vigie, les bras en croix. « Oué. Il est là. Qui le demande ? Ça me regarde, si. Hey, vous vous croyez où, à la brasserie du coin ? C'est une réunion privée, ici.



« Putain. Jamais vous lâchez l'affaire, vous », grommela Miguel, à part lui. Il assista à toute la scène, campée sur son support.

Le chahut, les acclamations enjouées des clients cessèrent. La vigie conseilla au nouveau venu de modérer ses ardeurs. Le dandy insinua qu'il serait regrettable d'engager les hostilités, qu'il se reprocherait la perte d'un si bel établissement. Sabio intervint. Il clopina jusqu'à l'entrée, accompagné de Duen et Kab. Son escorte arracha une moue contrariée à l'homme de main, qui renouvela ses exigences.

— Loin de moi l'idée de remettre en cause vos accusations, cher monsieur, mais je n'en ai cure, déclara Sabio sans ambages. « Les problèmes de Miguel ne sont pas les miens, pas plus que ceux du reste de la communauté. (Il congédia la vigie, ajouta :) Je ne vous tiendrais pas rigueur des menaces prononcées à l'endroit de ce jeune garçon. Gardez à l'esprit toutefois que les Écuyers appartiennent à la coalition du sud. Nous entretenons de parfaits rapports avec nos suzerains, les Aigles. Aussi je vous déconseille d'envahir cet avant-poste. »

Une mobilisation massive accentua cette assertion. Les recrues en plein dépouillement se regroupèrent sous la houlette des chefs de bataillon. Les habitués remirent à échéance leur contentieux. Les combattants toujours en lice s'alignèrent en pôle position. Plastrons ornés de paille sèche et casques sanglés brillaient à la lueur des candélabres.

La gestuelle sentencieuse des adhérents garantissait de cuisantes repréailles à qui s'essaierait à contredire la parole du président.

Le retrait rapide des intrus, l'avertissement haineux proféré avant leur départ galvanisa les troupes. La majorité porta en triomphe le responsable et ses lieutenants. Le vieux Duen offrit à ses frais une tournée générale. Chacun s'en retourna à ses activités. Les joutes reprirent dans l'arène, les débats au comptoir. Le dépouillement suivit son cours. Les langues se délièrent dès lors. Des remarques, des critiques, des commentaires s'échangèrent entre collègues. La rumeur allait bon train.

Miguel abandonna ses magazines. Il se permit une escale en cuisine,



où l’attendait une assiette garnie ménagée à son intention.

Comme il déchirait à pleines dents les contours d’un quignon de pain, Kab s’installa à sa table, chercha ses mots, embarrassé. Il lui proposa de l’héberger chez lui, le temps de trouver une solution.

Il refusa net, changea de sujet.

Le président l’interpela. Il souhaitait s’entretenir avec lui, en privé. Sur ses talons, Miguel gagna la réserve du Râtelier, un local clos, destiné au stockage des aliments. Plusieurs tentures accrochées au plafond scindaient cet espace réservé au personnel.

— Bon, je vais pas y aller par quatre chemins, grinça Sabio, sans se départir de son flegme naturel. « T’as merdé, Mig, vraiment. Tes histoires d’argent, je les connais, tout le monde les connaît. Mais que tu traînes ça jusqu’ici, je peux pas l’encaisser. Je devrais t’exclure, tu sais. T’as conscience du poids de ce gars-là ? Le Greffier pourrait nous balayer en un claquement de doigts. Il va peut-être le faire d’ailleurs, après la veste que j’ai mis à ses gorilles. Comme si les Aigles allaient nous couvrir... »

— Sauf ton respect, président : mêle-toi de ce qui te regarde.

— Je te demande pardon ?

— T’as très bien compris. Je t’ai rien demandé, rétorqua le butor, partagé entre rage et ressentiment. « Si ça t’emmerdait tant que ça de me tirer de là, t’avais qu’à passer ton tour. Maintenant, si tu permets, j’ai de la lecture qui m’attend. Et j’ai la dalle. »

Il s’apprêtait à franchir le seuil du local lorsque son interlocuteur formula un rappel à l’ordre. Le ton monta.

— J’essaie simplement de te protéger, Miguel. En tant qu’ami. Pas la peine de jouer les loups solitaires.

— Ça aurait été quelqu’un d’autre, n’importe qui t’entend, t’aurais pas hésité une seconde à le livrer en pâture à ces gars ! T’aurais prétendu agir en vertu du code, explosa l’intéressé. « T’as besoin de moi. T’as besoin d’un receleur, et t’es prêt à tout pour le conserver ! T’as toujours fonctionné de cette façon, mon pote, alors épargne-moi tes leçons de



morale à deux ronds. Ça prend plus depuis longtemps avec moi ! »

Il parlait fort, il hurlait même, tant et si bien qu'il ameuta progressivement toute la salle. Il se heurta bientôt au reste de la bande.

Acculé par la foule, il envoya sur les roses Sabio, le vieux Duen, puis Kab, qu'il qualifia ouvertement de « grand con amorphe ». Les Écuyers conspuaient son ingratitude. Les hommes de son propre bataillon l'invitèrent à présenter des excuses, ou quitter les lieux sur-le-champ. Il opta pour cette seconde alternative.

Contournant le colosse à la peau noire, il parcourut au pas de course le salon, ramassa ses affaires. Sabio s'attacha à arrondir les angles. En vain. Sa décision était prise. Il partait, que ça lui plaise ou non. En outre, il déclara souhaiter régler son compte à Copa le soir même, voir à rendre une petite visite au Greffier en personne, pourquoi pas. Il en chierait dans ses braies, une fois coupé de ses maudits gardes du corps. Son sac sur l'épaule, sa chemise en lambeau, il coiffa son bonnet, cracha à ses pieds, sur le sol de terre battu.

Comme il gagnait la sortie, il esquissa un geste odieux en direction de l'assistance. La vigie s'écarta de son chemin. Kab s'interposa. Les deux frères d'armes se jaugèrent en silence.

— Attends, toi, tu comptes me retenir ? pouffa Miguel, « sans déc, ton contremaître te met la misère, tu laisses des ploucs te passer à tabac et un vulgaire ivrogne diriger ta vie. Qu'est-ce que tu vas faire pour m'en empêcher ? Me foudroyer du regard ? Sérieux... Je te reconnais plus. Une vraie limace dans un corps d'acier. Dégage, pauvre tâche ! Et t'avises pas de me coller au basque, ou par le diable, je te jure que je te fais la peau. »

Kab entreprit de répliquer, mais ravala ses paroles. Il consentit au bout du compte à libérer son ami.

Dehors, Miguel disparut, comme englouti par les ténèbres.



Chapitre 19

Aysa-kabir Grande

Agris 13 Cères 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

*

6 heures. Le visage congestionné, les muscles endoloris, Kab quitta le temps d'un soupir le lit conjugal. Il enfila sa chemise sans manches, tituba jusqu'à la fenêtre. Les griffures sur son cou le lançaient. Le volet ouvert, il attesta du contenu de sa sacoche, puis baisa la joue de son fils. Talia cilla des paupières, somnolente. Elle s'étira de tout son long, occupant par la même la largeur du sommier.

— Ça va aller ? Évite le surmenage, s'il te plaît, chuchota-t-elle.

— Oué. T'inquiète pas.

Le sentier habituel emprunté, il parcourut d'un pas paisible le dortoir, descendit la file. Sur la première avenue, des processions d'ouvriers du bâtiment, de manufacturiers, de bêcheurs, de commis, d'assistants s'injuriaient à loisir. Les convois se rencontraient. Les fouets des cochers claquaient sans fin sur l'échine des chevaux. Statue de marbre polie, automate sculpté, abandonné au gré des flots, Kab se laissait porté par les masses. Il tâchait d'étouffer ses pensées. Il suffoquait, affligé, sensible, impuissant. Un grand gaillard à la mine défaite détourna le regard à son approche. Une sexagénaire habillée de haillons le dévisagea. Un genre de scribouillard, soucieux manifestement de son hygiène corporelle, résolut



de gagner le trottoir opposé. (Il manqua à cet effet finir piétiné sous les roues d'un transport de marchandises à destination des terres arides)

Au travail, Amargado lui confia l'inventaire, critiqua la mollesse de son procédé. Le ballet incessant de ses allées et venues, les exigences du contremaître l'accaparèrent une bonne partie de la matinée. Il s'interrogeait. Ces pères de famille, ces femmes, ces ivrognes, ces vieillards à la manque, tous ces gens sur le boulevard subissaient-ils les lubies d'un supérieur despotique, les querelles de couple, les cas de conscience ou les problèmes d'argent ? Sans doute que oui. L'angoisse liée à son empoignade avec Miguel, l'avenir proche de son foyer mêlé à ses douleurs chroniques affectaient sa concentration. Il oubliait une fois sur deux les consignes, négligeait les délais ou ignorait ses collègues, lesquels n'hésitaient pas à remonter à la hiérarchie sa conduite scandaleuse. Un début d'altercation auprès de quelques fauteurs de trouble faillit déclencher une bagarre. Il se reprocha au bout du compte sa réaction, qu'il jugea après coup exagérée. Ces types-là ne réclamaient au fond qu'un peu d'attention. Quand même, la disparition de Miguel l'inquiétait. Le butor n'avait pas donné signe de vie depuis Pallas.

La rumeur stipulait qu'il faisait l'objet d'une battue, ce qui n'arrangeait rien à son cas de figure.

La veille, après un passage éclair au Râtelier des braves, où nul pas même le vieux Duen n'avait su le renseigner, il s'était rendu au pas de course jusqu'à son appartement. Il avait constaté de la présence de guetteurs éparpillés tout autour de son pâté de maisons. Des hommes du Greffier. Il avait consulté Juliet. La jeune femme, de son côté, avait interrogé le patron du Trullo. Sans résultat. La pauvre était morte d'inquiétude. Que Miguel se cache de ses créanciers n'étonnait guère qui que ce soit. Qu'il se retrouve acculé au point de devoir se retrancher chez les Écuyers dénotait d'une crise grave, sans précédent.

Le Greffier n'était guère connu pour son altruisme, encore moins à l'égard des mauvais payeurs. Les corps meurtris de bon nombre des habitants des dortoirs en témoignaient.

Midi. Son déjeuner englouti, scindé en deux portions distinctes, il



s’effondra contre le tronc d’un arbre, isolé du reste de la bande. Il s’assoupit. Des pavillons à deux niveaux, des hôtels somptueux s’érigèrent à sa convenance. Un arc-en-ciel de rameaux fleuris habillait les rues pavées d’ivoire de Sadriento, le joyau d’outremer. Paré d’un surcot boutonné à la taille, d’un chapeau haut de forme et de souliers reluisants, il réglait les honoraires d’un cireur accompli. Pedro, juché sur ses épaules, pointait du doigt un théâtre de marionnette. Talia, digne et majestueuse, transportait un paquet ficelé d’un nœud. Des manuscrits d’histoires, des essais, des sagas et tant d’autres. Des programmes placardés partout encensaient les exploits de sportifs reconnus. À l’affiche...

« Grande. »

— Hey, Grande ! Ouhou, tu dors ?

Amargado tira sur la tige calcinée de sa cigarette, lui souffla en pleine figure. Il requit ses services. Kab se redressa non sans mal. Ses os craquaient, son estomac criait famine. Le contremaître contourna sa position, risqua un coup d’œil à l’intérieur de son panier-repas.

— C’est pas humain ce qu’on nous demande, sourit-il. (Il lui jeta son paquetage, l’invita à accélérer la cadence) « Là-haut, ils se fichent pas mal du calvaire des braves gens. T’es pas d’accord, champion ? »

17 heures. Dirigés par les lances des miliciens, les Mancros évacuaient les abords du chantier. Le colosse, préposé comme de juste au récurage des outils, aperçut du coin de l’œil son chef d’équipe.

Ce dernier lui glissa au passage ces quelques mots.

« C’est pour ce soir, Grande. Débrouille-toi pour que le savon ait lieu en public. Ça t’évitera de sacrés ennuis. »

Ce sur quoi il poursuivit son chemin, réclamant de vive voix le stockage de fournitures de première nécessité. Sidéré, esquissant à l’endroit de son ange gardien un geste malhabile, Kab entreprit de remettre de l’ordre dans ses pensées. Il eut beau se triturer les méninges, tourner et retourner la situation, il ne décelait aucune échappatoire. Aussi



résolument d'agir en fonction des événements. Un échec cuisant à en croire la suite de son épopée. Les enveloppes cachetées attribuées à qui de droit, le contremaître vanta les mérites de ses ouailles. Les commandes se multipliaient, le rendu tardait toutefois. Il enjoignit à ses troupes de donner le maximum, de ne pas se laisser abattre. En outre, il survola l'actualité récente, et promit de défendre l'équipe coûte que coûte.

Le personnel sur le départ, il interpella son champion, qu'il pria de patienter un instant. Ils avaient à causer.

— Je t'aime bien, tu sais, attaqua-t-il d'emblée, frottant ses mains calleuses, « Vraiment, personne ira prétendre le contraire. Je te bichonne. Je fais en sorte de toujours te trouver du boulot, et ce malgré ton handicap. Le prends pas mal, hein. Je dis pas ça gratuitement. Bref, j'ai des ordres, des impératifs, mais je m'adapte, à toi, à ta logique un peu farfelue. Tu comprends ça ? Bon. C'est cool qu'on soit d'accord, ça va faciliter les choses. En ce moment, c'est la merde, je pense que ça t'aura pas échappé. Les gros bonnets cherchent à justifier leur politique de licenciement. Ils s'assurent qu'on tienne pas nos délais, qu'on traîne la patte si tu préfères. Les émeutes du mois dernier ont bien arrangé leurs affaires. Tu vois où je veux en venir, ou toujours pas ? Ils nous surveillent là-haut, ils creusent. Et toi, tu te permets de relâcher la pression. Eh oui, je sais tout, mon vieux. Cinq minutes par-ci, cinq minutes par-là, tranquille. Je fais quoi, moi, si tu te fais gauler ? La pause, c'est de douze à douze heures trente. Douze à douze heures trente. C'est quand même pas la mer à boire ! Je vais pas te mentir, champion, j'étais furax quand j'ai appris l'entourloupe. Mais t'es un type bien, volontaire, disponible. J'oublie pas mes amis, tu vois. Je vais faire une exception. En règle générale, je colle un blâme direct. Pas de coup de semonce. Rien. Nada »

« Tu vas te reprendre. Demain, tu te pointes frais dispos. Plus de connerie. Que tes collègues me remontent pas que tu continues à lambiner, ok ? Tu sais ce qui t'attend en cas de récidive. »

18 heures. Après les nocturnes, Le couple Grande d'îna d'un breuvage dilué à partir des restes de l'avant-veille. Pedro quant à lui profita d'une ration de légumes écrasés accompagnée d'une boulette de pain.



À l'heure des comptes, alors que Talia calculait les dépenses hebdomadaires du ménage, les aboiements plaintifs d'un chien retentirent dans la nuit. Un chant paillard enflait à l'extérieur. Kab déglutit. La jeune femme se pinça les lèvres. Dès lors, le redouté voisin entra en campagne. Un temps, il riait aux larmes, entretenait Gastar, son fidèle corniaud, de ses réflexions profondes, partageait avec lui ses opinions sur la société civile. Un temps, il battait son compagnon sénile, lui reprochait d'éventer ses secrets. Les cris déchirants du pauvre animal, les hommages incohérents portés sous l'ivresse punctuaient sa performance.

« Gare à toi, Gastar, maudite charogne... Ils vont t'entendre ! Les imbéciles, ils ignorent d'où vient l'argent. Mais moi je sais... Ha ! À ta santé, vieux bourrin ! Je te ramènerai quelque chose la prochaine fois ! »

Ce sur quoi il asséna une cinglante savate à l'intéressé.



Chapitre 20

Talia Grande

Damir 16 Cères 771

— Je vous pardonne, ma fille, prononça le bedeau préposé à l'autel de plein air. « Puisse l'Unique vous accompagner sur ces terres et par delà le grand continent. Allez en paix, à présent. »

9 heures. Dehors, les surveillants donnaient du clairon. Un vacarme assourdissant enflait à l'intérieur de l'entrepôt. Les cliquetis des machines, les babillages reprenaient à mesure du retour du personnel. Celui-ci, contrasté, exclusivement féminin, se glissait le long des rangées numérotées, s'attablait derrière d'austères métiers à tisser arrangés à convenance. Pédales et levier grinçaient de concert. Les couleurs défilaient sur les plans de travail. Les tisserandes, allègres, volontaires, s'astreignaient à respecter les quotas. La tête basse, fusillant le jeu de bobines bariolées, les débutantes s'agitaient à un rythme saccadé, en pure perte. Les fileuses endurcies, de vieilles femmes rigoureuses aux traits creusés, répétaient sans y songer la marche à suivre, de véritables automates forgés au gré des saisons.

Elles n'en dispensaient pas moins les derniers cancons, ou critiquaient les tendances scandaleuses de la nouvelle génération.

Ses gants de protection nouée à hauteur de sa ceinture, le coordinateur acheva le tour du propriétaire. Il salua d'une légère flexion de la tête une pensionnaire de longue date, appuya de ses conseils une jeune recrue dépêchée la veille. Patibulaire, nanti d'un treillis noir ciselé auréolé de fines épaulettes, il conclut sa ronde, assurée de la bonne



conduite des opérations. Il échangea une vive poignée avec Talia, laquelle s'excusa d'emblée du désagrément.

Elle visitait l'atelier hors de sa grille horaire.

— Une avance sur salaire ? Oui, c'est possible, attesta le responsable, en marge de son unité. « Je regrette, Madame Grande, je ne dispose que de peu de temps à vous consacrer. Vous avez des problèmes ? »

— Rien de grave, Monsieur. Une mauvaise passe.

Le manque de sommeil lui rongeaient les nerfs, l'état de santé de Kab se dégradait, elle craignait qu'il ne se blesse sur les chantiers. L'épargne du couple avait disparu. En l'absence de réactions, les brigades de salubrité publique les surveilleraient d'ici peu. Les prêteurs sur gages se succéderaient devant leur porte.

« Des problèmes, vous dites ? Oui. Et le mot est faible », pensa-t-elle, amère. Elle se composa un masque hermétique.

— Vous êtes, à bien des égards, une ouvrière compétente, un bon élément, n'en doutez pas un instant. La hiérarchie vous accordera ce que vous demandez, compléta sans ambages le coordinateur.

« Je me permets cependant de vous mettre en garde. La procédure est longue et fastidieuse. Gardez à l'esprit que l'entreprise ne fait rien gratuitement. Elle ne manquera pas d'appliquer à votre emprunt un taux prohibitif. Car il s'agit bien d'un emprunt. Je ne peux pas vous forcer à quoi que ce soit, je vous recommande malgré tout de bien réfléchir avant de vous engager, Madame Grande. À la différence de créanciers, la société n'enverra pas chez vous ses hommes de main. Ils s'assureront en revanche de saisir le tribunal. Ils multiplieront les attaques à votre encontre. Ils ne vous lâcheront pas. Croyez-moi, ces gens récupèrent toujours leur dû, d'une manière ou d'une autre. (Il risqua un regard circulaire en direction de la fabrique, poursuivit à voix basse :) votre vie privée ne me concerne pas, aussi l'usage voudrait que je m'abstienne de tel commentaire... Je ne comprends pas, vous bénéficiez, cela se sait, de l'appui de proches influents, votre sœur aînée pourvoit à... »

— Nous sommes en froid, coupa Talia, livide. « Nous ne nous



adressons plus la parole depuis longtemps. »

Un silence gêné s’installa entre la jeune femme et son supérieur. Talia haussa les épaules, fit mine de contrôler l’intérieur de sa sacoche. Le coordinateur soupira, épousseta son beau costume. Elle ignorait pourquoi, néanmoins le malaise de cet homme strict et compassé, capable au demeurant de déposséder une famille de son revenu de subsistance sous couvert d’une faute professionnelle avait quelque chose de comique.

Elle manqua d’éclater de rire. Ou de fondre en larmes.

— C’est regrettable, en effet, lâcha-t-il enfin, les lèvres pincées.

— Il n’y a pas de mal, Monsieur. Vraiment. Vous avez raison, je devrais réfléchir avant d’engager les démarches. Merci pour vos conseils.

Comme elle tournait les talons, le coordinateur l’interpella d’une voix métallique. Il s’apprêtait à réintégrer la chaîne de production.

— Vous m’apparaissez, disons, très fatigué ces derniers temps, Madame Grande. Loin de moi l’idée de me mêler de votre vie privée, mais vous semblez à bout de force. Vous êtes sûr que tout va bien ?

L’entretien terminé, Talia longea les remparts fortifiés du Delta, franchit le poste-frontière. Elle s’élança sur la première avenue. Aux heures creuses, un flot continu de piétons s’empressait sur les travées : qui poussait à l’aide d’une brouette un lot de fourniture digne d’une quincaillerie, qui transportait sur son dos de volumineux colis, ou soignait en pleine rue la monture de quelques voyageurs fortunés. Les crottins des chevaux pavaient la chaussée. En l’absence de clients, les vendeurs à la sauvette, les publicitaires avaient évacué la place. Des meutes de gamins en bas âge écumaient les lieux à la recherche de menu denrée périssable, larcin périlleux, punis de l’ablation d’une phalange. Des charrettes tractées à bout de bras côtoyaient les cortèges solennels des puissantes compagnies, lesquels progressaient non sans mal. Les fouets claquaient. Les cochers redoublaient d’invectives à l’adresse d’un groupe d’agents municipaux, qu’ils jugeaient d’une lenteur proverbiale. Un accident de circulation défrayait la chronique. Une femme et ses garçons, affairés au possible, avaient résolu soudain de franchir la voie. Elle avait, selon la



rumeur colportée par les témoins, trébuchée en pleine course, s'était ramassé face contre terre puis, consciente de sa position, de la fatalité cruelle dont elle faisait l'objet, avait intimé à son cheptel de se tenir à l'écart. À présent, les orphelins pleuraient, à genoux. Ils se soutenaient les uns les autres. Les fonctionnaires débarrassaient du passage la dépouille meurtrie de la victime, piétinée par les étalons. Autour du cadavre en mouvement, les flâneurs commentaient la chose comme s'il se fût agi d'un divertissement. Les artisans se bousculaient au pied des entrepôts de marchandises. Les commères se penchaient aux fenêtres des maisons. Le corps décharné rejoindrait bientôt les charniers communaux.

Talia pressa le pas, insensible aux tourments de l'assemblée juvénile, à l'infinie violence des propos échangés en sa présence. Un déficit croissant minait sa comptabilité, des modèles prédictifs basés sur le coût de l'alimentation, des matières premières occultaient ses pensées. En y ajoutant la pension... Faute d'impondérables, les dépenses du ménage finiraient par les déborder. Elle s'astreignait pourtant à préserver une attitude positive, évaluait les risques, prospectait en quête d'une échappatoire. En vérité, l'éventail de ses possibilités se réduisait à peu de chagrin. En bout de piste, elle emprunta un sentier isolé, sillon ténu, foisonnant, tracé en direction des plantations.

Le vacarme de la collision s'évanouit. Les tertres ensoleillés, les coteaux verdoyants remplacèrent la monotonie indigente des dédales crasseux de la périphérie. Les neiges ne tombaient pas en Agosto. Au cours de l'hiver, la flore perçait les bulbes rigides bâtis en prévision des canicules. Elle absorbait alors la couche protectrice, se reposait. Et par l'entremise des nutriments ingérés, soutenus par un procédé obscur, méconnu jusqu'alors des scientifiques et des astrologues, parvenait à régénérer ses tissus. En l'espace de quinze jours à peine, les cultures ensemencées six mois plus tôt envahissaient les prés, les ronces garnissaient les steppes. Les forêts humides ressuscitaient, au-delà du massif des portes du paradis. Talia considéra l'horizon sans fin. Ses notions en botanique frisaient l'ignorance. Elle n'en admirait pas moins les prodiges de cette nature singulière, inconnu des chercheurs du continent.

À bonne distance du boulevard, la jeune femme s'immobilisa. Elle



s’assura de sa solitude, attesta de la condition de l’astre solaire. Elle repéra un anacardier fleuri dont elle contourna le tronc noueux.

Installée confortablement, elle fouilla l’intérieur de sa sacoche, découvrit le briquet à silex en règle général entreposé dans la réserve.

Une gerbe d’étincelle lui permit d’allumer sa cigarette.

Les ronds de fumée opaques se succédèrent. Le contact de l’écorce la réconfortait. Elle s’était octroyé une pause, une bulle d’oxygène.

Elle avait confié Pedro à sa sœur Cati, lucide quant à l’imagerie déformée, des mauvais enseignements que sa cadette pourrait inculquer à son garçon. Elle avait honte de son comportement, de sa faiblesse. Depuis peu, il lui semblait supporter à elle seule l’avenir de son couple. Kab, au départ volontaire, doué des meilleures intentions, se cantonnait au rôle du forçat. Au matin, il quittait en soufflant le lit conjugal, embrassait son fils du bout des lèvres, sans émotion. Après son service, il s’acquittait sans mot dire de ses corvées, mais refusait d’évoquer ses conditions de travail, les motifs de ce soudain revirement, ou délaisser son ouvrage au profit d’un repos ô combien salvateur. Animé d’une dignité froide, celle de l’époux responsable, de l’autorité masculine, inaliénable, il s’ingéniait à se tuer à la tâche, incapable du moindre compromis. Les crises de Latisma se multipliaient. Son conjoint se présentait chaque soir devant sa porte, balbutiait une série d’avertissements, des menaces inaudibles. Son comptant de parole débité, il regagnait l’appartement sans ajouter quoi que ce soit. En outre, l’absence de Miguel les accablait tous les deux. Talia avait beau relativiser, rappeler à son compagnon le tempérament féroce du disparu, elle redoutait qu’il ne succombe à la traque des gorilles du Greffier. Talia n’imaginait guère le butor désertier la région. « Où irait-il ? Sur les terres arides, rejoindre les tribus nomades et ses exilés ? » Talia connaissait les pratiques de Miguel, sa propension à la démesure, sa malhonnêteté, son abnégation. Il se garderait de courber l’échine, encore moins renoncer à son confort personnel. Elle étouffa un frisson.

La perspective de traiter un jour avec de tels individus la rebutait. Elle comptait bien protéger les siens de ses maudits charognards.

La jeune femme écrasa son mégot, rangea le briquet à silex. Debout,



elle défripa sa jupe, rajusta la lanière de sa sacoche. Elle recoiffa ses cheveux, déforma sa mèche rebelle, sans résultat. Lessivée, morose, elle accepta de quitter son sanctuaire.

En amont d'un clocher abandonné zigzaguaient les ramifications des fermes voisines. Celle de sa sœur consistait en une case au pisé construite en angle droit, érigée à mi-parcours d'une colline boisée. Un bosquet projetait sur sa façade des ombres mouvantes. Une parcelle individuelle, bordée d'un cabanon fermé, exposait un plan de millet fécond. Un jardin en friche en jouxtait la cour. Des vêtements trempés séchaient sur un étendoir à linge. Un tribunal bruyant de lapins encagés s'adonnait à la mastication de sa ration journalière. Les jappements du chien accueillirent sa venue. Catalina apparut sur le seuil. Elle tourna les talons, convoqua Ginna d'une injonction indignée. La gamine sortit d'on ne sait où en traînant des pieds, négligea les recommandations de sa mère.

Elle invita le chien à cesser ses jérémiades, esquissa un début de révérence, salua sa tante, puis s'en retourna à ses activités.

Cati réprouva son insolence.

— Alors, qu'est-ce que ça donne ? attaqua-t-elle.

— Ils trancheront d'ici une semaine, affirma Talia, catégorique. « Ils interrogent les deux partis, écoutent les témoins. À vrai dire, je ne pense pas être inquiété. Je n'ai rien à me reprocher. »

— Ne t'avance pas trop, relança la petite dame fluette d'un air strict. « Un différend, ça peut aller très loin. Elles ont de bons amis, ces vipères ? Renseigne-toi, quand même. Tu n'es pas à l'abri d'une surprise. »

Il avait suffi d'un os à ronger, un récit tronqué, susceptible d'exalter la curiosité de sa cadette. Talia ne souhaitait pas informer sa sœur de son entrevue avec le coordinateur, pas plus de ses problèmes de trésorerie. Aussi avait-elle justifié sa prétendue convocation par une dispute entre collègues, violente altercation de nature à attirer l'attention de ses supérieurs. (Elle préférait bien sûr taire le nom des incriminés) Catalina raffolait de ce type de ragots, et l'exclusivité du fait-divers l'élevait au rang de confidente. La distinction suprême. La ruse découverte, elle n'oserait



pas aborder le sujet en sa présence, de peur de révéler ses travers.

— J’y pense, tu ne reprends pas avant midi, enchaîna Cati. « tu veux boire quelque chose ? »

— Volontiers.

À l’intérieur, elles s’établirent sur une banquette en pierre, érigée autour de la table à manger. Deux bocks d’étain rempli au préalable d’une eau trouble occupaient le plan de travail, accompagné d’un monticule de pommes de terre jaunâtres déjà entamées. Pedro fixé sur les genoux, Talia remit à sa sœur une bourse épaisse.

« Pour maman », déclara-t-elle, laconique. Elle s’humecta les lèvres, entreprit de dépouiller les tubercules. Cati réengagea la conversation.

Son fidèle époux garnissait à l’heure actuelle les cultures d’un agrégat de fumier mêlé de boue en provenance de la périphérie. La récolte de cette année s’annonçait abondante. Pour preuve, ils s’apprêtaient à embaucher de la main-d’œuvre supplémentaire. Elle se signa aussitôt, embraya sur les pluies torrentielles de 769. Elle priait l’Unique de les préserver de semblables fléaux, indiquant que le monde paysan avait encaissé le gros du cataclysme, que de nombreux foyers, qu’elle s’empressa de citer un par un, s’étaient résignés à l’exil. Dolorès, leur sœur aînée, avait perdu un tiers de son troupeau. « Un tiers, tu sais ce que ça représente à son niveau ? » Une partie de son infrastructure avait terminé ensevelie sous les coulées. Mais non. Les scribouillards de l’administration préféraient dégager le boulevard principal. Ils dédaignaient la parole des braves gens au profil de celle des grandes entreprises d’exportations. Ils oubliaient qui s’affairait à nourrir la population. « Autrefois, les choses se passaient différemment ».

« Rodrigue III nous respectait, lui », compléta Talia, à part d’elle. Elle opinait, sans contredire le fantasme de son interlocutrice, retirant la peau. Le martyr des producteurs ravivait sa mémoire.

Les levés dictés par le chant du coq, le cycle harassant des saisons, le claquement sourd, répété, des palles de l’antique charrue. Son père, immense, doté d’une barbe ronde, mal dégrossie, ne cessait de hurler du



matin au soir. « Le travail fait l’homme », rabâchait-il, inlassable. Il exigeait le dévouement de son prochain, sans jamais rien offrir en retour. Il n’était pas porté sur la bouteille. Une chance, philosophait sa mère, qui dans le même temps cédait au moindre de ses caprices, dût-elle renier ses propres enfants. Encore aujourd’hui, Talia gardait un souvenir précis de la disparition de Gomorrhe, unique vache laitière, symbole ineffable de l’exploitation familiale. Séquestré depuis sa naissance, l’animal avait profité d’une terrible tempête pour quitter son enclos. Elle avait alors filé à travers champs, en ligne droite, jusqu’à rencontrer un profond fossé. Elle avait perdu l’usage de ses deux pattes avant, brisées au cours de sa chute. La pauvre bête avait fini abattue, équarrie, puis dévorée. Et qui, devinez-vous, endossa la responsabilité de cette tragédie ? Sa mère, témoin pourtant de la défaillance de son époux, n’avait pas daigné les défendre. Ses sœurs, à l’époque terrorisée devant la logorrhée de l’autorité paternelle, avaient imploré sa clémence. Elles exposaient à ce jour une interprétation nuancée des événements. Elles prétendaient en effet que c’était elle, et elle uniquement, qui avait provoqué la chute de Gomorrhe. Aujourd’hui nul ne contestait la vision du tyran. Les stigmates de sa cravache ciselaient les chairs de la fratrie. Son ombre présidait vaille que vaille, par delà même la mort.

— Ginna, ta tante va partir. Viens l’embrasser !

Revenue se prêter à l’exercice, la gamine courut se blottir contre Talia, qui lui rendit son étreinte. Cati s’étonna de cette surprenante marque d’affection. Adossée à deux pas du clapier, celle-ci dansait d’un pied sur l’autre. Elle fronça les sourcils. Elle ouvrit la bouche, hésita.

— Écoute, souffla-t-elle, « On ne s’est jamais comprises toutes les trois... donc j’ignore comment aborder le sujet en douceur. J’irais donc droit au but. Je sais tout, pour le vol j’entends. L’information circule beaucoup, surtout en campagne. »

— Le vol ? De quoi parles-tu ? bredouilla Talia, Pedro accroché à son cou. Elle raffermi sa prise.

— Au contraire, je pense que tu sais très bien où je veux en venir. Que tu refuses d’évoquer la question en public est une chose. Mais que tu



t'entêtes à nous cacher la vérité... à nous. Ton sang. J'aimerais t'aider. Je peux t'aider. Un mot de ta part et...

— Dolorès est au courant ?

— Non. Non, pas du tout.

— Jure-le, gronda-t-elle, implacable. « Devant moi. Tout de suite. »

L'intéressée s'insurgea, mais accéda à ses désirs. Elle leva en l'air l'index de sa main droite, récita d'une voix blanche le serment sacré.

— Voilà, tu es contente ? Nous sommes une famille. Jamais je ne chercherais à nuire à ta réputation. Et dire que tu continues à payer la pension de Maman... J'irais lui parler. Quand elle apprendra ton calvaire, Dolorès remuera ciel et terre en ta faveur.

— Je contrôle la situation, alors mêle-toi de ce qui te regarde !

— Tu mens. Ta petite comédie fonctionne peut-être sur tes amis, mais ça ne prend pas avec moi. Je suis ta sœur, tu saisis ? Nous avons grandi ensemble ! fulmina Catalina, au supplice. (Alerté par le chahut, Ginna reparut à ses côtés) « Ton égo ne te sauvera pas, Tali. Il t'isole. Vous avez beau vous opposer, Dolorès et toi vous partagez un trait commun. Vous êtes trop fières toutes les deux ! Vous préféreriez rôtir en enfer plutôt que de demander l'aide de qui que ce soit ! »

Pedro sanglotait dans ses bras. Talia jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Rassurée, elle ralentit sa course, déglutit, hors d'haleine. Le soleil approchait du zénith. Le vent bruissait sur la plaine.

« Là... là... C'est fini, mon chéri. Calme-toi. Maman a agi comme une idiote. Elle te présente ses excuses », haleta-t-elle. Mais le bambin ne comptait pas lui pardonner. Il se tortillait, cherchait à se libérer de son étreinte. Atterrée, elle s'imagina l'espace d'un instant la victime d'un sermon terrible. L'enfant condamnait sa réaction, l'orgueil puéril, infini de sa génitrice. « Quelle espèce d'imbécile se risque à repousser le secours providentiel d'un proche ? Qu'espérait-elle prouver ? » Sa force ? Son audace ? Sa détermination ? Son indépendance ? Ces chimères valaient-



elles la peine d’endurer la mendicité la plus abjecte ?

Au fond, les réponses à ces questions importaient peu, car elle n’engageait pas seulement son avenir dans cette histoire. Faute d’un sacrifice décent, la tempête les emporterait tous les trois.

Soucieuse de calmer les ardeurs de son rejeton, la jeune femme refoula ses émotions. Elle entreprit de dépeindre en détail son environnement, énuméra au rythme d’une tranquille promenade les plants greffés alentour, les boutures conservées en cas d’avarie. Elle pointa du doigt un vol lointain de cardinal rouge, décrivit leur plumage, imita leur pépiement. À l’instar de la végétation, des nuées d’insectes aux noms imprononçables brisaient en ce moment même leurs chrysalides. Des armadas formidables vrombiraient à tire d’ailes. Certaines variétés débarrasseraient les rues des excréments, d’autres pilleraient les greniers des maraîchers ou protégeaient les cultures des pucerons. Les exploitants donnaient la chasse au rongeur, lesquels s’adonnaient au forage des sous-sols. Pedro s’apaisa à mesure de son élocution. Ses cris perçants s’espacèrent. Son attention redoubla. Bientôt, la curiosité l’emporta sur l’amertume. Talia sécha ses larmes.

Cati avait raison. Au fait de son naufrage, Dolorès se précipiterait à son secours. Elle suspendrait les frais relatifs à l’hébergement, proposerait de régler ses dettes. Elle financerait son train de vie.

En échange, elle assurerait sur le couple son empire. Elle infiltrerait son quotidien, critiquerait ses choix. Pire, elle critiquerait ses ambitions littéraires. Nantie par l’intermédiaire d’un heureux mariage d’un patrimoine conséquent, Dolorès sélectionnait ses relations par intérêt, nouait des alliances ou conspirait à la croissance de ses actifs. Elle abhorrait la mode citadine, ses codes et son apparente frivolité. Elle figurait de facto le parfait apôtre de la logique expansionniste des gentilshommes du Delta. Fort de son ascendant, son aîné ne manquerait pas de parader auprès de sa petite société, étalant sa compassion à l’endroit d’un parent perdu. Conclure un accord avec Dolorès signifiait entrer sur son échiquier.

Le babil ponctuel de Pedro l’amusait. Elle tourna à l’angle du chemin,



continua son récit, hors du temps. Elle chantait presque.

Réclamer le concours de Dolorès revenait à renoncer à une part de sa liberté. Mais de quelles autres alternatives crédibles disposaient-elles ? Requérir une avance sur salaire l'exposait à des poursuites. Elle ne pouvait prétendre à des heures supplémentaires sans délaisser l'éducation de Pedro. À moins que... Cette réflexion fugitive, récurrente, lui arracha un haut de cœur. Une semaine auparavant, elle avait souhaité rencontrer le père Escalon, lequel s'était révélé agréablement surpris de sa visite. Une moue songeuse avait envahi son visage à l'annonce du cambriolage. Talia avait remis l'opuscule à son propriétaire légitime, par crainte de récidive. Dérobé à la vue des criminels, celui-ci avait échappé par miracle à la rafle perpétrée chez eux. La réaction du vieil homme l'avait stupéfié. À défaut d'accéder à sa demande, le père supérieur s'était contenté de la questionner quant au contenu du livret. Il avait refusé de recouvrer son bien, arguant que le préjudice était un risque admissible, un détail sans importance. Ce qu'il souhaitait, c'était lui apporter son aide, et la lecture de cet ouvrage, qu'elle le veuille ou non, avaient corrigé plusieurs de ses lacunes. Il ignorait à ce jour la perte de la cassette, raison pour laquelle il n'avait perçu à travers les larmes à peine contenue de la jeune femme qu'un signe de soulagement. Elle pleurait son sort en réalité. Elle qui, désespérée, confuse, avait envisagé en guise d'extrême recours d'écouler en secret le précieux manuscrit au marché noir.

Elle aurait pu sans mal camoufler son forfait.

Elle ne trahirait pas la confiance du père Escalon, elle ne livrerait pas sa famille en pâture à Dolorès, cet ogre affamé. Elle prendrait ses responsabilités. Elle allait vendre oui, non pas le bien de son mentor, mais son trésor intime. Elle résolut de se séparer de sa plume et de son encrier, deux articles de valeur obtenue en récompense de douloureuses privations. Elle payerait au prix fort ses pensées sacrilèges.

L'écho distant des clochers du Delta retentit dans son dos. Elle sursauta. Des percussions semblables jalonnaient la campagne. Un panorama bucolique l'environnait. Des employés accompagnés de chien de troupeau circulaient le long des herbages. Des bovins aux pelages chamarrés broutaient sans crainte, encadrés de hautes clôtures en bois



rongé. Son regard obliqua sur un complexe important situé à la pointe d'une allée sinueuse, bordée de vergers en fleurs. Le point central de cette vaste exploitation. Talia, abasourdi, aurait reconnu les lieux entre mille.

Elle avait, au gré de ses réflexions, emprunté le parcours opposé. Elle approchait du domaine de Dolorès.



Chapitre 21

Benny Roto

Pallas 18 Cères 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

*

Baguettes, couronnes et pains briochés se disputaient les espaces vacants. Le babil confus des clients emplissait la salle. Des enfants en bas âge entraînaient leur parent au pied des présentoirs du magasin, où ils tenaient l’inventaire oral des provisions restantes. En tête de colonne, un ouvrier chargé d’une sacoche noircie, sa casquette plate sous le bras, s’entretenait auprès de la patronne.

Il tressaillit devant l’irruption du boulanger, un dogue au visage intraitable, un tablier blanchi noué autour de sa grosse bedaine.

Des cernes profonds, bleuis, attestaient d’un léger surmenage.

— ON FERME DANS CINQ MINUTES. MAGNEZ-VOUS LE TRAIN, rugit-il, tant à destination des badauds qu’à celle de son épouse.

— L’heure tourne, en effet, tempéra la jeune femme du haut de son pupitre. (Sur la pointe des pieds, elle avisa un couple arrivé sur le fil) « Monsieur, madame, excusez-moi, mais nous allons fermer d’ici un instant. Non, non, restez, je vous en prie. Simplement pourriez-vous retourner l’écriteau derrière vous ? Je vous remercie. Nous rouvrons demain, en début d’après-midi. N’hésitez pas à nous rendre visite ».

Revenu en cuisine, Benny contrôla la fournée du lendemain. Il s’assura de la qualité de la farine, de l’élasticité des miches. La griffe



singulière de sa société estampillait chacune de ses créations. Il s'estimait satisfait du travail de ses garçons.

Victor, l'aîné, l'avait assisté au délayage de la levure. Tito, le cadet, s'était chargé du récurage du pétrin. Une entente tacite mobilisait les membres du foyer. Le rythme soutenu, mesuré du labeur journalier, l'humeur taciturne du maître de maison figurait une promenade de santé en comparaison du calvaire du mois dernier.

La famine, les privations subies durant l'été précédent avaient de toute évidence aiguisé l'appétit des Pigantais, car la fête du renouveau avait accueilli un public record. Ils avaient fourni en temps et en heure, au prix de cadences infernales, de crises de nerfs, de nuits blanches passées à veiller les fourneaux, une quantité prodigieuse de marchandises. L'entreprise familiale avait empoché une petite fortune, fruit d'une étroite collaboration avec Boris Dulzor, le célèbre maître-pâtissier.

Encensé par la foule, Boris Dulzor rencontrait un succès terrible aux quatre coins des terres arides. Il vivait sur les routes, dressait puis remballait son bagage sur les places bondées des environs. Son attelage le portait sans faillir d'un bourg à l'autre, son instinct lui dictait son itinéraire. D'origine étrangère, il descendait selon ses dires d'une lignée d'auguste magistrat. Il n'avait jamais tiré le moindre sou de son génie culinaire. Dulzor ne cuisinait pas. Pire, il se restaurait sur les étals de ses voisins sous prétexte de jauger la concurrence. Il excellait dans l'art du verbe et de la compromission. Sa bonhomie toute naturelle couplée à ses talents d'orateur lui conférait un pouvoir de persuasion saisissant. Il était capable de lancer une rumeur, d'humilier un détracteur et de ruiner la réputation d'un tiers au cours d'une même soirée. En outre, ce redoutable publicitaire négociait en amont l'appui d'artisans locaux trié sur le volet, dont il écoulait à loisir la production sous couvert de son label personnel. Un pourcentage élevé lui garantissait de la fidélité de ses partenaires commerciaux. La rareté supposée des ingrédients importés d'outre-mer, l'ambiance festive, la qualité indéniable du discours prodigué aux oreilles du consommateur justifiait la hausse des tarifs. L'ajout périodique d'un élément nouveau, un éclair à la vanille par exemple, suffisait à créer l'événement. « Chez Dulzor, on achetait peu, mais sans jamais rien



regretter de son investissement. » La belle affaire ! Bercés d’illusions, les bonnes gens s’arrachaient à prix d’or les denrées bradées au quotidien à deux pâtés de maisons.

Son inspection accomplie, Benny ménagea au fond d’un sac de toile une collection de pain frais. Dulzor et lui étaient associés depuis longtemps, le boulanger assumait sans ambages blouser la population. C’était même le propre du commerce, à bien y regarder.

Comme il terminait de lasser les coutures de son ballot, une voix connue retentit à deux pas. Benny interrompit séance tenante ses préparatifs, rejoignit sa compagne.

L’olibrius aux rouflaquettes fêtait son grand retour.

Son bonnet à la main, un poncho aux couleurs délavées jetées sur les épaules, celui-ci jurait de par sa nonchalance. L’allure gauche, il flânait le long des rayonnages de la boutique. Des mèches de cheveux luisants bruissaient autour de ses oreilles. Une paire de sabots crottés témoignaient d’une activité à travers les prés. Après une brève analyse des articles disponibles, il opta pour un pain de campagne on ne peut plus ordinaire. La présence du maître des lieux ne lui avait pas échappé, car il ébaucha une subtile révérence à son arrivée. Au comptoir, il présenta ses respects à Victor et Tito, qui débouchèrent tour à tour du local adjacent. Ils s’amusaient de la persévérance du nouveau venu. Elena invita les deux garnements à regagner les cuisines.

Elle risqua un regard indulgent en direction de son conjoint, lequel hésitait sur la posture à adopter.

— Vous semblez quelque peu lessivé, s’inquiéta l’olibrius, « Vous n’êtes pas souffrant au moins ? Je ne vous cache pas qu’il serait regrettable que vous vous blessiez avant la tenue de la première épreuve. Nous perdrons là un précieux élément. »

— Qu’est-ce que vous voulez encore ? aboya Benny.

— Mais votre approbation ! s’exclama l’autre, qui s’agitait au gré de sa démonstration. « Je conçois tout à fait qu’une telle proposition ait de quoi déstabiliser, l’expérience l’a prouvé du reste. Mais enfin, ressaisissez-



vous, cher monsieur ! Les Cerfs vous offrent une opportunité unique. Jamais au cours de l’histoire de la Gladiature Moderne pareil projet n’a vu le jour. Jamais, vous entendez ? Mon ami, vous avez su vous ériger ici comme une vedette locale. On vous acclame. On vous craint. C’est formidable ! Façonné par notre illustre écurie, portée sous les projecteurs de la capitale, vous décrochiez en un rien de temps votre première étoile. Croyez-en mon expertise, vous ne regretterez pas votre enrôlement. Une carrière prestigieuse vous attend. »

Son sermon jeté à toute volée, l’impromptu visiteur lissa d’un air de grands seigneurs sa barbe hirsute. Il épousseta son poncho, qu’il jugea d’une propreté relative, avant de poursuivre son baratin.

En règle générale, Benny refoulait hors de son enseigne les mauvais payeurs et les prétentieux, sans compter les hordes de fanatiques désireux de provoquer en duel le fameux Rhino. Malgré son opiniâtreté, l’olibrius à rouflaquettes n’appartenait à aucune de ses catégories. Franc du collier, persuadé sans doute de la véracité de son propos, cet étranger sorti d’on ne sait où n’en employait pas moins une politesse marquée, presque excessive lorsqu’il s’adressait à sa moitié ou à ses garçons. Il se nommait Horace. Horace Pimienta. Il prétendait travailler pour le compte d’un riche homme affaires, une espèce de philosophe arriérée propriétaire d’une équipe de Gladiature : les cerfs de Saint José. (Classé soi-disant quatrième sur l’almanach des sports, mais dont aucune mention n’habillait les pages de la presse spécialisée) Les Cerfs, donc, cherchaient à renouveler leurs effectifs par l’entremise d’un habile recrutement orchestré le long de l’axe Puerta. Épris des masses, ils misaient sur « la pugnacité du misérable », un concept audacieux, basé sur l’instinct féroce des honnêtes gens à transcender leur condition. Tout un programme. Benny, bien sûr, n’accordait aucun crédit à cette fable idiote. Il se refusait cependant à brutaliser le malheureux émissaire, atteint selon lui de démence précoce. Aussi confia-t-il à Elena la gestion du cas présent.

Ouvert au discours pondéré, à la parole libérale de la commerçante, Horace accepta cette fois encore de se retirer.

18 heures. Campé derrière son support, le clerc prodiguait psaumes et versets. Des familles entières suivaient le rituel avec émotion. L’onction



délivrée, les riverains se bousculèrent hors des portiques. Les gazettes du coin se disputaient l'appétit vorace du tribunal populaire.

On jasait au sujet des relations incestueuses d'un cordonnier logé au bout de la rue, on condamnait la hausse de l'impôt ou colportait les pires ragots en provenance du cœur des terres. (Les Mancros, paraît-il, s'adonnaient au solstice d'été à de nombreux sacrifices en l'honneur de leurs divinités tutélaires) L'essentiel des intervenants recommandait ce soir une vigilance accrue. Il était question d'un raid organisé chez la Meute par les Aigles, nouvel épisode fratricide entre les deux factions jumelles. Un grondement sourd succéda à cette assertion. D'aucuns approuvaient l'action des Aigles, signalant qu'ils boutaient hors du quartier la vermine du Nord, qu'ils préservaient les frontières immuables morcelant le secteur. D'autres sous-entendaient qu'ils se fichaient pas mal des intérêts des habitants. Ceux-là moquaient le laxisme des autorités, qui d'après eux tiraient un sacré profit des conflits internes de la périphérie.

Aux sorties de la cérémonie religieuse, Benny quitta les siens sans prêter attention à ces balivernes. Son ballot sur le dos, son tablier remis au placard, il dévala une allée humide, excentrée du cœur des festivités.

Sur le boulevard, le crépitement des cigarettes soulignait le balai des chalands. Des groupes de voleurs à l'arraché, des criminels en maraude campaient les sentiers déserts, les coupe-gorge et les cours des forges abandonnées. Benny progressait sans crainte, comme protégé sous une auréole. La racaille des bas-fonds ne l'effrayait pas le moins du monde, sa compagnie avait maintes fois dépeint en place publique le martyr des malfrats avide de dépouiller ses enfants.

Les Aigles ne toléraient pas qu'on maltraite l'un des leurs.

Aux abords du Feroz, une auberge de plain-pied façonnée de terre brute et munie d'un toit en appentis, le halo formé par les rares lampadaires en activité tressautait au gré du vent. Un essaim de moucherons bourdonnaient autour des astres lumineux, sous l'empire d'une attraction irrésistible. Un étendard de guerre figurant les traits d'un Oiseau de feu aux ailes déployées bordait l'entrée du bâtiment.

— Bel avant-poste, ou je ne m'y connais pas, éclata une voix dans son



dos. « À la lisière du territoire ennemi qui plus est. »

Confondu, le boulanger manqua sursauter. Il résolut toutefois de masquer son inconfort. Son bonnet vissé sur la tête, le susnommé Horace Pimienta se révéla à la lueur des réverbères. Un inconnu à la silhouette athlétique l’accompagnait. Un vieillard au crâne lisse, au teint hâlé. Un long bouc pointu terminait son visage oblong.

— Qu’est-ce que, fulmina Benny. « Par le diable, vous m’avez... »

— Suivi, oui. Pardonnez cette inconvenance, le coupa son interlocuteur. « Votre prudence vous honore, cher monsieur. Aussi vous ne me laissez pas le choix. Voyez-vous à quoi j’en suis rendu, mon oncle », ajouta-t-il à l’adresse de son acolyte.

Il s’écarta d’un pas, jaugea de pied en cap puis céda le passage à son principal soutien.

— J’ai failli à ma mission, je le reconnais, reprit Horace. « Il apparaît qu’un homme de votre trempe, un homme de terrain, n’accorde sa confiance qu’à ses semblables. Mon ami, permettez-moi de vous présenter l’instructeur en charge de nos formations. Il sera votre adversaire au cours de la première épreuve et jugera en personne de votre habilité. On le surnomme Nacar, c’est un ex-gladiateur, un sportif de haut niveau dont vous avez peut-être déjà entendu parler. »



Chapitre 22

Aysa-kabir Grande

Agris 20 Cères 771

« Ding ding ding ! Ding ding ding ! DING DING DING ! »

*

Le soleil luttait de ses dernières forces. Il plongeait, épuisé, abattu, derrière les cimes dentelées des « portes du paradis ». Les pitons rocheux, comme autant de lances de guerre, perçaient l’astre divin de ses pointes acérées. Les rayons de sa couronne s’effilaient.

Des cohortes d’ouvriers du bâtiment, de commis, de contremaîtres fourmillaient sur le dortoir. Des paysans en provenance des champs communaux remontaient au pas de course les sentiers battus. Des volutes de fumée grisâtres coiffaient cette foule compacte. Une odeur de tabac froid flottait çà et là. Son baluchon sur le dos, les muscles de ses avant-bras brillants sous les traits du crépuscule, Kab avisa son pâté de maisons. Il épongea du plat de la main son front trempé.

Dix-huit heures. Des éclairs de chaleur zébraient l’horizon, présage selon les textes d’une récolte riche et abondante. Rendus autour de l’autel, les bonnes gens se tassaient d’instinct près des sorties. « Un marchand descend des montagnes, il tombe au milieu de bandit, qui le dépouillent, le chargent de coup, articula le prêtre. Un orque descend par le chemin. Il manque de dévorer son cadavre. Un mécréant découvre le corps. Il lui soutire ses effets. Saint Cristofò, lui, s’approche, bande ses



plaies. Il dresse pour lui une sépulture décente. (Il éleva la voix) Mes enfants, n’entretenez d’ambition qu’à sauvegarde la dignité des faibles. L’Unique nous enjoint de faire preuve de compassion. »

Son discours prononcé d’une traite, il enchaîna sur la rubrique nécrologique, entonna un cantique en l’honneur des récents défunts. Les fidèles chantaient. Kab mimait du bout des lèvres la performance exigée. Son estomac ne cessait de gargouiller.

Terminé les gueuletons entre amis. Les visites de Miguel lui manquaient, les repas à la table des Grande se limitaient à présent au simple bouillon tiré de la cuisson des aliments. « Restriction budgétaire », ânonnait sa moitié, comme s’il s’agissait d’une odieuse malédiction. Leurs deux salaires réunis moins le loyer, l’impôt, moins la contribution nécessaire à la formation d’une nouvelle épargne les réduisait à la quasi-mendicité. Au surplus, il était question d’interrompre sa cotisation chez les Écuyers, sujet épineux, source de querelles sans fin. Sabio se relevait intraitable, arguant que les finances du groupe ne lui permettaient pas le plus petit écart. Il refusait d’ajourner sa dotation. Talia, qui d’ordinaire ne partageait guère son enthousiasme à l’endroit de la Gladiature Moderne, soutenait l’action du président, qu’elle qualifiait d’une sagesse exemplaire. « Les temps sont durs. Il ne te repousse pas de gaïté de cœur, et tu le sais », lui rappelait-elle sans cesse. Elle reléguait son adhésion au club au titre de simple distraction. Elle boudait ses arguments. Pire, elle le tournait en ridicule. Récemment, il s’était risqué à aborder l’hypothétique retour de Darius, le recruteur à solde des « Cerfs de Saint José ». Cesser toute activité physique à la veille de la première épreuve pourrait jouer contre lui. Elle lui avait ri au nez, l’avait taxé de naïf. Naïf, lui, et elle alors ? Elle s’était infligé les pires privations en échange d’une foutue plume d’oie. Elle écoulait ses Leto en une cellule sordide. Elle s’accrochait corps et âme à ses textes idiots. Et tout ça pour quoi ? En définitive, quels bénéfices tirait-elle de son assiduité ? Aucun. Elle se berçait d’illusions, cloîtrée sous les ruines de l’ancienne abbaye.

En rentrant, le couple absorba son comptant de soupe diluée. Une ration de croûtons accompagnait ce dîner frugal. Pedro profitait quant à lui d’un bel assortiment composé d’un écrasé de pomme de terre, de dés



de carotte, d'une tranche de pain et d'un verre d'eau.

Il refusait d'avalier quoi que ce soit, s'insurgeait, indifférent au sacrifice consenti par ses deux parents.

— Allez, ouvre grand mon chéri, souffla Talia, comme le petit s'agitait devant son couvert. Ce dernier bascula bientôt par-dessus bord.

Kab, éccœuré, constata des dégâts.

— Rhaaa, regarde ça. Quel gâchis, sérieux... Puis, à l'adresse de son fils. « Tu préfères le bouillon, c'est ça ? Bha, tu vois, je te donne le mien. On fait l'échange quand tu veux, mon vieux. »

— Ça suffit ! gronda la jeune femme, accroupie par terre. « Pedro, calme-toi s'il te plaît. Et toi, fous-lui la paix. Bon sang, ce n'est qu'un enfant. Son environnement a totalement changé en l'espace de dix jours. Donc il panique, il s'énerve. Il ne comprend pas pourquoi il n'y a plus rien à manger. Tu réagirais pareil à sa place. »

Par manque de répartie, l'intéressé se contenta de détourner les yeux. N'empêche, le gamin abusait. Il pourrait faire un effort.

À l'heure des comptes, Talia défit son corset. Debout, le sein nu, elle sustenta l'appétit insatiable du bambin. Elle s'isola une fois celui-ci bordé, tourna, retourna autour de son bureau. Après réflexion, elle renonça à travailler son manuscrit.

Kab, cependant allongé sur le lit, s'abîmait à contempler la charpente. Une auréole verdâtre ceinturait les jonctions de la solive principale, laquelle suintait d'un perpétuel goutte à goutte. « Quand Miguel reviendra, on s'occupera de réparer ça », songea-t-il.

« Ton contremaître te met la misère. Tu laisses des ploucs te passer à tabac et un vulgaire ivrogne diriger ta vie. Qu'est-ce que tu vas faire ? Me foudroyer du regard jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Je te reconnais plus. Une vraie limace dans un corps d'acier ».

— Ça va ? Tu m'as l'air pensif, observa Talia, « ça a rapport avec l'accrochage de tout à l'heure ? »

— Non c'est... c'est à cause de Miguel.



— Je comprends.

L’enveloppe contenant son salaire en main, elle s’installa sur le rebord du sommier. Elle s’apprêtait à la décacheter à l’aide d’un couteau.

— Écoute, on traverse une mauvaise passe, une très mauvaise passe, le rassura-t-elle d’une voix forte. « On évite les dépenses. On mange peu. On risque gros sur ce coup-là. Mais ce n’est pas une raison pour déprimer. Les moissons approchent. On va se refaire, hein. »

Il opina. Elle posa sur sa joue un baiser brûlant. « Maintenant, si tu es d’accord, j’aimerais qu’on discute. »

Aussitôt lancée, la jeune femme vida son sac. Elle pointa son attitude froide, distante, sa réserve de ces derniers jours. Il rentra tard, sans explications. Pas un signe, pas une caresse ne s’échangeaient à son initiative. Elle se livra sur son isolement, son malaise. Elle assumait ses sautes d’humeur, justifiées selon elle par les circonstances. Chacun régulait le stress à sa façon. Quand même, il lui cachait quelque chose, et l’heure était venue de clarifier la situation. Elle ne le lâcherait pas avant d’avoir entendu la vérité. Kab, les bras en croix, laconique sur le départ, céda à sa requête. Il admit à demi-mot rencontrer de graves difficultés sur les chantiers, où le contremaître le malmenait comme jamais. Il se sentait forcé d’obtempérer, car il craignait d’apparaître en tête de liste du personnel licencié avant l’été. Il se garda bien d’évoquer les paroles de Miguel, ou les menaces proférées par Amargado. Il soupira. Quelle importance après tout ! D’ici une seconde, Talia découvrirait le pot aux roses. Ses aveux ne figuraient qu’un simple contretemps. Il se résigna à son sort, tel un animal promis à l’abattoir.

— Attends, il y a erreur là. Il en manque. Du bout des doigts, elle chiffrait sa solde ; dix, quinze... Elle retourna la gaine, secoua.

La jeune femme le fixait, les lèvres entrouvertes. Anéantie. Une lueur d’espoir parut raviver ses traits fourbus. « Tu te moques de moi, hein ? »

— Kab ?

— Un blâme, gémit le colosse, l’œil hagard, tendu. « Amargado m’a piégé en beauté. Je suis désolé. Je te l’ai dit, il me harcelait. Il a une dent



contre moi en ce moment. Résultat, impossible de me poser une seconde. Il me filait le train, quoi. Et avec mes douleurs... »

— Quoi, tes douleurs ?

— Depuis l’agression, j’ai les genoux qui flanchent. Ça me tire. Un genre de crise. Je voulais pas t’inquiéter, tu vois.

— Te faire ça à toi, fulmina Talia, livide. « Non, mais pour qui il se prend... Et toi, tu réagis pas ? T’en parles à personne, tu laisses couler. »

Kab ne releva pas. Il déglutit, mal à l’aise. Talia déjà s’était rué derrière son secrétaire. Elle débouchait son encrier, lissait sa plume. Son imaginaire fécond ordonnait à n’en pas douter les strophes d’un courrier incendiaire destiné à sa hiérarchie. Elle s’apprêtait à révéler en hauts lieux les pratiques scandaleuses du responsable, sa politique discriminatoire. Cet évêque qu’il avait rencontré fin Baccre, au sortie de son face-à-face avec le Mancro, sans doute accepterait-il de le soutenir.

Kab tâcha de l’en dissuader. Il jugeait la procédure futile, voire contre-productive. Son supérieur lui ferait payer cet affront.

— Ils classeront l’affaire, enfin ! Réfléchis une seconde. Et puis, Amargado reste dans son droit. Ses motifs sont valables en fin de compte. C’est ma faute...

— Et c’est reparti... Ok, alors comment tu comptes régler ça, hein, champion ? gronda Talia. « en présentant des excuses ? »

— Bha, non.

— Bien sûr que si ! T’astiquerais les pompes de cette charogne s’il te le demandait ! Je plaisante pas. Ton pote a disparu. On s’enfile la même soupe réchauffée depuis une semaine, on rogne sur nos loisirs. On évite d’attirer l’attention. Et toi tu regardes le bateau couler, les bras ballants. Merde, j’arrive pas à digérer que t’ai préféré garder ça pour toi ! T’es complètement inconscient, ma parole !

— Et qu’est-ce que ça aurait changé, hein ? explosa Kab. « Tu crois que ton papelard va faire des miracles ? Un tour à l’abbaye. Une estafette. Et hop ! C’est des conneries tout ça. Redescends un peu sur terre. Là-haut,

ils cherchent à nous remplacer. C'est le monde réel ici, pas celui de la petite Descara et de sa ribambelle de joyeux copains. »

Talia griffonnait, campée sur son pupitre. Cette énième offensive la poussa à suspendre son office. Elle pouffa du nez.

— On en revient toujours au même sujet. C'est facile de critiquer, mais tu proposes quoi au final, à part t'épuiser comme un âne ? Qui tient les comptes, dis-moi ? Qui s'occupe du ménage, de Pedro, qui raccommode tes vêtements ? Qui s'assure de notre avenir en pleine crise ? Jamais d'initiative, jamais d'opinion. Tu jettes l'éponge au moindre problème. Ah ça. Pas une plainte. La belle affaire !

— C'est bon, t'as fini ? Je peux en placer une ?

Debout, Kab parcourut d'une traite la largeur du logement. Il souleva la tenture suspendue figurant la réserve histoire de se donner une contenance. Il aurait souhaité être ailleurs, hors de cette mesure, de la périphérie, loin de cette existence misérable.

— Des solutions, j'en ai, grinça-t-il. « Alors, avant de me sauter à la gorge... Il renifla, cessa séance tenante son inspection. La pension que tu verses pour ta mère, on en parle ? Dolorès accepterait certainement de nous aider. Elle en a les moyens. »

À ces mots, la jeune femme s'arc-bouta sur son secrétaire, froissa sa page. Elle lui jeta un regard noir.

— Oh, arrête un peu ton cirque une minute, tu veux ? Ça serait temporaire ! On la rembourserait après les moissons. C'est ta sœur, enfin.

S'en suivit un échange d'une violence inouïe, inédite sous le toit des Grandes. Quittant en trombe son cabinet de travail, Talia reprocha à son compagnon son indifférence. Elle haïssait ses sœurs, elle haïssait ses deux parents, qu'elle tenait pour responsables de ses souffrances passées. Lui, le fils unique, l'orphelin de guerre choyé se révélait incapable de cerner ses sentiments. Le colosse répliqua. Bha tiens, riposta-t-il, il y a une seconde, madame condamnait son inaction, son inaptitude, sa paresse. Voilà qu'il suggérait une alternative viable, et maintenant, elle le rudoyait. En vérité, madame n'était qu'une hypocrite. Talia, à présent, s'élançait



d'un bout à l'autre de l'appartement. Elle piétinait d'agacement, les poings serrés. Ses mots, ses vociférations, plutôt, portaient sur les aigus. Elle orbitait autour de Kab, qui, immobile, ressassait ses arguments. Son inculture, sa docilité ressurgissaient par flashs successifs. Les sermons du contremaître ; les insultes, les ragots ; les émeutiers avides de lui faire la peau ; les nuits blanches à répétition ; son apathie foudroyante face à la nouvelle recrue. Ce garçon sur le point de... de... Il se surprenait à exhumer de sourdes rancunes. Un magma brûlant lui vrillait les tempes.

« Je te reconnais plus. Une vraie limace dans un corps d'acier ».

Les deux partis s'opposaient, imperméables à la critique, aux cris d'orfraie du petit. Pedro à présent ponctuait la scène de ses hurlements. Il s'époumonait, se tortillait, prisonnier de son berceau.

— Qui soutient cette maison, d'après toi, aboya la jeune femme, au bord de la crise de nerfs, « Toi, peut-être ? Tu survivrais pas une semaine. Avec Pedro n'en parlons pas. J'ose même pas imaginer dans quel taudis il grandirait. Tu n'as aucune volonté mon pauvre, aucun amour propre. J'aurais dû écouter ma mère et épouser quelqu'un d'autre ! »

Animé d'une impulsion subite, le colosse se précipita. Il parcourut la pièce à grande enjambée, bouscula Talia, laquelle comprit trop tard son intention. Il balaya des deux mains la surface de son bureau, éparpillant ses effets. Son encrier se renversa, imbiba ses notes, puis les veinures du bois. Sa plume d'oie se brisa par le milieu. Il réduisit à l'état de charpie le courrier à destination de l'évêque. Comme il s'apprêtait à fracasser la table d'un coup de pied, la jeune femme lui ceintura les hanches, tira, tambourina contre son dos. Elle le supplia d'arrêter, de détruire tout ce pour quoi elle s'est tant battue. Une gifle retentit lorsqu'il se retourna, glaciale. Elle chercha à le fuir. Il la retint par le bras.

— Ça suffit. Maintenant, tu vas m'écouter, prononça-t-il, détachant une à une les syllabes. « Tu mérites une bonne leçon. »

— Lâche-moi. Tu me fais mal !

— Tu griffonnes tes petits textes stupides, tu pars chaque Leto chercher conseil auprès de ton grand ami l'abbé, et alors ? Tu crois que ça



de toi quelqu'un de meilleur ? Tu crois que ça rajoute du beurre dans la marmite, tes histoires ? Tu passes ton temps à plancher là-dessus, ou as critiqué les autres. T'es bien contente de les trouver d'ailleurs lorsqu'il s'agit de servir tes ambitions. Oué, je parle de ta sœur, Cati. T'es la première à soulever qu'elle maltraite sa fille, qu'elle répète les mauvais schémas, ou Dieu sait quoi. Dommage, hein, elle accepte de jouer les nounous de temps en temps, alors dans le fond, la gamine peut bien crever, c'est ça ? Et c'est pareil pour tes collègues, c'est pareil pour nous. Tu fais mine de t'intéresser à nos problèmes, mais en vérité tu méprises tout le monde ! Au final, la seule chose qui compte pour toi, c'est ta petite personne, et rien d'autre, alors j'ai pas de leçon à recevoir de toi.

— C'EST PAS BIENTÔT FINI CE BOXON ! PRENEZ-VOUS LE BEC SI ÇA VOUS CHANTE LES AMOUREUX, MAIS RÉGLEZ ÇA VITE FAIT. DROITE, GAUCHE, DROITE, GAUCHE, ON ÉGALISE. UN BOURRE-PIF, AU LIT ! T'AS BESOIN D'UN COUP DE POUCE L'AMI ? MÊME PAS CAPABLE DE GÉRER SA BONNE FEMME... T'ENTENDS ÇA, GASTAR ?

Ces paroles, l'impact retentissant des poings contre la cloison n'eurent pas moins que l'effet d'une bombe sur l'esprit déjà fort échauffé de Kab. Bouche bée l'espace de quelques instants, celui-ci libéra la captive puis, sans prévenir, bondit sur le pas de la porte. On aurait cru un golem sans vie, possédé, marionnette à effigie humaine guidée par la main d'un mauvais génie. Talia tomba à genoux, abasourdie.

Dehors l'accueillit un vent sec et glacial, naturel en cette saison. Latisma, confiné dans son antre, éconduirait sa requête. Tant pis pour lui. Il se planta devant le pavillon voisin, l'interpella d'une voix pleine. Gastar, en gardien résolu, s'ébroua, jappa, sans conviction.

— Bha alors, tu viens te faire pardonner ?

— Sortez. Nous avons à causer tous les deux. D'homme à homme.

Il martela l'imposante porte en bois, réitéra sa demande. À deux pas, le chien se traînait au raz du sol. Les trous béants ponctuant sa dentition témoignaient de son âge avancé. « Si t'as un truc à dire, tu le dis, négrillon,



ou te casses de ma propriété. Les gens bien, ils.. Heu... On menace pas son semblable, tu sais. Par chez nous, on appelle ça la société civile. »

Il renouvela ses réclamations, sur le qui-vive.

— Hein ? Tu comptes pas coucher là, rassure-moi ? J'ai pas que ça à faire, moi. On m'attend en ville ce soir et...

Clap. Clap. Clap. Clap. Clap. Clap.

— Hey. HEY, ça suffit !

Clap. Clap. Clap. Clap. Clap. Clap.

— C'est fermé, espèce de connard, FERME, fanfaronnait Latisma, campé derrière la porte. « Pas la peine de t'exciter, c'est du solide. C'est quoi ton problème au juste ? »

Kab ne réagissait pas, absorbé par sa besogne. Ses battoirs conjoints triturèrent le loquet, le déformaient. Il entreprit de soulever le panneau central, recula, asséna un violent coup de bélier. Il pilonna la plaque à main nue, insensible à la douleur. Les gongs vibraient. Les jointures craquaient. La structure tenait bon. Il brûlait de pénétrer cette forteresse imprenable, de sortir de sa coquille cet être méprisable. Après ? Eh bien, il aviserait. Le montant fendu par le milieu, l'orifice découvert dévoila la lueur blafarde d'une lanterne. Le voisin cessa ses railleries.

Mécaniquement, Kab rajusta sa cible. À présent, les planches éclataient. Les clous tordus formaient autour de la brèche des couronnes d'épines. Il s'assurait de désosser pièce par pièce le bastion de fortune. Les jappements répétés du corniaud soulignaient son hécatombe.

— À moi la garde ! on m'agresse ! À LA GARDE ! braillait Latisma, « ATTAQUE GASTAR. ATTAQUE ! »

Sensible à l'injonction de son maître, à ses cris désespérés, Gastar surprit son monde par de féroces aboiements. Sa gueule ouverte, ses crocs jaunis perlaient d'écume. Sa patte folle semblait guérie. Il tira sur son cordage, manqua de s'étrangler. Il déracina son piquet. Affranchi des limites de sa juridiction, il s'élança, bondit, toutes griffes dehors. Kab ne put l'éviter. Estropié à hauteur de l'avant-bras, ce dernier balaya



l'imprudent d'un moulinet. Peine perdue. Le chien s'accrochait. Ses canines perforaient la plaie béante.

— Haha, oué ! Serre bien fort. C'est ça ! Continue comme ça, camarade ! TROUE-LUI LA PEAU, À CETTE ENFANT DE PUTAIN !

L'ivresse le trompait. Kab n'avait cure de l'intervention du canidé. Il prit une longue inspiration, souleva le corniaud, avant de fracasser la bête contre la cloison en ruine. Un couinement déchirant succéda à son offensive. Il répéta l'opération. Une fois, deux, trois. Il cogna sans relâche, sans réfléchir, compléta son mouvement d'une charge. Un sang visqueux ruisselait sur son bras, des relents acides attaquaient ses narines. Le pauvre Gastar se contorsionnait. Il ne lâchait pas pourtant, fidèle à son serment. Des ecchymoses, des fractures ouvertes pavaient sa fourrure clairsemée. Latisma menaçait son agresseur, maudissait son impuissance. Il citait sa famille à comparaître devant les tribunaux. « Du nerf, vieille bourrique, foutu clébard, s'époumonait-il. Il t'en cuira si tu desserres les mâchoires, je te le garantis ! » Enfin, il relâcha son étreinte. Ses muscles se raidirent. Sa dépouille en charpie glissa le long de la jambe de Kab, qui prêta une attention toute relative à son agonie.

Il reprit son office, balaya les dernières poches de résistances. Il brisa les gongs, retira le cadre, histoire d'achever son intrusion en beauté.

Latisma courut se réfugier dans les profondeurs de son antre. Il patina, balbutia un charabia incompréhensible.

« Sors d'ici. Sort de chez moi, pestait-il, gagné d'une peur panique. GASTAR ! GASTAR ! VIENS M'AIDER, MAUDIT ! »

Nul ne donna suite à ses exigences. En territoire ennemi, Kab renversa une armoire aux moulures élégantes, où trônait un autel particulier dressé en l'honneur de l'Unique et ses apôtres. Il sillonnait parmi les méandres d'un enfer grossier, peuplé de prospectus défraîchis, de vaisselles cassées, de traces d'excréments. De gigantesques toiles d'araignée reliaient les combles. Des mouches par centaines frémissaient sur les murs. Kab crut apercevoir un rat à la queue vrillée en tire-bouchon. Il reconnut, par delà les couches de détritrus, d'ordures ménagères, l'ossature de son propre appartement : le volet, condamné ; le foyer



central, ses braises et ses couverts noircis ; le soufflet ; les rangements. Acculé, Latisma redoublait d’invectives, convoquait la garde. Il entreprit de le chasser à coup de pied. Kab le saisit au col. L’autre s’ingénia à le griffer de ses ongles crottés. Trop tard. Ballotté à bout de bras, le colosse le projeta de côté. Il respirait à grand mal, sa silhouette arquée, ses dents blanches, bien en évidence. Ses doigts boudinés dégoulinèrent de sang.

Il se pencha à hauteur de la table basse, rua soudain sur son hôte, qu’il contraignit à s’expliquer. Sous ses yeux, à deux pas de ses légitimes propriétaires, se dressait la cassette du couple.

Elle était ouverte, ses espèces répandues à sa surface. À vue de nez, les deux tiers de la somme avaient disparu, écoulée à n’en point douter au comptoir des brasseries du quartier.

Kab rejeta la tête en arrière, partit d’un rire gras, terrible. Latisma s’empressa de clamer son innocence, dénonça l’action d’un complot ourdi par ses détracteurs. Il reçut pour la peine un crochet en pleine figure. Il hurla, tomba à la renverse, sanglant, confondu. Un second impact lui laboura les flancs. Le suivant l’appendice nasal, le foie, l’estomac. Il vomit. le colosse le rossait, le piétinait, lui brisait les os. Il ravageait son organisme. Terminé, les sorties nocturnes, les soirées passées à piailler, à marteler des slogans. Il bouclait sa valise, là, tout de suite. Il se sauvait en vitesse, sans quoi son bourreau ne le laisserait jamais tranquille. Latisma s’insurgea, appela à l’aide, demanda grâce, pleura. Sans résultats. Il roula en boule, reclus, assiégé. Son calvaire dura des heures. Kab, travailleur zélé, infatigable, veilla à prolonger son martyre.

Lorsqu’il abandonna le corps de sa victime, il n’accorda aucune importance aux claquements sourds des volets ni au chuchotis en provenance des pavillons voisins.

La rumeur circulait déjà sur son compte.

À suivre...

